

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

L'homme transformé: récits d'angoisse

Orson Scott Card

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ORSON SCOTT CARD

THE CHANGED MAN



ISBN-10: 0-345-44000-0
ISBN-13: 978-0-345-44000-0



Orson Scott Gard

L'homme transormé

LA DENTELLE DU CYGNE

DU M ME AUTEUR

CHEZ LE M ME ...DITEUR

Les chroniques d'Alvin le Faiseur

Le septième fils

Le prophète rouge

L'apprenti

Le compagnon

Flammes de vie

Les chroniques d'Alvin le Faiseur

(les trois premiers romans en un volume

avec douze illustrations originales de Gess) La geste Valois

Jason Valois

Contes de Capitole et de la forêt des Eaux

Terre des origines

Basilica

Le général

L'exode

Le retour

Les Terriens

Patience d'Imakulata

Le trésor dans la boîte

Observatoire du temps

La rédemption de Christophe Colomb

Orson Scott Gard

PORTULANS DE L'IMAGINAIRE

L homme transie

angoisse

TRADUIT DE L'AM...RICAIN

PAR ARNAUD MOUSNIER-LOMPR...

ET LUC CARISSIMO

L'ATALANTE

Nantes

Illustration de couverture : Gess

MAPS IN A MIRROR - THE CHANGED MAN

© Orson Scott Card, 1990

© Librairie l'Atalante, 1999, pour la traduction française, à l'exception des

nouvelles suivantes :

EXERCICES RESPIRATOIRES, TEMPS MORTS, LES EUM...NIDES
DANS LES

TOILETTES DU qUATRI»ME et qUIETUS, traduites par Luc Carissimo,

© ...ditions Denoël, 1982

ISBN 2-84172-113-2

Librairie l'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Introduction

Je suis incapable de regarder un film d'horreur ou de suspense au cinéma. J'ai essayé, mais l'angoisse devient vite trop forte; l'écran est trop grand, les personnages trop réels. Au bout d'un moment, je dois quitter mon fauteuil et rentrer chez moi : je n'en peux plus.

Et vous savez où je les regarde, finalement, ces films-là ? Chez moi, sur le câble. La petite lucarne est beaucoup plus rassurante, placée au milieu de mon environnement familial; et quand ça devient trop insupportable, je peux toujours zapper sur une rediffusion de Dick van Dyke¹, de La Petite Maison dans la prairie ou d'un navet absolu des années trente en attendant de me calmer et de revenir voir comment la situation a évolué.

«a s'est passé comme ça pour Alien et Terminator : je ne les ai jamais vus d'un bout à l'autre. Je me rends bien compte qu'en réagissant ainsi je pervertis le dessein du réalisateur, qui est une narration linéaire ; mais, avec ma télécommande, regarder la télévision est devenu un art participatif : je puis désormais effectuer un redécoupage des films que je juge trop angoissants. Pour moi, L'Arme fatale est beaucoup plus agréable entrelardé d'extraits des Nuits blanches d'Ibiza et des Animaux du monde.

Ces remarques nous amènent à parler de l'instrument le plus puissant dont disposent les conteurs d'histoires : la peur. Et pas seulement la peur, mais l'angoisse. Des trois formes de la peur, l'angoisse est la première et la plus forte : c'est cette tension, cette attente qui naît quand on sait qu'il y a quelque chose à

craindre mais qu'on n'a pas encore réussi à identifier l'objet de cette crainte; c'est la peur qui naît quand on s'aperçoit soudain que son épouse devrait être rentrée depuis une heure, quand on entend un bruit bizarre dans la chambre du petit dernier, quand on se rend compte qu'une fenêtre qu'on est certain d'avoir fermée est à présent ouverte, que les rideaux bougent et qu'on est seul dans la maison.

La terreur, elle, n'intervient qu'à l'instant où l'on voit ce dont on a peur : l'intrus qui s'avance armé d'un poignard, les phares de la voiture qui remonte l'allée de la maison, les hommes du Ku Klux Klan qui sortent des buissons, l'un d'eux une corde à la main. C'est l'instant où tous les muscles du corps, hormis peut-

être les sphincters, se crispent et se tétanisent, ou bien où l'on se met à hurler, ou encore où l'on s'enfuit. Il y a de la folie dans cet instant, une force paroxystique - mais c'est une force de déchaînement, pas de tension, et, de ce point de vue, la terreur, si éprouvante soit-elle, est préférable à l'inquiétude : enfin, on connaît au moins l'apparence de ce que l'on craint, on en connaît les limites, les dimensions. On sait à quoi s'attendre.

L'horreur est la plus faible des trois. Après que l'év nement redouté s'est produit, on en contemple les restes, les vestiges, le cadavre affreusement mutilé; les émotions vont du dégoût à la compassion envers la victime, et même la pitié se teinte de  vulsion et de  pugnance; on en vient à rejeter la scène et à nier toute humanité au corps qu'on nous montre; par la répétition, l'horreur perd sa capacité à émouvoir, déshumanise jusqu'à un certain point la victime et, par conséquent, le spectateur. Comme l'ont appris les Sonderkommandos des camps de la mort, quand on a déplacé un certain nombre de cadavres nus, on n'a plus envie de pleurer ni de vomir : on fait le boulot, un point c'est tout. On a cessé de les considérer comme des individus.

C'est pourquoi je m'attriste de voir que tant d'auteurs contemporains d'histoires d'épouvante s'intéressent presque exclusivement à l'horreur et délaissent l'inquiétude. Les films gore ne prennent plus la peine d'inspirer au spectateur de la sympathie pour les personnages, ce qui est pourtant la clé pour le plonger dans l'inquiétude. Les scènes de terreur ne sont plus terrifiantes grâce à l'empathie que l'on ressent pour la victime, mais fasci-nantes parce que le public a envie de voir quelle méthode inventive de massacre le scénariste et le réalisateur ont mise au point.

Oh, la victime transformée en chiche-kebab ! Ah, génial, le monstre qui fait jaillir les yeux du type de l'intérieur !

Obs d s par le désir de filmer l'infilmable, les r alisateur s d'horreur montrent l'innommable au kilomètre et d shumanisent dans le même temps leur public en faisant de la souffrance humaine un ' divertissement 'à soumis à une escalade obscène.

C'est déjà grave, mais, à mon grand regret, trop d'écrivains de terreur font de même; ils n'ont pas retenu la vraie leçon du succès de Stephen King : ce ne sont pas les passages gore qui font l'efficacité de ses livres, c'est la sympathie qu'il inspire au lecteur pour ses personnages avant le déclenchement des épisodes d'horreur, et ses meilleures œuvres sont celles où, comme dans Dead Zone et Le Fléau, l'horreur est

relativement réduite. Ces récits baignent plutôt dans une inquiétude qui mène aux instants cathartiques de terreur et de souffrance, et, plus important, la douleur que vivent les personnages a un sens.

C'est tout l'art de l'angoisse : faire si bien percevoir un personnage qu'on en vient à redouter ce qu'il redoute et pour les mêmes motifs que lui. Le lecteur ne reste pas extérieur à lui, à le regarder se faire recouvrir d'une bave sanglante ou à contempler ses blessures béantes : il est aspiré à l'intérieur, où il tremble à

l'avance de ce qui va se produire ou de ce qui risque de se passer.

N'importe qui peut débiter un cadavre en morceaux dans un roman; seul un écrivain peut inspirer au lecteur le désir que le personnage survive.

Donc je n'écris pas d'histoires d'horreur. C'est vrai, il arrive à

mes personnages des événements désagréables, voire terribles, mais je ne vous les montre pas en Technicolor. Je n'en ai pas besoin et je n'en ai pas envie parce ce que, pris par l'angoisse, vous imaginerez bien pire que tout ce que je pourrais inventer.

O. S. C.

L'homme transormé et le roi des mots

IL ...TAIT UNE FOIS un homme qui aimait son fils plus que la vie.

Il était une fois un enfant qui aimait son père plus que la mort.

Ce sont deux histoires différentes, à vrai dire, mais je ne peux pas vous raconter l'une sans vous raconter l'autre.

L'homme était le docteur Alvin Bevis, l'enfant son fils Joseph, et la seule femme qu'ils aimèrent l'un et l'autre était Connie qui, en 1977, épousa Alvin dans l'espoir et l'allégresse, en 1978

donna le jour à Joe à l'orée de la mort et les adora tous deux en conséquence. Ils formaient une famille où régnait l'affection : il était donc presque certain que le malheur les frapperait.

Après Joe, Connie ne put avoir aucun autre enfant. Même lui, elle n'aurait pas dû l'avoir. Son médecin la traita de folle lorsqu'elle refusa d'avorter au quatrième mois, au moment où les problèmes apparurent. Il sera attardé ; vous allez mourir en couches. ^a ; quoi elle répondit : ´

J'aurai un enfant ou je ne pourrai pas croire que j'ai vécu. ^a Au septième mois, on lui enleva Joe du ventre, en même temps que l'utérus et le reste.

Comme il était petit et chétif, le médecin dit à Connie de s'attendre qu'il soit mentalement déficient et physiquement mal coordonné. Connie hocha la tête sans l'écouter. Elle avait de la chance : Joe était vivant, et elle songea, s'adressant en silence à

toutes celles qui s'apitoyaient sur son sort : Je suis plus femme que vous toutes au ventre sec qui devez encore surveiller les phases de la Lune.

Ni Alvin ni Connie ne crurent un instant que Joe serait retardé et, de fait, il fut bientôt évident qu'il ne l'était pas : il marcha à

huit mois, il parla à douze, il connaissait son alphabet à dix-huit et, à trois ans, il était capable de lire des textes de CE 1. Il était curieux, exigeant, indépendant, désobéissant et excessivement beau, avec sa tignasse cuivre et son visage lisse et translucide comme un bassin d'eau glacée.

Insatiable, il ingurgitait les connaissances et ses parents avaient parfois du mal à lui fournir les aliments nécessaires. Ce sera un grand homme, se murmuraient-ils durant les conversations secrètes de la nuit ; ils en étaient fiers mais ils étaient aussi inquiets de savoir que, par hasard ou selon le grand dessein des choses, son éducation et sa sécurité leur avaient été confiées.

De toutes les lectures que les Bevis proposèrent à leur fils au cours de ses premières années d'existence, ce furent les contes qui captèrent son attention, et ce jusqu'à l'obsession. Il se présentait avec un livre en exigeant que Connie ou Alvin le lui lise ; s'il ne s'agissait pas d'un recueil de contes, il courait en chercher un autre, et ainsi jusqu'à satisfaction; alors il restait sans bouger, ligoté par la chaîne de l'intrigue, muet jusqu'à la fin. Et c'était sans cesse des ^a Il était une fois ^a, des Autrefois, il y avait ^a et des Un jour, le roi fit une proclamation ^a, au point qu'Alvin et Connie finirent par connaître presque par cœur tous les recueils d'histoires de la maison. Les contes de fées avaient sa préférence mais, le temps passant, il élargit ses goûts aux films, aux romans contemporains et même à l'Histoire.

Le problème, toutefois, ne vint pas de sa soif de contes ; le conflit naquit parce qu'il devait absolument mettre ces histoires en scène. Il

se levait un matin et annonçait que maman était Maman Ours, papa Papa Ours et lui-même Bébé Ours ; quand il était en colère, il était Boucle d'Or et se sauvait; d'autres jours, papa était Rumpelstiltskin, maman la fille du meunier et Joe le Roi ; Joe était Hansel, maman Gretel et papa la méchante sorcière.

Ét pourquoi ne serais-je pas le père de Hansel et Gretel ? ^a

demanda Alvin. Il lui déplaisait de jouer la méchante sorcière -

ne croyez pas qu'il en tirait des conclusions, non : ce qui l'aga-

çait, se disait-il, c'était que son fils décide constamment de ses dialogues et de ses activités de la journée. D'une heure à l'autre, Alvin ignorait quel rôle il allait jouer dans sa propre maison.

Les semaines passant, son agacement modéré se mua en franche irritation; si c'était une crise que traversait Joe, il aurait s'rement d° en sortir depuis le temps qu'elle durait! Alvin proposa finalement d'emmener le petit chez un psychologue pour enfants. Le praticien déclara que c'était une crise.

Ést-ce que ça veut dire qu'il la surmontera tôt ou tard, demanda Alvin, ou bien que vous ne savez pas ce qui se passe ?

- Les deux, répondit le psychologue, tout guilleret. Vous devez apprendre à supporter la situation. ^a

Mais Alvin n'avait pas envie de la supporter; il voulait que son fils l'appelle papa. Il était son père, après tout! Pourquoi devait-il se plier aux exigences de son fils, tout surdoué qu'il soit, et accepter de jouer des rôles ridicules quand il rentrait chez lui ?

Alvin fit acte d'autorité : il refusa de répondre à un autre nom que celui de papa. Après quelques petites colères et de nombreuses tentatives pour le circonvenir, Joe finit par renoncer à

faire entrer son père dans ses mises en scène; d'ailleurs, autant qu'Alvin p't s'en rendre compte, Joe cessa complètement de jouer ses histoires.

Il se trompait, naturellement : Joe continuait avec Connie, mais il attendait simplement qu'Alvin soit parti découper des brins d'ADN pour les réassembler de façon créative. C'est ainsi qu'il apprit à dissimuler des choses à son père. Il ne mentait pas : il se réservait pour son heure, certain que, s'il trouvait d'assez bonnes histoires, papa

jouerait à nouveau.

Ainsi, quand papa était à la maison, Joe ne mettait pas ses contes en scène; ils s'amusaient ensemble à des jeux de chiffres et de lettres, étudiaient l'espagnol élémentaire en tant qu'introduction au latin, faisaient tourner des programmes simples sur l'Atari, faisaient les diables en riant aux éclats jusqu'à ce que maman demande aux garçons de se calmer avant que le toit ne leur tombe sur la tête. C'est ça, être un père, se disait Alvin. Je suis un bon père. Et c'était vrai. C'était vrai même si, de temps à

autre, Joe demandait d'un ton plein d'espoir à sa mère : ' Tu crois que papa voudra bien jouer dans cette histoire-ci ?

- Papa n'aime pas la comédie. Il aime bien lire tes histoires mais pas les jouer. ^a

En 1983, Joe eut cinq ans et entra à l'école ; cette même année, le Dr Bevis créa une bactérie qui se nourrissait de précipitations acides et les neutralisait. En 1987, Joe quitta l'école parce qu'il en savait plus que ses instituteurs ; au même moment, le Dr Bevis commença de toucher des redevances sur la culture commerciale de sa bactérie pour le nettoyage des plans d'eau trop acides.

L'université songea soudain avec effroi qu'il risquait de prendre sa retraite pour vivre de ses droits, si bien que son nom ne serait plus associé à l'établissement; on lui fournit donc un laboratoire, vingt assistants, des secrétaires et un auxiliaire administratif, et de ce jour Bevis eut pratiquement tout loisir d'occuper son temps comme il lui chantait.

Ce qui lui chantait, c'était de veiller à ce que les recherches se poursuivent avec le soin et la méthode convenables et dans les directions qu'il souhaitait; après quoi il rentrait chez lui et se faisait professeur particulier de l'université très privée de son fils.

Ce fut une période idyllique pour Alvin.

Ce fut l'enfer pour Joe.

Il adorait son père, attention : Joe s'amusait à apprendre et ils passèrent des moments merveilleux à lire l'...loge de la folie dans le texte original, à refaire des expériences célèbres, puis à en inventer d'autres - bref, à se livrer à des activités trop nombreuses pour toutes les mentionner. qu'il suffise de dire qu'Alvin n'avait jamais eu

d'étudiant de licence aussi vif à saisir les idées nouvelles, si ardent à en concevoir d'autres, plus neuves encore.

Comment Alvin aurait-il pu se douter que Joe mourait d'inanition sous ses yeux ?

Car, quand papa était à la maison, Joe et maman ne pouvaient pas jouer.

Avant qu'Alvin ne l'enlève de l'école, Joe lisait des livres avec sa mère : toute la journée, chez elle, elle dévorait Jane Eyre tandis que Joe en faisait autant à l'école, en cachant le livre derrière un manuel d'apprentissage de la lecture. Homère, Chaucer, Shakespeare, Twain, Mitchell, Galsworthy, Elswyth Thane. Et puis, pendant ces précieuses heures entre la fin des cours et l'arrivée d'Alvin de son travail, ils devenaient Ashley et Scarlett, Tibby et Julian, Huck et Jim, Walter et Griselde, Ulysse et Circé.

Joe ne distribuait plus les rôles comme quand il était petit : ils savaient l'un et l'autre quel livre ils étaient en train de lire et ils se plongeaient dans le milieu décrit. Chacun devait deviner, à

partir du comportement de l'autre, quel rôle il avait choisi ce jour-là ; instant sublime que celui où Connie se risquait à prononcer le nom de celui qu'incarnait Joe, où Joe appelait sa mère par le sien ! De toutes les années où ils jouèrent, pas une fois ils ne choisirent le même personnage et pas une fois ils n'échouèrent à

découvrir quel rôle l'autre assumait.

Désormais Alvin restait à la maison, et le jeu était fini : plus de moments volés, passés à lire pendant l'école. Papa n'aimait pas les histoires; l'Histoire, oui; les mensonges et l'affectation, non.

Ainsi, alors qu'Alvin croyait la joie enfin née, pour Joe et Connie elle était morte.

Leur vie s'emplit d'allusions, de phrases tirées de livres, échangées mine de rien, de jeux de rôles subtils où ils ne s'autorisaient même pas à prononcer le nom de l'autre. Ils jouaient si parfaitement la comédie qu'Alvin ne se rendit jamais compte de rien; de temps à autre, seulement, il subodorait quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Qu'est-ce que c'est que ce temps, pour un mois de janvier ?^a fit un jour Alvin en regardant tomber une lourde averse par la fenêtre.

´ Du beau temps ^a, répondit Joe, puis, songeant au Conte du marchand de Chaucer, il sourit à sa mère. En mai nous grim-pons aux arbres.

- quoi ? demanda Alvin. quel rapport ?

- J'aime bien grimper aux arbres, c'est tout.

- Cela dépend, dit Connie, si le soleil t'éblouit. ^a

quand sa mère quitta la pièce, Joe posa une question anodine sur la téléologie et Alvin oublia l'échange précédent.

Du moins, il essaya de l'oublier. Il n'était pas stupide : Joe et Connie avaient beau être très subtils, Alvin s'apercevait peu à

peu qu'il ne parlait plus la langue de son propre logis, et il était assez lettré pour saisir au vol une ou deux références : ´ transformer en pourceaux ^a, ´ la baleine blanche ^a, ´ qu'on lui coupe la tête ^a, des remarques qui ne cadraient pas tout à fait dans la conversation, des phrases qui sonnaient bizarrement. Et plus il prenait conscience du langage intime de sa femme et de son fils, plus il se sentait isolé; les leçons qu'il donnait à Joe ne lui parurent plus passionnantes mais creuses, comme si tous deux jouaient un rôle, comme s'ils participaient à une histoire, celle du père-professeur aimant et du fils-élève brillant et appliqué.

C'avait été la période la plus heureuse de la vie d'Alvin, bien plus belle que la vie qu'il créait au laboratoire, mais il y croyait, alors ; à présent, ce n'était plus que de la comédie. La vraie vie de son fils était ailleurs.

Autrefois, je n'aimais pas jouer les rôles qu'il m'assignait, se dit Alvin. Apprécie-t-il celui que je lui ai donné ?

Nous sommes arrivés au terme de ce que je peux t'ap-prendre, déclara un jour Alvin au petit-déjeuner, dans tous les domaines sauf en biologie, naturellement. Je continuerai donc à

guider tes études en biologie, et, pour le reste, je compte engager des étudiants de licence dans diverses disciplines; une matière par jour. ^a

Le regard de Joe devint distant. ´ Tu ne seras plus mon professeur ?

- Je ne peux pas t'enseigner ce que je ne sais pas ^a, répondit Alvin, et il retourna au labo, o~, avec une cruauté délicate, il disséqua une dizaine de cellules et les transforma en ce qu'elles n'étaient pas, que cela leur plût ou non.

ç la maison, Joe et Connie échangèrent un regard perplexe.

Joe avait treize ans ; il grandissait et se montrait de plus en plus mal à l'aise et réservé devant sa mère. Depuis trois ans, ils ne partageaient plus d'histoires; tant que papa était là, ils avaient joué aux prisonniers qui se transmettent des messages au nez et à

la barbe du gardien; mais il n'y avait plus de gardien et, sans nécessité de secret, il n'y eut plus de messages. Joe se mit à sortir, à lire ou à jouer avec obsession à l'ordinateur; de nouvelles portes se verrouillèrent chez les Bevis, davantage qu'il n'y en avait jamais eu.

Joe faisait des cauchemars à la fois terrifiants et doux, toujours les mêmes, à répétition; le décor était différent mais l'histoire restait semblable. Il se voyait sur un bateau, et le plat-bord se mettait à s'émietter dès qu'il le touchait; il voulait prévenir ses parents mais ils ne l'écoutaient pas, ils se penchaient par-dessus bord, le bastingage s'effondrait sous eux et ils tombaient à la mer, o ils se noyaient. Il se voyait empêtré dans une toile, ligoté

comme la proie d'une araignée mais l'araignée ne venait pas, ne venait jamais le dévorer, elle le laissait se dessécher, incapable de se libérer malgré ses cris et ses efforts. Comment expliquer ces rêves à ses parents ? Il pensait à Joseph qui, dans la Genèse, dis-courait trop sur les songes ; il songeait à Cassandre, à Jocaste qui avait voulu tuer son enfant par crainte des oracles. Je suis prisonnier d'une histoire, se dit-il, dont je ne peux pas m'échapper.

Chaque rebondissement est une chute, et chaque chute m'arrache à moi-même. Si je ne peux pas devenir les personnages des histoires, qui suis-je ?

La vie se poursuivait assez normalement, néanmoins : petit-déjeuner, déjeuner, dîner; sommeil, éveil, sommeil; travailler, gagner de l'argent, dépenser, acheter; utiliser, casser, réparer.

Tous les cycles de l'existence ordinaire s'accomplissaient malgré

l'ombre des termes inévitables. Un jour, Alvin et son fils se rendirent dans une librairie, le Griffon, qui possédait la collection complète des classiques Penguin ; Alvin regardait les titres à la recherche d'un ouvrage utile quand il remarqua que Joe n'était plus auprès de lui.

Son fils, avec son mètre quatre-vingt-douze élancé, se tenait au milieu de la boutique, penché sur le comptoir, plongé dans une concentration avide. Une terrible nostalgie saisit Alvin : il était si beau, et pourtant,

au cours de ses treize années de vie, Alvin l'avait perdu. Aujourd'hui, il approchait de l'âge adulte et très bientôt il serait trop tard. quand a-t-il cessé d'être à moi? se demanda Alvin. quand est-il devenu si exclusivement le fils de sa mère? Pourquoi faut-il qu'il soit aussi beau qu'elle tout en ayant l'esprit si brillant ? C'est Apollon, se dit-il.

Et, en cet instant, il sut ce qu'il avait perdu. En appelant son fils Apollon, il s'était révélé ce qu'il avait pris à son fils : le lien entre les histoires que son enfant jouait et la connaissance de son identité. Le lien était si réel qu'il en était presque tangible, et pourtant Alvin était incapable de le décrire par des mots, incapable de supporter cette révélation, et donc... et donc...

Il était certain d'avoir mis le doigt sur la vérité, et voilà qu'elle s'évanouissait. Sans mots, sa mémoire ne pouvait pas la retenir, et il avait perdu la compréhension alors même qu'elle lui venait.

J'avais tout compris et j'ai déjà tout oublié. Furieux contre lui-même, Joe s'approcha de son fils et s'aperçut qu'il ne faisait rien d'intelligent : un jeu de tarot était étalé devant lui. Il se tirait les cartes.

‘ Dis-moi la bonne aventure ^a, fit Alvin. Il croyait faire une plaisanterie mais la colère perçait trop dans sa voix. Joe leva vers lui un regard empreint de honte et Alvin se sentit vaciller intérieurement. Rien qu'en te parlant je te fais mal. Il aurait voulu s'excuser mais il n'avait pas de stratégie pour ce cas de figure, aussi s'efforça-t-il de soutenir sa première plaisanterie par une seconde : ‘ Tu découvres les secrets de l'univers ? ^a

Avec un p^{le} sourire, Joe ramassa rapidement les cartes et les remit à leur place.

Non, dit Alvin, non, ça t'intéressait; ne les range pas.

- Ce ne sont que des bêtises ^a, répondit Joe.

Tu mens, songea Alvin.

‘ Le sens des prédictions est tellement vaste qu'on peut y trouver ce qu'on veut. ^a Et Joe éclata d'un rire sans joie.

C'avait pourtant l'air de te passionner.

- Je me demandais comment programmer un ordinateur pour ce jeu. Je me demandais si je pouvais écrire un programme qui le rendrait logique ; pas seulement un choix aléatoire de cartes, tu vois, mais un

système qui le ferait réagir à la véritable personnalité de quelqu'un, qui lui permettrait d'aller au-delà de...

- Oui?

- Non, rien.

- D'aller au-delà de...

- Des histoires que nous nous racontons ; de tous les mensonges auxquels nous croyons sur nous-mêmes, sur notre véritable identité. ^a

Il y avait quelque chose de faux dans ce que venait de dire Joe, Alvin le sentait, quelque chose d'incorrect. Et, comme dans le monde d'Alvin rien ne pouvait rester longtemps sans explication, il aboutit à la conclusion que le petit paraissait mal à l'aise parce que son père l'avait rendu honteux de sa curiosité. Et j'ai honte de t'avoir rendu honteux, se dit Alvin. Alors, je vais te l'acheter, ce jeu de cartes.

‘ Je t'achète les cartes et le bouquin que tu feuilletais.

- Non, papa, fit Joe.

- Mais si, mais si; pourquoi pas? Amuse-toi avec l'ordinateur, vois si tu peux faire quelque chose avec ces fadaïses. Tiens, tu arriveras peut-être à en tirer de bons graphiques et tu toucheras le pactole en vendant ton programme. ^a Et Alvin éclata de rire.

Joe l'imita. Même le rire de Joe était un mensonge.

Voici ce qu'Alvin ignorait : Joe n'avait pas honte. Il avait peur, tout simplement; car il avait tiré les cartes comme l'indiquait le manuel mais les explications ne lui avaient pas été nécessaires, ni les noms des cartes. Il avait tout de suite su les noms et les figures. C'était Créon qui tenait l'épée et la balance; Ophélia, nue, enguirlandée de verdure, entourée d'un homme, d'un fau-con, d'un taureau et d'un lion, Ophélia qui dansait dans sa folie.

J'étais autrefois l'enfant de la sixième coupe à la fleur-étoile et qui la donnait à ma mère-enfant quand les présents étaient possibles entre nous. Les cartes n'étaient pas des dés, c'étaient des noms et elles s'étaient en histoires à mesure qu'il les tirait du jeu et les plaçait selon une disposition qui racontait dans une grande mesure, il le savait, l'histoire de sa vie. Tous les noms qu'il avait portés se retrouvaient dans ces cartes, et toutes les formes du passé et de l'avenir y résidaient, attendant qu'on les distribue. C'était ce qui

l'effrayait. Il était privé de contes depuis si longtemps, sa propre histoire du père, de la mère et du fils était désormais si fragile qu'il se raccrochait éperdument à n'importe quoi. Papa se moquait mais Joe déchiffrait le récit des cartes et il croyait. Je ne veux pas les rapporter à la maison. C'est me placer moi-même entre mes propres mains, emballé dans une poche de soie. S'il te plaît, non ^a, dit-il à son père.

Mais Alvin, qui ne s'en laissait pas conter, les acheta quand même pour faire plaisir à son fils.

Joe n'osa pas s'approcher des cartes de toute une journée. Il les avait tenues en main une fois, inutile de jouer à nouveau avec ses craintes. C'était irrationnel, se disait-il; ce jeu répondait à la simple envie de voir les souhaits se réaliser. En elles-mêmes, les cartes ne veulent rien dire. Je n'ai rien à redouter d'elles ; je peux les toucher, je n'en apprendrai pas la plus mince vérité. Et pourtant, tout son cartésianisme, toute sa certitude que les cartes n'avaient pas de sens n'étaient, il le savait bien, que des mensonges qu'il se répétait pour se persuader d'essayer le jeu à nouveau, et sérieusement cette fois.

‘ Pourquoi as-tu rapporté ça à la maison ? ’ ^a demanda maman dans la pièce voisine d'un ton méprisant.

Papa ne répondit pas. Son silence apprit à Joe qu'il ne désirait pas fournir d'explication qu'une tierce personne puisse sur-prendre.

C'est complètement idiot, reprit maman. Je te prenais pour un scientifique, pour un esprit sceptique; je pensais que tu ne croyais pas à ce genre de trucs.

- C'était pour rire, c'est tout, répondit papa, qui mentait. J'ai acheté ces cartes pour que Joe puisse bricoler avec sur l'ordinateur. Il envisage d'écrire un programme tel que les cartes réagi-raient à la personnalité des utilisateurs; il a bien le droit de s'amuser de temps en temps, ce petit. ^a

Et dans le salon où le petit ordinateur trônait, muet, sur son étagère, Joe s'efforça de ne pas penser à Ulysse qui venait de tourner le dos aux huit coupes de vin et avançait le long du bassin de l'Océan. quarante-huit kilo-octets et deux petites disquettes : c'est trop peu pour ce que je veux faire, se dit Joe. Je ne vais d'ailleurs pas le faire, bien sûr ; mais avec l'ordinateur du bureau de papa, en haut, avec son disque dur et l'interface qu'il faut, j'aurai peut-être assez de temps et de mémoire pour toutes les opérations. Bien sûr, je ne vais pas le faire. Je n'ai pas envie de le faire. Je n'ose pas le faire.

à deux heures du matin il sortit de son lit, incapable de dormir, descendit l'escalier et se mit à programmer les dessins du jeu de tarot à l'écran ; mais, à chaque image, il apporta des modifications car il savait que, malgré tout son talent, l'artiste avait commis des erreurs : il n'avait pas compris que le Valet de Coupe était un bouffon au phallus géant d'où s'écoulait la mer; il ignorait que la Reine d'...pée était une statue et son trône un ange qui gémissait de souffrance sous le fardeau de pierre qu'il supportait; l'enfant de la Porte des Dix ... toiles se faisait dévorer par les chiens du vieillard; l'homme pendu la tête en bas, les jambes croisées et le visage serein, ne portait pas d'auréole; et la Reine de Pentacle venait de donner naissance à une étoile sanglante dont le père n'était pas ce pauvre cocu de Roi de Pentacle.

Et à mesure que lui venaient les images et leurs histoires, il commença d'entendre les échos de toutes les autres histoires qu'il avait lues. Cassandre, la Reine d'...pée, jetait ses mots tran-chants, et les gens les chassaient comme des mouches, alors qu'il leur suffisait de les attraper et de s'en servir pour ne pas affronter l'avenir désarmés; l'espace d'un instant, dans les bonnes conditions, Ulysse attaché au mât était le Pendu; Macbeth pouvait apparaître sous les traits du Valet de Coupe éternellement confiant, ou se faire broyer sous l'ambitieuse Reine de Pentacle, la Reine de Denier si elle le croisait. Les cartes déterraient des histoires de pouvoir, des histoires de souffrance dans les fils invisibles qui les reliaient entre elles ; invisibles, oui, mais Joe les savait là, et il devait exécuter les images correctement, rédiger le programme comme il fallait afin d'évoquer des histoires véridiques quand il consulterait les cartes.

Toute la nuit il s'échina sur chaque image jusqu'à ce qu'elle soit parfaite, et il n'avait fait qu'entamer le travail quand il s'assoupit enfin. Ses parents s'inquiétèrent de le trouver là au matin mais ils n'eurent pas le cœur de le réveiller. quand il émergea du sommeil, il était seul dans la maison, et il se remit aussitôt à la tâche, traça les figures à l'écran, les stocka dans la mémoire de l'ordinateur; sa propre mémoire n'avait besoin d'aucune aide pour se les rappeler toutes car il connaissait leur nom et leurs histoires, et il commençait à découvrir qu'elles changeaient de nom suivant les cartes avec lesquelles elles étaient associées.

Le soir venu, il avait fini de dessiner, et il avait aussi achevé

un petit programme de donne aléatoire. Les images étaient exactes; les noms étaient exacts; mais quand l'ordinateur étala les cartes devant lui - celle-ci, c'est toi, celle-ci te couvre, celle-ci te croise -, le résultat ne

voulait rien dire. L'ordinateur était incapable de ce que les mains savaient faire : comprendre les cartes et les choisir inconsciemment. Ce n'était pas un programme de donne aléatoire qu'il fallait, car en réalité les cartes n'étaient pas battues au hasard.

‘ Je peux me servir de ton ordinateur ? demanda Joe.

- Celui avec le disque dur ? ^a Papa n'avait pas l'air enchanté.

‘ Je ne tiens pas à ce que tu l'ouvres : je n'ai pas envie de devoir encore sortir dix mille dollars cette semaine s'il y a une panne. ^a

Derrière sa réponse s'embusquait une inquiétude : Cette affaire de tarots est allée assez loin; je regrette de t'avoir acheté ces cartes et je ne veux pas que tu touches à l'ordinateur, surtout si ça doit renforcer ton obsession.

‘ J'ai juste besoin d'une interface, papa. De toute manière, tu n'utilises pas le port parallèle, et je le remettrai en place après.

- L'Atari et le disque dur ne sont même pas compatibles.

- Je sais ^a, dit Joe.

Mais, en fin de compte, toute discussion n'était guère possible : Joe s'y connaissait mieux en informatique qu'Alvin, et ils savaient l'un comme l'autre que ce que Joe démontait, Joe était capable de le remonter. Il passa des jours à bricoler le matériel et à réviser le programme, et pendant tout ce temps il ne fit rien d'autre; au début, il essaya de se distraire : au dîner, il parla à

maman des livres qu'ils devraient lire, au dîner il entretint papa de Newton et d'Einstein jusqu'au moment où Alvin lui rappela qu'il était biologiste, pas physicien. Nul n'était dupe de ces tentatives pour rompre l'obsession. Le programme des tarots l'attirait irrésistiblement après chaque repas, après chaque interruption, au point qu'il finit par refuser de descendre manger et ne prêta plus aucune attention aux visites qu'on lui faisait.

Il faut que tu manges. Tu ne vas pas te laisser mourir de faim pour ce programme idiot ! ^a lui dit maman.

Joe ne répondit pas. Elle posa un sandwich près de lui et il en avala quelques bouchées.

´ Joe, c'a assez duré. Ressaisis-toi ^a, dit papa.

Joe ne leva pas les yeux. ´ Je vais très bien ^a, répondit-il sans cesser de travailler.

Le sixième jour, Alvin se planta entre lui et l'écran. Cette comédie doit cesser, fit-il. Tu te conduis comme un gosse avec de gros problèmes, et le traitement le plus évident consiste à débrancher l'ordinateur, ce que je vais faire si tu n'arrêtes pas tout de suite de trimer sur ce programme ridicule. Nous nous efforçons de te laisser libre, Joe, mais quand tu te fais du mal, et à nous aussi, il faut...

- Pas de problème, coupa Joe. J'ai presque entièrement fini, de toute façon. ^a

Il se leva, alla se mettre au lit et dormit quatorze heures d'affilée.

Alvin en fut soulagé. ´ J'ai bien cru qu'il était en train de perdre la boule. ^a

Connie, elle, se rongait plus que jamais. ´ que va-t-il se passer si son programme ne marche pas ?

- Et comment veux-tu qu'il marche? ¿ quoi pourrait-il servir ? Une petite pièce et je vous dis la bonne aventure ?

- Mais tu n'as donc pas écouté Joe ?

- Il ne l,che plus un mot depuis des jours.

- Il croit à ce qu'il fait; il est persuadé que son programme va lui révéler la vérité. ^a

Alvin éclata de rire. Íl avait peut-être raison, ton docteur Machin, là : Joe a peut-être subi des lésions cérébrales pendant ta grossesse ! ^a

Connie lui jeta un regard horrifié. ´ Mon Dieu, Alvin !

- Je plaisantais, voyons !

- Ce n'est pas drôle ! ^a

Sans se concerter, à différentes heures de la nuit, chacun se leva pour aller voir Joe pendant qu'il dormait.

qui es-tu ? se demanda Connie. Comment vas-tu réagir si ton projet

échoue ? Comment vas-tu réagir s'il réussit ?

Alvin, lui, se contenta de hocher la tête. Il refusait de s'inquiéter : c'étaient les diverses phases et étapes de la vie; les enfants traversent des crises de folie en grandissant.

Fais le dingue à treize ans si tu dois en passer par là, Joe ; tu reviendras bien assez tôt à la réalité. Tu es mon fils et je sais que tu préféreras la réalité, au bout du compte.

Le lendemain soir, Joe insista pour que son père l'aide à tester son programme. ´ «a ne marchera pas avec moi, répondit Alvin.

Je n'y crois pas. C'est comme les guérisons miraculeuses et la vitamine C pour se protéger des rhumes : ça ne marche jamais sur les sceptiques. ^a

Connie se faisait toute petite près du réfrigérateur. Alvin remarqua sa façon de se tenir à l'écart de la conversation.

´ Tu as essayé ? ^a lui demanda-t-il.

Elle acquiesça de la tête.

´ Maman l'a fait quatre fois, dit Joe d'un ton grave.

- L'ordinateur n'a pas trouvé la bonne réponse du premier coup ? ^a demanda papa. C'était une plaisanterie.

Il est tombé juste à chaque coup ^a, répliqua Joe.

Alvin se tourna vers Connie. Elle soutint d'abord son regard, puis détourna les yeux avec une expression... quoi? Craintive?

Honteuse? Gênée? Alvin n'en savait rien mais il sentit que quelque chose de pénible s'était produit pendant qu'il était au travail. ´ ¿ ton avis, je dois m'y prêter ? demanda-t-il à son épouse.

- Non, souffla Connie.

- S'il te plaît, fit Joe. J'ai besoin de ton aide pour tester le programme : je dois connaître les utilisateurs pour savoir s'il se trompe ou non.

- Tu parles d'une diseuse de bonne aventure ! se moqua Alvin. Normalement, tu dois être capable de lire l'avenir de parfaits inconnus.

- Je ne lis pas l'avenir, répondit Joe : le programme dit la vérité, c'est tout.
- Ah, la vérité ! fit Alvin. La vérité sur quoi ?
- Sur ce que tu es réellement.
- Pourquoi ? Je suis déguisé ?
- Il révèle tes noms, ton histoire. Demande à maman si ce n'est pas vrai.
- Joe, dit Alvin, je veux bien me prêter à ton petit jeu mais n'espère pas que j'y voie la vérité. Je ferais n'importe quoi pour toi, Joe, sauf mentir.
- Je sais.
- C'est bien clair ?
- Très clair. ^a

Alvin prit place devant le clavier ; de la cuisine vint un gémissement semblable à celui que produit du fond de la gorge un chien apeuré. C'était Connie, et elle était terrifiée. quelle qu'en soit la cause, sa peur était contagieuse : Alvin sentit un frisson inquiet le parcourir et il se moqua de lui-même de se laisser ainsi impressionner. Il avait tout son bon sens et son angoisse était ridicule ; il n'allait pas se laisser déborder par son propre fils !

‘ que dois-je faire ?

- Taper des informations au clavier.
- quel genre d'informations ?
- Ce qui te passe par la tête.
- Des mots ? Des chiffres ? Comment veux-tu que je sache ce qu'il me faut écrire si tu ne me dis rien ?
- Peu importe. Tape simplement ce que tu as envie de taper. ^a

Je n'ai pas envie de taper quoi que ce soit, se dit Alvin. Je n'ai aucune envie de me prêter à ces idioties. Mais impossible de sortir cela à Joe ; il devait jouer son rôle de père patient et donner sa chance à cette absurdité. Il commença par écrire des chiffres et des mots comme ils

lui venaient, mais au bout de quelques instants le hasard et les associations libres n'eurent plus de part dans ses choix : il n'était pas dans sa nature de laisser le hasard le guider. Il se mit à taper les longues séquences de code génétique de ses derniers sujets bactériens, des bouts de noms, des fragments de données numériques, en progressant selon l'ordre interne de l'ADN. En même temps, il savait qu'il dupait son fils, que Joe attendait quelque chose de personnel. Mais, songea-t-il, qu'est-ce qui peut être plus personnel que ce que je crée ?

´ «a suffit ? ^a demanda-t-il.

Joe haussa les épaules. ´ Tu penses que ça suffit ?

- Alors, j'aurais pu taper cinq mots et tu aurais été satisfait?
- Si tu penses avoir fini, tu as fini, répondit Joe tranquillement.
- Oh, quel talent ! s'exclama Alvin. Jusqu'aux formules toutes faites !
- Bon, tu as fini ?
- Oui. ^a

Joe lança le programme, puis il se laissa aller contre le dossier de son siège et attendit le résultat. Il sentit l'impatience de son père et s'aperçut qu'il savourait le délai, le vrombissement et les cliquetis du disque dur. Enfin les cartes commencèrent à se dessiner sur l'écran. Celle-ci, c'est toi, celle-ci te couvre, celle-ci te croise ; celle-ci est au-dessus de toi, en dessous, devant, derrière toi ; tes fondations et ta maison, ta mort et ton nom. Joe guettait l'apparition de ce qu'il avait déjà vu, de ce qui était venu de façon si prévisible, les histoires qui avaient déferlé sur lui quand, une dizaine de fois déjà, il avait tiré les cartes pour sa mère et lui-même. Mais non : il n'y avait pas d'histoires, parce que les cartes étaient toutes la même, répétée sur l'écran. Partout le Roi d'...pée.

Joe les observa et comprit aussitôt : papa avait menti. Papa avait consciemment contrôlé son entrée de données, il l'avait ordonnée d'une façon qui disait aux cartes qu'elles étaient contraintes. Le programme n'avait pas échoué : papa refusait qu'on lise en lui, rien d'autre. Le Roi d'...pée, en soi, représentait le pouvoir, comme tous les autres rois. Le Roi de Pentacle figurait le pouvoir de l'argent, la puissance de la prébende ; le Roi de B,ton, le pouvoir de la vie, la capacité à renouveler; celui de Coupe, le pouvoir de la négation, de l'oblitération, la force du meurtre et du sommeil ; et le Roi d'...pée

incarnait le pouvoir des mots auxquels on croyait. Les ...pées pouvaient dire ' Je te tuerai ^a, être crues et donc obéies ; les ...pées pouvaient déclarer ' Je t'aime ^a, être crues et donc adorées. Les ...pées pouvaient mentir.

Et tout ce que son père lui avait donné n'était que mensonge. Ce qu'Alvin ignorait, c'est que même le choix du mensonge exprime la vérité.

Édmund ^a, fit Joe. Edmund était l'immonde menteur du Roi Lear.

Comment ? fit papa.

- Nous sommes seulement ce que la nature fait de nous, et rien de plus.

- Tu as lu ça dans les cartes ? ^a

Joe posa sur son père un regard sans expression.

C'est la même carte partout, dit Alvin.

- Je sais, répondit Joe.

- Et qu'est-ce que c'est censé représenter ?

- Une perte de temps ^a, fit Joe, puis il se leva et sortit.

Alvin resta devant le clavier à contempler les petites cartes de tarot disposées sur l'écran; soudain, l'image se modifia : une mince ligne entoura chaque carte à son tour et l'image s'agrandit au point de presque remplir l'écran. Le Roi d'...pée, toujours, la pointe de son épée sortant de sa bouche et les mains crispées sur son entrejambe. Ce n'était s'rement pas ce qui était dessiné dans le jeu de Waite, se dit Alvin.

Connie se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine, appuyée au réfrigérateur. Ét c'est tout? demanda-t-elle.

- Pourquoi ? Il y a autre chose normalement ? fit Alvin.

- Seigneur ! souffla-t-elle.

- que s'est-il passé pour toi ?

- Rien ^a, répondit-elle en sortant calmement de la pièce.

Alvin l'entendit monter les escaliers quatre à quatre et il se demanda comment une situation pouvait dérapé à ce point.

Alvin n'arrivait pas à savoir que penser du projet de son fils.

Le concept était ridicule, il ne voulait rien avoir à faire dans sa réalisation et il regrettait d'avoir acheté les cartes. Des jours durant, il restait au laboratoire jusque tard dans la nuit et s'y précipitait de nouveau le lendemain matin sans même prendre le petit-déjeuner avec les siens ; puis, épuisé par le manque de sommeil, il se levait tard, descendait à la cuisine et feignait toute la journée que tout était normal. Ces jours-là, il discutait avec Joe de ses dernières lectures ou de ses propres expériences de génétique; parfois même, quand la bonne humeur artificielle s'était maintenue assez longtemps pour paraître crédible, il parlait avec Joe de son programme de tarots, puis il lui proposait de le recommander, de lui obtenir de meilleurs ordinateurs, de le conseiller sur des stratégies de développement et de publication. Par la suite, Alvin regrettait toujours d'avoir aidé Joe parce que la direction qu'avait prise son fils n'était que le triste gaspillage d'un esprit surdoué. Et Joe n'en aimait pas son père davantage.

Pourtant, le temps passant, Alvin se rendit compte que certains prenaient Joe au sérieux : un groupe de psychologues fit passer des batteries de tests à des centaines de sujets qui avaient eux aussi entré des données aléatoires dans le programme de tarots.

quand Joe interprétait les tirages de ces gens, la corrélation était statistiquement significative. Pour sa part, Joe rejetait ces résultats sous prétexte que les tests psychologiques constituaient sans doute eux-mêmes des systèmes de mesure invalides ; il accordait plus d'importance aux mois de travail dans diverses cliniques passés à lire les tarots pour des gens que les spécialistes connaissaient intimement. Les psychologues participants, même les plus sceptiques, devaient admettre que Joe apprenait sur les patients des détails qu'il ne pouvait pas connaître, et la plupart disaient tout haut non seulement qu'il confirmait en grande partie ce dont ils étaient déjà au courant mais qu'il leur fournissait en outre de brillants aperçus sur les zones d'ombre.

‘ J'ai l'impression d'entrer tout d'un coup dans l'esprit de mes malades, déclara l'un d'eux à Alvin.

- Mon fils est très intelligent, Dr Fryer, et je lui souhaite de réussir, mais toutes ces fadaïses ne sont s'rement pas autre chose que des

coups de chance. ^a

Le docteur Fryer sourit et but une gorgée de vin. ' Joe m'a dit que vous ne vous étiez jamais soumis au test. ^a

Alvin faillit protester; pourtant, c'était vrai : il ne s'y était jamais soumis, même s'il avait suivi les directives point par point. ' Je l'ai vu appliquer, dit Alvin.

- Vraiment? Avez-vous vu les résultats de quelqu'un que vous connaissez bien ? ^a

Alvin secoua la tête puis sourit. ' J'ai songé que, si je n'y croyais pas, ça ne marcherait pas autour de moi.

- Il ne s'agit pas de magie.

- Il ne s'agit pas de science non plus, rétorqua Alvin.

- Vous avez raison : il ne s'agit pas du tout de science, mais ce n'est pas faux pour autant.

- Ou c'est scientifique ou ça ne l'est pas.

- qu'il est clairement ordonné, le monde où vous vivez ! fit le docteur Fryer. Pour vous, toutes les limites sont nettement définies. Nous avons organisé des tests en double aveugle sur ce programme, Dr Bevis. Sans le savoir, Joe a analysé des données obtenues du même patient à des dates et dans des conditions différentes; pour certains échantillons, on a même fourni des instructions précises au sujet, si bien que les réponses ne devaient rien au hasard. Savez-vous ce qui s'est passé ? ^a

Alvin le savait mais ne dit rien.

Non seulement les tirages du programme étaient-ils sensiblement les mêmes pour toutes les données libres du patient, mais le logiciel a aussi détecté les pseudo-réponses - et sans difficulté.

Ensuite, il s'est avéré que ces réponses fictives donnaient un résultat cohérent pour la femme qui écrivait les tests utilisés pour les données non aléatoires. Même quand le programme n'aurait pas dû marcher, il a marché.

- Très impressionnant, fit Alvin en prenant un ton aussi peu impressionné que possible.

- Vous pouvez le dire !

- Mais j'en suis moins s'ûr que vous. D'accord, les cartes sont cohérentes; cependant, comment être certain qu'elles veulent dire quelque chose ou que ce qu'elles veulent dire est vrai ?

- N'avez-vous jamais songé que c'est peut-être votre fils qui fait qu'elles disent la vérité ? ^a

Alvin se mit à tapoter la nappe avec sa cuiller, produisant un rythme étouffé.

Le logiciel de votre fils objective les données aléatoires, mais seul votre fils est capable de les décrypter ; pour moi, cela revient à dire que c'est gr,ce à son esprit que sa méthode marche, pas gr,ce au programme. Si nous arrivions à comprendre ce qui se passe dans la tête de votre fils, Dr Bevis, sa méthode serait une science. En attendant, c'est un art; mais, art ou science, elle révèle la vérité.

- Pardonnez ce qui pourrait paraître un affront envers votre profession, répondit Alvin, mais comment fichtre savez-vous que ce qu'elle raconte est vrai ? ^a

Le Dr Fryer sourit en inclinant la tête. C'est simple : je ne puis concevoir qu'elle se trompe. Nous ne pouvons passer les interprétations de Joe au banc d'essai comme nous l'avons fait pour son logiciel. J'ai bien cherché des tests objectifs à lui appliquer, par exemple vérifier que ses déclarations correspondent à

mes notes, mais mes notes ne veulent rien dire parce que je ne comprends pas mes patients tant que votre fils ne leur a pas tiré

les cartes. Avant de rejeter mon avis comme purement subjectif, songez, je vous prie, Dr Bevis, que j'ai tout motif de craindre et de combattre le travail de votre fils : il anéantit tout ce en quoi je croyais, il sape l'œuvre de toute ma vie. Et Joe est comme vous : lui non plus ne considère pas la psychologie comme une science.

Pardonnez ce qui pourrait paraître un affront envers votre fils, mais il a le caractère troublé, froid, et ce n'est pas un plaisir de travailler avec lui. Je ne l'aime pas beaucoup. Alors pourquoi le croirais-je ?

- C'est vous que ça regarde, non ?

- Au contraire, Dr Bevis. Tous ceux qui ont vu Joe à l'œuvre sont convaincus - sauf vous. Du coup, il me semble évident que vous êtes le

premier concerné. ^a

Le Dr Fryer avait tort : tout le monde n'était pas convaincu.

Non, dit Connie.

- quoi, non ? ^a demanda Alvin. C'était l'heure du petit-déjeuner. Joe n'était pas encore descendu, et Alvin et Connie n'avaient pas échangé un mot à part ' Voici les úufs ^a et

' Merci ^a.

Du bout de sa fourchette, Connie traçait des chemins dans le jaune répandu dans son assiette. Ne demande pas à Joe de te tirer encore les cartes.

- Je n'en avais pas l'intention.

- Le Dr Fryer t'a encouragé à le croire, n'est-ce pas ? ^a Elle posa sa fourchette.

' Mais je n'ai pas cru le Dr Fryer. ^a

Connie se leva de table et se mit à faire la vaisselle en entre-choquant les assiettes pour faire le plus de bruit possible. Plus rien n'était normal. Connie était furieuse; il y avait un lave-vaisselle mais elle nettoyait tout à la main. Tout était bouleversé. Alvin tenta de comprendre d'o~ venait l'angoisse qu'il ressentait.

' Tu vas demander à Joe de te tirer les cartes, dit Connie, justement parce que tu ne crois pas le Dr Fryer. Tu exiges toujours de tout vérifier toi-même : si tu crois, tu dois remettre ta croyance en cause ; si tu doutes, tu doutes de ton propre refus de croire. Je n'ai pas raison?

- Non. ^a Si.

Cette fois, je te dis d'avoir foi en tes doutes. Il n'y a aucune vérité dans ces tarots du diable ! ^a

Depuis le temps qu'ils étaient mariés, Alvin n'avait pas souvenir d'avoir jamais entendu Connie employer cette expression; et, à sa façon de l'accentuer, elle y mettait tous les sous-entendus théologiques.

Enfin, reprit-elle pour combler le silence, comment peut-on prendre ça au sérieux? La carte qu'il appelle la Force - une femme qui referme la gueule d'un lion -, d'accord, je veux bien ; mais ensuite il invente une

histoire du diable, selon laquelle le lion voulait son enfant et qu'elle le lui a donné à manger. ^a Elle tourna un regard effrayé vers Alvin. C'est révoltant, non ?

- Il a dit ça ?

- Et le Démon qui oblige les amants à rester ensemble : ce serait le premier-né et il aurait enchaîné Adam et Eve l'un à

l'autre. C'est pour ça que Jocaste et Laios ont voulu tuer Œdipe : parce qu'ils se détestaient et que le bébé les forçait à rester ensemble; mais ils n'ont pas pu se séparer à cause de la honte que leur inspirait ce qu'ils avaient fait à un enfant innocent; du coup, ils ont raconté à qui voulait l'entendre une histoire ridicule d'oracle et de prophétie.

- Il lit trop. ^a

Connie se mit à trembler. S'il te tire les cartes, j'ai peur de ce qui se passera.

- S'il me sort ce genre d'idioties, Connie, je me retiendrai de lui répondre ; nous ne nous battons pas, je te le promets. ^a

Elle lui toucha la poitrine. Non pas la chemise, mais la poitrine; on aurait dit que ses doigts traversaient le tissu. ' Je n'ai pas peur que vous vous battiez, dit-elle. Je crains que tu ne le croies.

- Et pourquoi le croirais-je ?

- Nous ne vivons pas dans la Maison-Dieu, Alvin !

- Bien sûr que non.

- Je ne suis pas Jocaste, Alvin !

- Bien sûr que non.

- Ne le crois pas. Ne crois rien de ce qu'il te dira.

- Connie, ne te mets pas dans des états pareils. ^a Et encore une fois : ' Pourquoi le croirais-je ? ^a

Elle secoua la tête et sortit. L'eau coulait toujours dans l'évier.

Elle n'avait pas dit un mot mais sa réponse résonnait dans la cuisine comme si elle l'avait prononcée. ' Parce que c'est la vérité. ^a

Pendant des heures, Alvin essaya de s'y retrouver : âdipe et Jocaste, Adam, Eve et le Diable, la mère qui donne son enfant à

manger au lion. Comme l'avait dit le Dr Fryer, ce ne sont pas les cartes, ce n'est pas le programme, c'est Joe, Joe et les histoires qu'il abrite dans sa tête. Y en avait-il une qu'il n'ait pas lue?

Tous les contes que l'homme a pu se raconter, toutes ses visions, Joe les connaissait, et il y accordait foi. Joe était le dépositaire de tous les mensonges du monde, et voici qu'il les régurgitait et on le croyait, tout le monde le croyait.

Alvin avait beau chercher à traiter l'affaire avec tout le mépris qu'elle méritait, une évidence lui revenait sans cesse : le programme de Joe avait décelé qu'il mentait, qu'il jouait la comédie, qu'il ne disait pas la vérité. Si sa méthode est capable de réussir un test négatif, je ne mérite plus le titre de scientifique si je la décrète inefficace avant de l'avoir soumise au test positif.

Ce soir-là, comme Joe regardait la série M.A.S.H. à la télévision, Alvin entra dans le salon pour lui parler. Il était toujours saisi de voir son fils assis devant des émissions de télévision normales, surtout des vieilles de l'époque de la jeunesse d'Alvin.

Un garçon qui avait lu Ulysse de James Joyce, qui en avait compris le sens sans s'être plongé dans le moindre ouvrage d'exégèse, et qui s'esclaffait devant le petit écran !

Ce n'est qu'après avoir pris place à côté de lui et l'avoir observé un moment qu'Alvin se rendit compte que Joe ne riait pas aux gags soulignés par des rires préenregistrés; ce n'étaient pas les gags qui le faisaient rire, c'était Hawkeye.

‘ qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Alvin.

- Hawkeye, répondit Joe.

- Il est sérieux, pourtant.

- Je sais, mais il est convaincu d'avoir raison et tout le monde le croit. Tu ne trouves pas ça drôle ? ^a

Franchement, non. ‘ Je veux essayer encore une fois, Joe. ^a

Malgré le coq-à-l'ne, Joe comprit aussitôt, comme s'il attendait cette

déclaration de son père; ils montèrent en voiture et Alvin les conduisit à l'université, où la section informatique mit un des terminaux en couleur à leur disposition. Cette fois, Alvin se laissa aller à écrire au hasard, sans réfléchir le moins du monde à ses choix, en évitant toute signification consciente.

quand il en eut assez, il regarda Joe, qui haussa les épaules ; il tapa encore quelques groupes de lettres et puis annonça :

‘ Terminé ! ^a

Joe entra une commande qui ordonnait à l'ordinateur d'analyser les données, puis le père et le fils s'assirent côte à côte pour voir l'expérience se développer.

Après une attente interminable durant laquelle ni l'un ni l'autre ne pipa mot, l'image d'une carte apparut à l'écran.

Celle-ci, c'est toi ^a, fit Joe. C'était le Roi d'...pée.

‘ qu'est-ce qu'elle signifie ? demanda Alvin.

- Pas grand-chose, en soi.

- Pourquoi l'épée lui sort-elle de la bouche ?

- Parce qu'il tue par les mots de sa bouche. ^a

Alvin hocha la tête.

Ét pourquoi se tient-il l'entrejambe ?

- Je l'ignore.

- Je pensais que tu le savais.

- Je l'ignore tant que je n'ai pas vu les autres cartes. ^a

Joe enfonça la touche de retour, et une nouvelle carte recouvrit presque entièrement la première; une mince ligne courut tout autour, et elle emplît soudain tout l'écran. C'était le Jugement, un ange soufflant dans une trompette pour réveiller les morts, lesquels, gris de corruption, se dressaient dans leurs tombes.

Celle-ci te couvre, dit Joe.

- que veut-elle dire ?

- C'est ainsi que tu passes ta vie : à juger les morts.
- Comme Dieu ? Je me prends pour Dieu, c'est ça ?
- C'est ce que tu fais, papa : tu juges tout; tu es un scientifique. Je ne suis pas responsable de ce que disent les lames.
- J'étudie la vie.
- Tu découpes la vie en petits bouts, puis tu rends ton jugement - mais seulement quand elle est réduite en miettes comme la chair des morts.^a

Alvin tenta de déceler de la colère ou du ressentiment dans la voix de son fils mais celui-ci restait calme et prosaïque, l'image même du médecin au chevet de son malade - ou de l'historien qui expose la simple vérité.

Joe enfonça la touche, et une autre carte apparut sur le petit écran, encore une fois au-dessus des deux premières mais horizontalement. Celle-ci te croise^a, dit-il ; une ligne bleue entourait la lame qui s'agrandit. C'était le Diable.

´ qu'est-ce que ça signifie, qui me croise ?

- C'est ton adversaire, ton obstacle; le fils de Laios et de Jocaste.^a

Alvin se souvint que son épouse avait parlé de Jocaste. ´ «a se rapproche de ce que tu as dit à Connie, non ?^a demanda-t-il.

Joe le regarda, impassible. ´ que veux-tu que j'en sache après trois cartes seulement ?^a

Alvin lui fit signe de poursuivre. Celle-ci te couronne.^a Le deux de B,ton, un homme qui tient le monde dans ses mains, le regard perdu au loin, deux baliveaux poussant du parapet de pierre près de lui. ´ La couronne représente qui tu penses être, l'histoire que tu te racontes sur toi-même : celui qui donne la vie, le dieu de la Genèse, le prince dont le baiser éveille la Belle au bois dormant et Blanche-Neige.^a

Une carte glissée dessous. Celle-ci est en dessous de toi ; c'est ce que tu redoutes le plus de devenir.^a Un homme étendu par terre, percé de dix épées en rang. Il ne saignait pas.

´ Je n'ai jamais passé de nuit blanche à trembler qu'on me plante des épées dans le corps.^a

Joe posa sur lui un regard serein. ' Mais, papa, je te l'ai dit : les épées représentent très souvent les mots. Ce que tu crains, c'est de mourir de la main des conteurs d'histoires ; d'après les cartes, tu aurais été du genre à faire exécuter le messager porteur de mauvaises nouvelles. ^a

D'après les cartes ou d'après toi ? Mais Alvin contint son irritation et se tut.

Une lame à droite. Celle-ci est derrière toi ; c'est ton passé. ^a

Un homme dans un bateau piqué d'épées, en train de remonter le courant à l'aide d'une gaffe, une femme et un enfant assis, courbés, devant lui. ' Hansel et Gretel envoyés sur la mer à bord d'un bateau qui prend l'eau.

- On ne dirait pas des frère et sœur, observa Alvin ; on dirait plutôt une femme et son enfant.

- Ah ! ^a fit Joe. Une carte à gauche. Celle-ci est devant toi, elle indique ce vers quoi tu sais que ton chemin te mène. ^a Un sarcophage de pierre avec un chevalier sculpté sur le couvercle, un oiseau posé sur sa tête.

La mort, songea Alvin. Une prédiction sans risque - et pourtant très risquée : les cartes elles-mêmes semblaient malveillantes ; elles montraient toutes des situations qui hurlaient de douleur ou de terreur. C'était ça, le truc, se dit Alvin : qu'elles signifient quelque chose ou non, des images impressionnantes paraîtront toujours importantes ; grosses de sens comme une femme enceinte, on peut les faire accoucher de ce qu'on veut.

Ce n'est pas la mort ^a, dit Joe.

Alvin tressaillit de voir ses réflexions interrompues par une remarque qui touchait aussi juste.

C'est un monument posthume, avec tes paroles gravées dessus et au-dessus. Homère l'aveugle, Jésus, Mahomet ; tu veux qu'on considère tes paroles comme de saintes écritures. ^a

Et, pour la première fois, Alvin ressentit un véritable effroi devant ce qu'avait découvert son fils. Pourtant, son avenir ne le terrifiait pas. Ne s'était-il pas défendu d'espérer alors qu'il en avait tellement envie ? Non, ce qui l'effrayait, c'était de s'en-tendre penser en lui-même : Oui, oui, c'est la vérité. Non ! Je refuse de me laisser pousser à croire par de basses flatteries. Mais derrière toutes les lignes de doute qu'il interposait entre les cartes et lui-même, il croyait ; Joe pouvait dire ce

qu'il voulait, il le croirait, et c'est pour cela qu'il refusait de croire, non par manque de foi mais parce qu'il avait peur. C'était peut-être pour cela qu'il doutait depuis le début.

Ensuite, l'ordinateur plaça une carte dans l'angle inférieur droit. Celle-ci, c'est ta maison. ^a Il s'agissait de la Maison-Dieu, fracassée par un éclair et d'o^ù tombaient un homme et une femme entourés de larmes de feu.

Une carte juste au-dessus. Celle-ci te répond. ^a Un homme sous un arbre, près d'un ruisseau, et une main sortie d'un petit nuage lui tendant une coupe. ' ...lie près du ruisseau, avec le cor-beau qui le nourrit. ^a

Et encore au-dessus, un homme qui s'éloigne d'un empilement de huit coupes, avec un b,ton et un manteau de voyage. Le b,ton est une baguette sur laquelle poussent des feuilles, et les coupes sont disposées de telle façon qu'on voit l'espace qu'occupait une neuvième. Celle-ci te sauve. ^a

Et puis, tout en haut de l'alignement de quatre cartes, la Mort.

Celle-ci achève l'ensemble. ^a Un évêque, une femme et un enfant agenouillés devant la Mort à cheval. La bête piétine le cadavre d'un homme qui fut roi; près de l'homme gît sa couronne et une épée d'or. Au loin, un navire coule dans un fleuve tumultueux ; le soleil se lève entre des piliers à l'est. Et la Mort tient à la main une baguette feuillue avec une gerbe de blé attachée au sommet. Une bannière de vie flotte au-dessus du cadavre du roi. Celle-ci achève l'ensemble ^a, répéta Joe d'un ton définitif.

Alvin resta les yeux fixés sur les cartes en attendant l'explication de Joe. Mais Joe n'expliqua rien ; il contempla un moment le moniteur, puis se leva brusquement. ' Merci, papa, dit-il. Tout est clair maintenant.

- Pour toi, c'est clair, le reprit Alvin.

- Oui. Merci beaucoup de ne pas avoir menti cette fois. ^a

Et il s'apprêta à sortir.

' Hé, une minute ! Tu ne m'expliques pas ce que tu as vu ?

- Non, répondit Joe.

- Pourquoi ?

- Parce que tu ne me croirais pas. ^a

Il était hors de question qu'Alvin avoue, et surtout pas à lui-même, qu'il croyait déjà. 'J'aimerais quand même savoir; je suis curieux ; je n'ai pas le droit d'être curieux ? ^a

Joe scruta le visage de son père. ' J'ai tout expliqué à maman, et depuis elle est incapable de me parler sur un ton naturel. ^a

Ainsi, ce n'était pas un tour de l'imagination d'Alvin; le logiciel de tarot avait enfoncé un coin entre Connie et Joe. Il ne s'était pas trompé.

' Je te parlerai sur un ton naturel une ou deux fois par jour, promis, fit Alvin.

- C'est bien ce que je crains, répondit Joe.

- Fiston, le docteur Fryer m'a dit que les histoires que tu racontes, la façon dont tu assembles les éléments se rapprochent plus de la vérité sur les gens que tout ce qu'il a jamais entendu.

Même si je n'y crois pas, n'ai-je pas le droit d'entendre la vérité ?

- J'ignore si c'est la vérité - et même si la vérité existe.

- Si, elle existe. Ce que sont les choses, c'est ça, la vérité.

- Mais comment sont les choses, dans le cas des gens ?

qu'est-ce qui me pousse à ressentir ceci ou à faire cela? Les hormones? Mes parents? Mes schémas sociaux? Toutes les causes et les buts de nos actes ne sont que des histoires que nous racontons à nous-mêmes, des fables auxquelles nous croyons ou ne croyons pas et qui changent tout le temps ; et pourtant, nous continuons à vivre, nous continuons à agir, et tous nos actes ont des causes quelconques. Les schémas s'intègrent tous dans un réseau qui relie chacun à tout le monde ; et chaque nouvel individu modifie le réseau, y ajoute, en transforme les liens, le méta-morphose complètement. C'est ça que je découvre avec ce programme : comment chacun croit s'intégrer au réseau.

- Ce n'est pas plutôt comment chacun s'y intègre réellement ? ^a

Joe haussa les épaules. Comment veux-tu que je le sache ?

Sur quels critères me fonder ? Je mets au jour les histoires auxquelles tu crois le plus intimement, les histoires qui déterminent tes actes ; mais le fait même de les raconter modifie ta façon de croire, place certains éléments en lumière et change ta personnalité. Je sape mon travail en l'accomplissant.

- Eh bien, sape-le avec moi et raconte-moi la vérité.

- Je n'en ai pas envie.

- Pourquoi ?

- Parce que je suis dans ton histoire. ^a

¿ cet instant, Alvin s'exprima plus sincèrement qu'il n'en avait l'intention. Alors, nom de Dieu, raconte-la-moi, parce que, moi, je ne sais fichtre pas qui tu es ! ^a

Joe retourna vers son siège et s'assit. ´ Je suis Goneril et Regan, parce que tu m'as obligé à jouer le mensonge que tu voulais entendre ; je suis Œdipe, parce que tu as fixé mes chevilles ensemble et que tu m'as abandonné sur le flanc d'une colline pour préserver ton propre avenir.

- Je t'ai plus aimé que la vie.

- Tu as toujours eu peur de moi, papa. Comme Lear, tu craignais que je ne m'occupe plus de toi quand je serais encore vigoureux et toi affaibli par l'âge ; comme Laïos, tu redoutais que ma puissance te rejette dans l'ombre. Alors tu m'as mis sous ta coupe ; tu m'as arraché à ma vraie place.

- J'ai passé des années à t'instruire...

- ¿ m'instruire afin de faire de moi pour toujours ton ombre, ton élève, tandis que la seule chose que j'aimais vraiment était celle qui devait me libérer de toi - les histoires.

- Des inventions parfaitement ridicules !

- Pas plus ridicules que la fiction à laquelle tu crois, toi : ton histoire de petites cellules et d'ADN, ta fable selon laquelle il existerait une réalité qui puisse être perçue objectivement. Non, mais quelle idée de s'imaginer pouvoir voir par des yeux inhumains, sans interprétation ! C'est ainsi que voient les pierres, sans interprétation, parce que sans interprétation il n'y a pas vision.

- Permets-moi d'être déjà au courant de ça au moins, dit Alvin en s'efforçant de ressentir le mépris qu'il avait mis dans sa voix. Je n'ai jamais prétendu être objectif.

- Scientifique : voilà le mot clé. ...tait scientifique ce qui était vérifiable, et tu ne m'as jamais laissé étudier que ce qui pouvait se vérifier. L'ennui, papa, c'est que rien de ce qui est important dans le monde n'est vérifiable. Ce qui fait de nous ce que nous sommes est infiniment ténu, fragile, comme une toile d'araignée rongée et retissée chaque jour. Je ne pourrai jamais voir par tes yeux, et pourtant je ne peux voir que par ceux de tous les conteurs d'histoires qui m'ont appris à regarder. C'est ça que tu m'as fait, papa : tu m'as interdit d'écouter d'autre histoire que la tienne. C'était ta réalité à laquelle je devais adhérer, ta fiction que je devais croire. ^a

Alvin sentit son passé se dérober sous ses pieds. Si j'avais su que ces comédies étaient importantes à ce point pour toi, je n'aurais jamais...

- Tu le savais, qu'elles étaient importantes, le coup Joe d'une voix glaciale. Autrement, pourquoi te serais-tu cassé la tête à me les interdire? Mais ma mère m'a trempé dans l'eau, tout entier sauf le talon, et j'ai reçu tout le pouvoir dont tu essayais de me dépouiller. Maman n'était pas Griseldis, vois-tu; elle a refusé

de tuer ses enfants pour l'amour de son mari, et quand tu m'as exilé tu l'as exilée aussi. Nous avons vécu les histoires ensemble tant que nous sommes restés libres.

- Comment ça ?

- Jusqu'au jour où tu t'es installé à la maison pour faire mon instruction. Avant, nous étions libres; nous mettions en scène toutes les histoires que nous pouvions - sans toi. ^a

Alvin eut aussitôt à l'esprit l'image grotesque de Connie en train de jouer Boucle d'Or et les trois ours tous les jours pendant des années. Malgré lui, il éclata de rire, d'un rire sec et qui ne dura pas.

Joe se méprit - à moins qu'il ne comprît très bien. Il saisit le poignet de son père et le serra si fort qu'Alvin eut peur : Joe était plus fort qu'il ne le pensait. ' Grendel sent la main de Beowulf sur sa tête, murmura Joe, et il se dit : "J'aurais peut-être mieux fait de rester chez moi ce soir. Je n'ai pas si faim que ça, finalement." ^a

Un instant, Alvin tenta de récupérer son bras, mais en vain.

que t'ai-je fait, Joe? s'écria-t-il en lui-même. Puis il se détendit et s'abandonna à l'histoire. ´ Raconte-moi ce que révèlent les cartes sur moi, s'il te plaît. ^a

Sans l'cher son père, Joe commença. ´ Tu es Lear, et ton royaume est vaste. Ta vie tout entière est façonnée de telle manière que tu vivras éternellement dans la pierre et dans les mémoires. Ton rêve est de créer la vie. Tu as cru que je pourrais être cette vie-là, aussi malléable que les petits mondes que tu fabriques avec l'ADN ; mais, dès l'instant de ma naissance, tu as eu peur de moi : tu ne pouvais pas me découper et me recombinaer comme tous tes animalcules. Du coup, tu as craint que je ne vole les épées de ton sépulcre, tu as craint de devenir le père de Joseph Bevis alors que tu voulais que je sois pour toujours le fils d'Alvin Bevis.

- J'étais jaloux de mon fils, c'est ça ? fit Alvin en s'efforçant de prendre un ton sceptique.

- Comme le rat qui dévore ses nouveau-nés parce qu'il sait qu'un jour ils contesteront sa suprématie, oui. C'est le plus vieux schéma comportemental du monde, une histoire plus vieille que l'invention des crocs.

- Continue, c'est passionnant. ^a Je refuse de me sentir concerné.

´ Tous les conteurs savent comment elle s'achève; chaque fois qu'un père essaye de modifier l'avenir par la mainmise sur ses enfants, elle se termine de la même façon : ou bien les enfants se mettent à mentir, comme Goneril et Regan, et feignent d'être devenus ce qu'il désirait, ou bien ils disent la vérité, comme Cordelia, et le père les rejette. J'ai voulu dire la vérité, mais ensuite maman et moi t'avons menti; c'était beaucoup plus facile et ça m'a permis de survivre. Elle était Grim le pêcheur et elle m'a sauvé la vie. ^a

Jocaste, Laïos et Œdipe. ´ Je vois o' ça nous mène, dit Alvin.

Je te pensais assez intelligent pour ne pas croire à ces fadaïses freudiennes sur le complexe d'Œdipe.

- Freud était persuadé de raconter l'histoire de toute l'humanité alors qu'il ne racontait que la sienne propre; néanmoins, ce n'est pas parce que le complexe d'Œdipe n'est pas valable pour tout le monde qu'il n'est pas valable pour moi. Mais ne t'inquiète pas, papa; je ne suis pas obligé de te tuer au coin d'un bois pour te prendre ton trône.

- Je ne m'inquiète pas. ^a C'était un mensonge, un euphémisme

véridique.

´ Laios est mort parce qu'il ne voulait pas laisser passer son fils sur la route.

- Passe sur la route que tu voudras.

- Et je suis le Diable. Maman et toi habitez l'...den avant que j'arrive ; à cause de moi, vous avez été jetés dehors, et maintenant vous êtes en enfer.

- C'est merveilleux comme tout s'emboîte bien !

- Pour réaliser ton rêve, il te fallait me tuer avec ton histoire.

quand tu m'aurais vu étendu par terre avec tes épées dans le dos, alors seulement tu aurais eu la certitude que ton sépulcre ne craignait rien. quand tu m'aurais exilé sur un bateau sur lequel je ne pouvais pas vivre, alors seulement tout danger aurait été écarté, croyais-tu. Mais je suis l'Enfant à la trompe et le bateau m'a transporté rapidement dans mon véritable royaume.

- Rien de tout ça ne provient de l'ordinateur, intervint Alvin ; ça sort tout droit de tes rancunes d'adolescent, d'ailleurs parfaitement normales ; on en passe tous par là. ^a

Joe resserra sa prise sur le poignet de son père. ´ Je ne suis pas mort, je ne me suis pas étiolé ; je détiens mon pouvoir, aujourd'hui, et tu n'es pas en sécurité. Ta maison est brisée, maman et toi en êtes précipités du haut dans votre destruction et tu le sais comme moi. Pourquoi être venu me consulter si ce n'est que tu te savais en train de te faire anéantir ? ^a

Alvin essaya de tourner encore une fois l'histoire de Joe en dérision mais il n'y parvint pas; Joe avait transpercé bouclier et armure et l'avait pourfendu de la gorge jusqu'au cœur. Áu nom du Ciel, Joe, comment y mettre fin ? ^a Il avait tout juste réussi à

s'empêcher de crier.

Enfin, Joe desserra sa poigne ; le sang se remit à circuler dans le bras d'Alvin, douloureusement; il avait presque l'impression de pouvoir en mesurer le flux dans ses artères calibrées. Íl y a deux moyens, dit Joe ; mais un seul qui te permette de te sauver. ^a

Alvin regarda les cartes à l'écran. ´ L'exil.

- Il te suffit de t'en aller. Va-t'en quelque temps; laisse-nous tranquilles un moment. Laisse-moi passer sur la route, cesse de vouloir commander, cesse de vouloir m'imposer ton histoire, et ensuite nous verrons ce qui a changé.

- Oh, comme c'est bien trouvé : un fils qui divorce de son père ! «a risque d'être difficile, non ?

- Ou la mort : la délivrance, l'accomplissement de tes rêves.

Si tu meurs maintenant, tu me vains, comme Laios finit par abattre âdipe. ^a

Alvin se leva. C'est du mélodrame de bas étage. Personne ne va mourir dans cette histoire !

- Alors pourquoi trembles-tu comme une feuille ?

- Parce que je suis furieux, voilà pourquoi ! s'exclama Alvin.

Je suis furieux de la façon dont tu as décidé de me voir ! Je t'aime plus qu'aucun autre père de ma connaissance n'aime son fils, mais toi, tu préfères me voir sous un jour sinistre ! Plus cuisant que la dent d'un serpent...

- Plus cuisant que la dent d'un serpent est d'avoir un enfant ingrat! Va-t'en, va-t'en!

- Le Roi Lear, n'est-ce pas ? Tu m'as fourni ton fichu scénario et voilà que je récite les répliques ! ^a

Joe eut un étrange sourire de sphinx. ' Mais c'est une bonne réplique de sortie, non ?

- Joe, je n'ai pas l'intention de m'en aller ni de tomber raide mort à tes pieds. Tu m'en as dit beaucoup; comme tu l'as précisé

toi-même, pas la vérité, pas la réalité, mais ta façon de voir les choses; ça m'est précieux de savoir comment tu perçois la situation. ^a

Joe secoua la tête d'un air désespéré. ' Papa, tu ne comprends pas. C'est toi qui as placé ces cartes sur l'écran, toi tout seul; mon tirage à moi est complètement différent - complètement différent, mais pas meilleur.

- Si je suis le Roi d'...pée, qui es-tu ?

- Le Pendu. ^a

Alvin hochait tristement la tête. ' quel vilain monde tu as choisi d'habiter !

- Un monde qui n'est pas tout beau, tout propre comme le tien, qui n'est pas délimité par des lois comme le tien. Lois et principes, théories et hypothèses, puissent-ils te couvrir les yeux et t'apporter le bonheur.

- Joe, je crois que tu as besoin d'aide, dit Alvin.

- Comme tout le monde, répliqua Joe.

- Et moi aussi. Il faut peut-être consulter un conseiller familial ; en tout cas, une aide extérieure.

- Je t'ai dit ce que tu pouvais faire.

- Je n'ai pas l'intention de fuir mes responsabilités, Joe, même si tu en as très envie.

- C'est déjà fait; tu fuis depuis des mois. Ce sont tes cartes, papa, non les miennes.

- Joe, je veux t'aider à te sortir de cette... détresse. ^a

Joe fronça les sourcils. ' Papa, tu ne comprends donc pas ? Le Pendu sourit. Le Pendu a gagné. ^a

Alvin ne rentra pas à la maison : il était incapable d'affronter Connie pour le moment, de lui expliquer l'effet que lui avaient fait les paroles de Joe. Il se rendit au labo et se perdit dans la lecture de comptes rendus sur l'évolution des différents organismes à l'étude. Il y avait de bons résultats; s'ils tenaient leurs promesses, Alvin Bevis aurait fait accomplir à l'humanité un grand pas sur la voie de la compréhension de la chaîne ADN. Il y avait du Nobel là-dedans, mais, plus important encore, il y avait du changement.

J'aurai changé le monde, se dit-il. Et soudain une image lui vint, celle d'un homme qui tenait le monde entre ses mains, le regard dirigé au loin. Le deux de B,ton - son rêve. Joe avait raison : Alvin désirait un monument éternel.

Et, dans un éclair de clarté inaccoutumé, Alvin s'aperçut que Joe avait raison de bout en bout. N'était-il pas précisément en train de faire ce

que les cartes lui conseillaient pour se sauver : aller se cacher avec le huit de Coupe ? Sa maison s'écroulait, tout se délitait, et il se mettait en route pour un long voyage qui le mènerait à la solitude. ¿ la grandeur, mais à la solitude.

Il restait pourtant une carte que Joe n'avait pas traitée : le quatre de Coupe. Celle-ci te répond ^a, avait-il dit. La main de Dieu qui sortait d'un nuage, ...lie près du ruisseau. Si Dieu devait me parler à l'oreille, que me dirait-Il ?

qu'il y a une erreur fondamentale dans tout ce qu'a fait Joe, songea-t-il, que c'est un cercle vicieux. Il a synthétisé des éléments qu'aucun autre esprit au monde n'aurait su rapprocher de façon significative. Comme dit le Dr Fryer, il touche aux limites de la Vérité ; mais, nom de Dieu, il y a quelque chose de faux, quelque chose qu'il a oublié; ce n'est pas vraiment une erreur, mais simplement une association de deux éléments vrais qu'il n'a pas réalisée dans sa vie : les histoires font de nous ce que nous sommes. Le logiciel des tarots identifie les histoires auxquelles nous croyons ; en entendant l'histoire que content les tarots, nous changeons notre personnalité ; par conséquent...

Par conséquent, personne ne sait dans quelle mesure on croit à

l'histoire contée par les tarots parce qu'elle est véridique et dans quelle mesure elle devient vraie parce qu'on y croit. Joe n'est pas un scientifique, c'est un conteur. Mais le conteur de talent, le conteur convaincant, finit bientôt par vivre dans le monde de sa création parce que, plus le nombre de ceux qui y croient augmente, plus l'histoire devient vraie.

Rien ne nous oblige à devenir la famille de Laios, rien ne m'oblige à jouer le rôle du roi Lear. J'ai le droit de refuser cette histoire et de faire qu'elle soit fausse. «a n'empêcherait d'ailleurs pas Joe de continuer à la raconter, parce que c'est à elle qu'il croit; mais je peux changer ce qu'il croit en modifiant ce que révèlent les cartes, et je peux modifier ce que révèlent les cartes en devenant quelqu'un d'autre.

Le Roi d'...pée... Celui qui impose sa volonté aux autres, qui les force à vivre dans le monde que ses mots ont créé. Et mon fils fait la même chose. Mais je peux changer, lui aussi, et alors peut-

être que son génie, sa finesse d'esprit façonneront un monde meilleur que l'univers révoltant auquel il nous contraint.

L'exaltation venant, Alvin se sentait envahi de lumière, comme si la

coupe se déversait en lui du haut de la nuée. Il croyait même avoir déjà changé, être un autre que celui que Joe avait décrit.

Le téléphone sonna. Il sonna deux fois, trois fois avant qu'Alvin décroche. C'était Connie.

Álvin ? fit-elle d'une petite voix.

- Connie, répondit-il.

- Alvin, Joe m'a appelé. ^a Elle paraissait perdue, lointaine.

Áh ? Ne t'inquiète pas, Connie, tout va s'arranger.

- Oh, je sais. Tout est enfin clair; c'est ce qu'Hélène n'avait pas réussi à comprendre, ce que Jocaste n'avait pas eu le courage de faire. Mais ... nid le savait, ...nid aurait pu le faire. Je t'aime, Alvin. ^a

Et elle raccrocha.

Alvin resta trente secondes la main posée sur le combiné ; c'est le temps qu'il lui fallut pour se rendre compte que Connie parlait d'une voix p,teuse. que Connie essayait elle aussi de changer les cartes - en se suicidant.

Tout le long du chemin qui le ramenait chez lui, Alvin craignit de devenir fou. Il ne cessait de se répéter de conduire prudemment, de ne pas prendre de risques. Il ne pourrait pas sauver Connie s'il avait un accident; et puis, en même temps, une petite voix qui ressemblait à celle de Joe lui chuchotait : C'est l'histoire que tu te racontes, mais la vérité, c'est que tu conduis lentement et prudemment dans l'espoir qu'elle mourra et que tout redeviendra simple. C'est la meilleure issue; Connie a tout résolu et tu vas lentement afin qu'elle réussisse, tout en te racontant que tu fais preuve de prudence afin de pouvoir te supporter une fois qu'elle sera morte. ^a

Non ! répondait Alvin en appuyant sur l'accélérateur, en se faufilant dans la circulation, puis en s'obligeant à ralentir pour ne pas se tuer afin de gagner deux secondes. Les somnifères n'agis-saient pas si vite; et puis peut-être se trompait-il. Peut-être n'avait-elle pas pris de comprimés; à moins qu'il ne se tienne ce genre de discours pour aller moins vite, de façon que Connie meure et que tout redevienne simple comme avant...

Tais-toi ! s'ordonna-t-il. Va à la maison, c'est tout !

Sur place, il inséra maladroitement la clé dans la serrure et ouvrit la porte à la volée. Connie ! ^a cria-t-il.

Joe s'encadrait dans le chambranle voûté entre la cuisine et le salon.

‘ Tout va bien, dit-il. Je suis arrivé alors qu'elle te parlait au téléphone. Je l'ai fait vomir et la plupart des comprimés n'avaient pas encore eu le temps de se dissoudre.

- Elle est réveillée ?

- Plus ou moins. ^a

Joe s'écarta et Alvin pénétra dans le salon. Connie était assise dans un fauteuil, apparemment catatonique ; mais à son approche elle détourna le visage, ce qui le soulagea et lui fit mal à la fois : au moins n'était-elle pas incurablement folle. Il n'était pas trop tard pour changer.

‘ Joe, dit-il sans quitter Connie des yeux, j'ai réfléchi aux tarots. ^a

Derrière lui, Joe ne répondit pas.

‘ J'y crois. Tu as dit la vérité, tout est comme tu l'as décrit. ^a

Joe se taisait toujours. Après tout, que pourrait-il répondre ? se demanda Alvin. Rien. Au moins, il m'écoute. ‘ Joe, tu disais la vérité : j'ai foutu notre famille en l'air, c'est vrai; je voulais tout contrôler et j'ai tout bousillé. Tu m'entends, Connie? Je vous le dis à tous les deux : je suis d'accord avec Joe sur le passé. Mais pas sur l'avenir. Ces cartes n'ont rien de magique, elles ne dévoilent pas l'avenir; elles indiquent seulement l'issue de la situation, la façon dont elle va s'achever si rien ne change. Mais nous pouvons la modifier, vous comprenez ? C'est ce que Connie a tenté avec les comprimés : elle voulait changer la conclusion.

Mais c'est moi qui peux vraiment la changer, en me transformant moi-même ! Vous comprenez ? J'ai déjà changé, comme si j'avais bu à la coupe qui sortait du nuage, Joe. Je n'ai plus besoin de tout contrôler comme avant. Tout va s'arranger, et nous pourrons reconstruire, rebâtir sur... ^a

Les cendres : tels étaient les mots qu'il allait prononcer. Mais ce n'étaient pas les bons, Alvin l'avait soudain senti. Tous ses mots étaient faux. Ils sonnaient juste au labo, quand il y avait pensé, mais à présent ils paraissaient trompeurs, désespérés, comme des cendres dans sa

bouche. Il se tourna vers Joe. Son fils ne l'écoutait pas paisiblement : son visage se tordait de rage, ses mains tremblaient, des larmes ruisselaient sur ses joues.

Dès qu'Alvin le regarda, Joe hurla : ´ Tu ne peux pas t'en empêcher, hein ! Il faut toujours que tu recommences ! ^a

Ah, je comprends, se dit Alvin. En voulant changer les choses, je les obligeais à rester telles quelles, je cherchais encore à mettre le monde o' ils vivent sous mon emprise. Je n'ai pas assez réfléchi. Dieu m'a joué un sale tour en me donnant à boire de cette coupe.

´ Pardon, dit Alvin.

- Non ! cria Joe. Tu n'as plus rien à dire !

- Tu as raison, fit Alvin pour le calmer. J'aurais d'°...

- Ne dis rien ! hurla Joe, cramoisi.

- D'accord, d'accord. Je ne dirai plus un...

- Ne dis rien ! Rien ! Rien !

- Mais je dis que je suis d'accord avec toi, c'est t... ^a

Joe bondit sur son père et lui hurla au visage : ´ N'ouvre plus la bouche, nom de Dieu !

- Ah ! fit Alvin en comprenant soudain. Je vois : tant que j'essaye d'exprimer ce que je ressens par des paroles, je vous impose ma vision des choses à tous les deux, et si je... ^a

Joe n'avait plus de mots à sa disposition. Il avait employé tous ceux qu'il connaissait pour réduire son père au silence, mais en vain. quand les mots échouent, restent les actes ; le seul objet à

portée de main était un lourd plat en verre posé sur une petite table. Joe n'avait pas prévu de le saisir ni d'en frapper son père à

la tête ; il voulait seulement le faire taire. Mais toutes ses incantations n'avaient servi à rien : son père continuait à parler, son père lui barrait toujours la route et refusait de le laisser passer, et il lui abattit donc le plat en verre sur le cr,ne.

Mais ce fut le plat qui se fracassa, pas le cr,ne de son père ; le fragment de verre que tenait Joe poursuivit sa trajectoire après le

choc, et le bord coupant trancha nettement la gorge d'Alvin, sectionnant la carotide, les veines et surtout la trachée, si bien que l'air cessa de traverser son larynx. Alvin, muet, tomba en arrière au milieu d'une fontaine de sang, les mains crispées sur les bouts de verre plantés dans sa joue.

Oh là là ! ^a fit Connie d'une petite voix d'enfant.

Alvin était étendu par terre, sur le dos, la tête appuyée contre le canapé. Il sentait un battement effrayant dans sa gorge et un étrange silence dans ses oreilles où le sang ne parvenait plus. Il ne s'était jamais rendu compte du bruit que faisait le sang dans la tête, et maintenant il ne pouvait plus en faire part à quiconque. Il ne pouvait que rester sans bouger, sans tourner la tête, les yeux ouverts.

Il vit Connie regarder sa gorge et se mettre lentement à s'arracher les cheveux; il vit Joe, d'un geste soigneux et méthodique, s'enfoncer le bout de verre sanglant d'abord dans l'œil droit, puis dans le gauche. Je comprends, maintenant, dit Alvin en silence.

Je regrette de n'avoir pas compris plus tôt. Tu avais trouvé la réponse à l'énigme qui nous dévorait, mon âdipe. Mais, excuse-moi, je ne suis pas doué pour les devinettes.

Les Euménides dans les toilettes du quatrième HABITER UN QUATRIÈME sans ascenseur constituait une partie de sa vengeance, comme pour dire à Alice :

‘ Mets-moi à la porte, veux-tu ? J'irai alors vivre dans un meublé sordide du Bronx, où on doit partager les toilettes avec trois autres locataires. Mes chemises ne seront pas repassées, ma cravate perpétuellement de travers. Vois-tu ce que tu as fait de moi ? ^a

Mais quand il parla à Alice de son appartement, elle se contenta de rire amèrement et dit : ‘ «a suffit, Howard. Je ne joue plus à ça avec toi. Tu gagnes à tous les coups. ^a

Elle prétendait ne plus se soucier de lui, mais Howard n'était pas dupe. Il connaissait les gens, il savait ce qu'ils voulaient, et Alice le voulait, lui. C'était son plus fort atout dans leurs rapports

- qu'elle le veuille plus que lui ne la voulait. Il y pensait souvent : pendant son travail dans les bureaux de Humboldt et Breinhardt, designers; pendant son déjeuner dans un restaurant bon marché (une autre partie de la punition) ; dans le métro pour rentrer à son meublé (Alice avait gardé la Lincoln Continental). Il pensait encore et encore à

quel point elle le voulait. Mais il ne pouvait oublier ce qu'elle avait dit le jour où elle l'avait jeté

dehors : Si jamais tu approches à nouveau Rhiannon, je te tue.

Il n'arrivait pas à se rappeler pourquoi elle avait dit ça. Il n'y arrivait pas, et il n'essayait même pas, parce que ce genre de pensée le mettait mal à l'aise, et, s'il y avait une chose que désirait Howard, c'était bien être à l'aise dans sa peau. D'autres pouvaient passer des heures et des journées entières à courir après quelque compromis avec eux-mêmes, Howard, lui, jouissait d'un parfait confort moral. Je suis parfaitement bien, je suis parfaitement bien, je suis parfaitement bien. Va au diable. Si vous les laissez vous mettre mal à l'aise, disait souvent Howard, vous leur offrez prise sur vous et ils sont en mesure de régenter votre vie. ^a

Howard pouvait trouver prise sur les autres, mais eux ne le pouvaient sur lui.

Ce n'était pas encore l'hiver, mais il faisait un froid de canard lorsque Howard rentra de la soirée chez Stu à trois heures du matin. Une réception où il fallait se montrer si on voulait de l'avancement chez Humblodt et Breinhardt. La femme de Stu, une horreur, avait essayé de le séduire, mais Howard avait joué

les innocents et l'avait mise si mal à l'aise qu'elle avait laissé

tomber. Howard suivait de près les commérages de bureau et il savait qu'un certain nombre de ses collègues avaient précédemment dû quitter leur emploi après avoir été surpris avec, pour ainsi dire, le pantalon sur les chevilles. Non que le pantalon de Howard constituât une barrière infranchissable. Il avait entraîné

Dolorès dans la chambre à coucher pour l'accuser de lui rendre la vie intenable.

‘ Des petits détails, affirma-t-il. Je sais que tu ne le fais pas exprès, mais il faudrait que tu cesses.

- quels détails ? ^a demanda Dolorès, incrédule mais mal à

l'aise (parce qu'elle s'efforçait honnêtement de faire plaisir aux autres).

‘ Tu dois t'être rendu compte à quel point tu me plais.

- Non. Cela ne m'a... cela ne m'est même jamais venu à

l'esprit. ^a

Howard prit l'air embarrassé. Il n'en était en fait absolument rien. Alors... euh... alors je... je me suis trompé. Excuse-moi.

Je pensais que tu le faisais exprès.

- Je faisais quoi exprès ?

- que... que tu me frimais... enfin, bon, ça fait même, des petits trucs, bon Dieu, Dolorès, j'avais un béguin de lycéen...

- Howard, je ne me suis jamais rendu compte que je te rendais malheureux.

- Seigneur, quelle indifférence, dit Howard, l'air encore plus malheureux.

- Oh ! Howard, je compte tant pour toi ? ^a

Howard produisit un petit bruit geignard qu'elle pouvait interpréter à sa guise. Elle avait l'air mal à l'aise. Elle aurait fait n'importe quoi pour se sentir à nouveau bien. Elle était si mal à

l'aise qu'ils passèrent une demi-heure plutôt agréable à se réconforter mutuellement.

Personne au bureau n'avait réussi à tomber Dolorès. Mais Howard pouvait tomber n'importe qui.

Il se sentait très, très satisfait en montant l'escalier de son immeuble. Je n'ai pas besoin de toi, Alice, se disait-il. Je n'ai besoin de personne, et je n'ai personne. Il se chantonait encore son petit refrain en entrant dans la salle de bains commune. Il alluma la lumière.

Il entendit un gargouillement en provenance des cabinets, un son chuissant. quelqu'un serait-il resté enfermé dans le noir ?

Howard ouvrit la porte et ne vit personne. Puis il regarda de plus près et aperçut un bébé d'environ deux mois, probablement, au fond de la cuvette. Ses yeux et son nez émergeaient tout juste de l'eau ; il avait l'air terrifié, le bas de son corps était coincé dans le siphon à partir des hanches. On avait de toute évidence essayé de le noyer... Howard n'aurait pu imaginer quelqu'un d'assez idiot pour penser qu'il passerait par le conduit.

Il envisagea un instant de l'abandonner là, réagissant avec la tendance

des habitants des grandes villes à ne pas s'occuper des affaires des autres, même s'il s'agissait d'une atrocité. Sauver le bébé entraînait des tas d'inconvénients : appeler la police, s'occuper de l'enfant dans son appartement, peut-être même les gros titres, à coup s'r une nuit blanche à remplir des rapports. Howard était fatigué. Howard voulait aller se coucher.

Mais il se rappela Alice lui disant : ' Tu n'es même pas humain, Howard. Tu es un monstre d'égoïsme. ^a Je ne suis pas un monstre, répondit-il silencieusement, et il se pencha sur la cuvette pour sortir l'enfant.

Le bébé était bien coincé - celui qui avait essayé de le tuer s'était arrangé pour qu'il ne puisse pas se dégager. Howard éprouva un bref sursaut d'indignation authentique à l'idée que quelqu'un ait pu penser résoudre ses problèmes en tuant un enfant innocent. Mais Howard était bien décidé à éviter de penser aux crimes commis envers les enfants, et de plus il eut au même instant d'autres sujets de réflexion.

Comme l'enfant agrippait son bras, il remarqua que les doigts du bébé étaient soudés, formant comme des nageoires au bout des bras. Les ailerons s'accrochaient cependant à ses bras avec une force inhabituelle pendant que Howard, les deux mains enfoncées dans la cuvette, essayait de libérer le bébé.

L'enfant se dégagea enfin dans un jaillissement d'écume tandis que le reste de l'eau s'engouffrait dans le siphon. Les jambes aussi étaient réunies en un seul membre hideusement contourné à

son extrémité. C'était un garçon; les génitoires, plus grosses que la normale, étaient déportées sur le côté. Et Howard remarqua qu'à l'endroit où auraient dû être les pieds se trouvaient deux autres ailerons au bout desquels des taches rouges avaient l'air de plaies suppurantes. L'enfant cria, un piaillage sauvage qui rappela à Howard un chien à l'agonie duquel il avait assisté.

(Howard refusa de se souvenir que c'était lui qui avait tué le chien en le jetant au milieu de la rue sous les roues d'une voiture, juste pour voir le chauffeur faire une embardée; le chauffeur n'avait pas fait d'embardée.)

Même les individus les plus atrocement malformés ont droit à

la vie, se dit Howard, mais maintenant, l'enfant dans les bras, il éprouvait une répulsion qui se traduisit en sympathie pour qui, probablement ses parents, avaient tenté de tuer la créature. L'enfant

changea sa prise et, où s'étaient trouvés les ailerons, Howard ressentit une douleur cuisante qui se transforma rapidement en martyre au contact de l'air. Plusieurs plaies béantes, énormes, à

son bras suintaient déjà de sang et de pus.

Howard mit un moment à établir un rapport entre l'enfant et les plaies. Entre-temps, les ailerons des jambes étaient déjà venus se presser contre son ventre, et ceux des bras agrippaient sa poitrine. Les taches rouges sur les membres de l'enfant n'étaient pas des blessures; c'étaient de puissants organes de succion s'accrochant si fermement à lui que sa peau se déchirait lorsque le contact était rompu. Il essaya de se défaire de l'enfant, mais il ne s'était pas plus tôt libéré d'un aileron que celui-ci retrouvait un endroit où s'accrocher pendant que Howard luttait pour briser l'étreinte d'un autre.

Ce qui avait débuté comme un acte de charité s'était maintenant mué en violente bagarre. Ce n'était pas un enfant, comprit Howard. Les enfants ne peuvent pas s'accrocher si fermement, et la créature possédait des dents qui se refermaient sur ses bras et ses mains lorsqu'ils passaient à sa portée. Un visage humain, certainement, mais pas un être humain. Howard se jeta contre le mur dans l'espoir d'assommer la créature pour la faire tomber. Elle se cramponna simplement plus fort et, à l'endroit où elle s'accrochait, les plaies le faisaient davantage souffrir. Mais Howard finit par réussir à s'en débarrasser en prenant appui contre le bord de la cabine des toilettes. Elle tomba sur le sol et Howard battit rapidement en retraite, souffrant atrocement de plus d'une douzaine de cruelles blessures.

Ce devait être un cauchemar. En pleine nuit, dans une salle de bains éclairée par une simple ampoule, avec un simulacre d'humanité se tortillant sur le sol. Howard n'arrivait pas à croire à la réalité de la situation.

Cela pouvait-il être une mutation qui ait réussi à survivre ? La chose était cependant beaucoup plus déterminée, elle avait une bien meilleure maîtrise de son corps qu'un enfant humain.

Howard, tourmenté par ses blessures, regardait le bébé glisser sur le sol, paralysé par la panique. Il atteignit le mur et lança un aileron contre celui-ci. La ventouse s'accrocha et le bébé commença à s'élever lentement à la verticale. Il déféquait tout en grimpant, laissant derrière lui une mince traînée verte. Howard regarda la trace visqueuse laissée par l'enfant sur le mur, regarda les plaies purulentes de ses bras.

Et si l'animal, quel qu'il soit, ne mourait pas bientôt de son horrible difformité? S'il survivait? Si on le trouvait, si on l'em-menait à l'hôpital pour le soigner? S'il parvenait à l'âge adulte?

Il était arrivé en haut du mur et, suspendu à l'envers par ses ventouses, il tourna et poursuivit son avance sur le plafond en direction de la lampe électrique.

La chose essayait de parvenir juste au-dessus de Howard, et les excréments continuaient à dégouliner. Le dégoût fut plus fort que la peur, Howard leva les bras, attrapa le bébé par le dos et son poids aidant, il parvint finalement à le décrocher du plafond. Il gigotait et se tordait dans ses mains, tentant de l'atteindre avec ses ventouses, mais Howard résista de toutes ses forces et réussit à le remettre dans la cuvette des toilettes, tête la première cette fois. Il le maintint ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bulles et qu'il soit tout bleu. Puis il retourna chez lui chercher un couteau.

quelle que soit cette créature, elle devait disparaître de la face de la Terre. Elle devait mourir, et il ne fallait laisser aucun indice permettant de soupçonner Howard de l'avoir tuée.

Il trouva vite le couteau, mais il prit le temps de mettre quelque chose sur ses blessures. Elles le cuisaient amèrement, mais cela se calma au bout d'un moment. Howard enleva sa chemise ; il réfléchit un instant, se déshabilla entièrement, puis il enfila une robe de chambre et prit une serviette pour retourner à

la salle de bains. Il ne voulait pas de traces de sang sur ses vêtements.

Mais quand il fut de retour dans la salle de bains, le bébé

n'était plus dans les toilettes. L'inquiétude s'empara de lui.

quelqu'un l'avait-il découvert en train de se noyer? Peut-être l'avait-on vu quitter la salle de bains - ou, pis, y revenir avec le couteau? Il jeta un coup d'œil à la ronde. Il n'y avait rien. Il retourna dans le couloir. Personne. Il resta un moment dans l'encadrement de la porte, se demandant ce qui avait pu se passer.

Et puis un poids lui tomba sur la tête et les épaules. Il sentit les ventouses lui tirer la peau du visage, du crâne. Il faillit hurler.

Mais il voulait éviter de réveiller les gens. L'enfant ne s'était pas noyé, il avait réussi à s'extirper des toilettes et avait attendu au-dessus de la porte le retour de Howard.

La lutte reprit, et encore une fois Howard décrocha les ailerons en se servant de la cabine, bien qu'il fût gêné, cette fois-ci, par le fait que l'enfant se trouvât dans son dos. C'était un travail épuisant. Il avait dû déposer le couteau pour pouvoir se servir de ses deux mains, et une douzaine de blessures supplémentaires le faisaient cruellement souffrir quand il eut fini par jeter le bébé à

terre. Tant que l'enfant était sur le ventre, Howard pouvait l'attraper par-derrière. Il le prit d'une main par le cou et ramassa le couteau. Il emmena les deux dans les toilettes.

Il dut tirer deux fois la chasse d'eau pour évacuer le sang et le pus. Howard se demanda si l'enfant souffrait de quelque infection - le liquide blanc était épais et au moins aussi abondant que le sang. Puis il tira encore sept fois pour faire partir les morceaux de la créature par le siphon. Même une fois morte, ses ventouses adhéraient fortement à la porcelaine ; Howard les détacha à l'aide du couteau.

Enfin, l'enfant eut complètement disparu. Howard était essoufflé à la suite de son effort, écué par la puanteur aussi bien que par l'horreur de ce qu'il avait accompli. Il se rappela l'odeur des entrailles de son chien après que la voiture l'eut écrasé, et il rendit tout ce qu'il avait mangé à la réception. Cela fait, il se sentit plus propre ; il prit une douche et se sentit encore plus propre.

En partant, il s'assura que la salle de bains ne conservait aucune trace de son épreuve.

Puis il se mit au lit.

Il eut du mal à s'endormir. Il était trop tendu. Il ne pouvait écarter de son esprit l'idée qu'il avait commis un meurtre (pas un meurtre, pas un meurtre, j'ai simplement éliminé une chose trop répugnante pour mériter de vivre). Il essaya de penser à une dizaine, une centaine d'autres choses. Des projets en cours -

mais les dessins comportaient toujours des ailerons. Ses enfants -

mais leur visage faisait place au visage tourmenté du monstre acharné qu'il avait tué. Alice - ah ! mais il était plus dur de pen-

ser à Alice qu'à la créature.

Il finit par s'endormir, et il rêva. Dans son rêve il se souvint de son père, mort alors qu'il avait dix ans. Howard ne se rappela aucune des

scènes habituelles. Pas de grandes promenades avec son père, ni de parties de basket dans l'allée, ni de parties de pêche. Ces choses avaient eu lieu, mais ce soir, à cause de son combat contre le monstre, Howard se souvint d'événements plus sombres qu'il avait longtemps réussi à se cacher.

Ôn ne peut pas se permettre de te payer un vélo à dix vitesses, Howie. Pas avant la fin de la grève.

- Je sais, papa. Tu n'y peux rien. ^a Déglutis courageusement.

Ét je m'en fiche. quand les autres iront se balader à vélo après l'école, je resterai simplement à la maison faire mes devoirs.

- Des tas de garçons n'ont pas de vélo à dix vitesses, Howie. ^a

Howie hausse les épaules et se détourne pour cacher ses larmes. ´ Bien s'ô, des tas. Hé, papa, ne t'en fais pas pour moi.

Howie est un grand garçon. ^a

Un tel courage. Une telle force d',me. Une semaine plus tard, il avait son vélo. Dans son rêve, Howard établit enfin un rapport qu'il n'avait jamais été capable d'admettre. Dans le garage, son père avait un poste de radioamateur assez perfectionné. Mais vers cette époque il s'en était lassé, disait-il; il l'avait vendu, et avait fait notablement plus de jardinage et eu l'air de s'ennuyer mortellement tant que dura la grève. Puis il retourna au travail et se fit tuer en tombant sous un laminoir.

Le rêve de Howard se termina de façon démente. Il chevauchait les épaules de son père comme le monstre avait chevauché

les siennes ce soir - et il avait un couteau à la main avec lequel il frappait à coups redoublés son père à la gorge.

Il se réveilla dans la lumière du petit matin, avant la sonnerie de son réveil, sanglotant faiblement et geignant. ´ Je l'ai tué, je l'ai tué, je l'ai tué. ^a

Puis il émergea des brumes du sommeil et vit l'heure. Six heures et demie. Ün rêve ^a, dit-il. qui l'avait réveillé tôt, trop tôt, avec un mal de tête et les yeux douloureux d'avoir pleuré.

L'oreiller était trempé. ´ Foutue manière de commencer la journée ^a, marmonna-t-il. Et, à son habitude, il alla à la fenêtre et ouvrit le rideau.

Sur la vitre, ventouses fermement collées, se tenait l'enfant.

Il s'écrasait contre le verre comme si, en aspirant très fort, il pouvait arriver à glisser à travers sans le briser. Loin en dessous retentissaient les avertisseurs du trafic matinal, le rugissement des camions, mais l'enfant avait l'air de ne pas se rendre compte de la hauteur à laquelle il se trouvait au-dessus de la rue, sans aucune saillie pour interrompre sa chute. Bien s'ô, il semblait y avoir peu de chances qu'il tombe. Ses yeux fixaient Howard d'un regard perçant.

Howard était disposé à affecter de croire que les événements de la nuit dernière n'avaient été qu'un cauchemar terriblement réaliste.

Il s'éloigna de la fenêtre. Il ne pouvait détacher son regard de l'enfant, fasciné. Celui-ci leva un aileron pour le coller plus haut, se hissa dans une nouvelle position de façon à regarder Howard dans les yeux. Puis, lentement, méthodiquement, il se mit à

donner des coups de tête dans le carreau.

Le propriétaire avait tendance à économiser sur l'entretien de l'immeuble. Le verre était mince, et Howard savait que l'enfant n'abandonnerait pas avant d'avoir brisé la vitre pour l'atteindre.

Il se mit à trembler. Sa gorge se serra. Il avait horriblement peur. Ce n'avait pas été un rêve. La présence de l'enfant ce matin en était la preuve. Mais il l'avait découpé en petits morceaux. Il ne pouvait pas avoir survécu. La vitre tremblait, vibrant à chaque coup de tête.

Le verre commençait à s'étoiler. La créature allait entrer.

Howard attrapa une chaise et la projeta sur la fenêtre, vers l'enfant. La vitre éclata. Les reflets du soleil sur les fragments du verre qui explosait formèrent un halo étincelant autour de la chaise et de l'enfant.

Howard courut à la fenêtre, regarda au-dehors, regarda en bas et assista à la chute de l'enfant sur le toit d'un gros camion. Son corps eut l'air de s'étaler lors de l'impact. Des morceaux de la chaise et des éclats de verre dansèrent autour de lui et rebondirent dans la rue et sur le trottoir.

Le camion ne s'arrêta pas; il emporta le corps désarticulé, les tessons de verre et la mare de sang, remontant la rue. Howard courut jusqu'à son lit à côté duquel il s'agenouilla, et il enfouit son visage dans la couverture, tentant de retrouver le contrôle de lui-même. On l'avait

vu. Dans la rue, des gens avaient levé la tête et l'avaient vu à la fenêtre. La nuit dernière, il s'était donné beaucoup de mal pour éviter d'être découvert, mais aujourd'hui il ne pouvait plus rien faire. Il était fichu. Pourtant il ne pouvait pas laisser l'enfant entrer dans sa chambre.

Des pas dans l'escalier. Dans le couloir. Des coups à la porte.

Ouvrez, là-dedans ! ^a

Si je me tiens tranquille assez longtemps, ils finiront par partir, se dit-il, conscient de se mentir à lui-même. Il devait se lever, répondre à la porte. Mais il ne pouvait se résoudre à admettre qu'il lui faudrait jamais abandonner la sécurité de son lit.

'Hé, espèce de fils de pute...' ^a Les imprécations continuaient, mais Howard ne pouvait pas faire un geste. quand, soudain, il lui vint à l'esprit que l'enfant pourrait être sous le lit, et, simultanément, il put sentir le bout de l'aileron effleurer sa hanche, prêt à se fixer...

Howard se leva d'un bond et se précipita à la porte. Il l'ouvrit à la volée. Même si c'était la police venue l'arrêter, ils pourraient le protéger du monstre qui le persécutait.

Ce n'était pas un policier derrière la porte. C'était l'homme du premier étage qui était chargé de collecter les loyers. Espèce de fils de pute irresponsable ! Tête de con ! criait-il, la moumoute de travers. Cette chaise aurait pu blesser quelqu'un ! Les vitres co'tent cher ! Dehors ! Foutez le camp, sur-le-champ, dégagez le plancher, je me fous de savoir si vous êtes saoul comme un cochon...

- Il... il y avait une chose sur la fenêtre... cette créature... ^a

L'homme le dévisagea d'un air glacial, roulant les yeux de colère. Non, pas de colère. De peur. Howard s'aperçut que l'homme avait peur de lui.

C'est un immeuble correct, ici, dit doucement l'homme.

Vous pouvez emporter vos créatures, votre gnôle et vos saletés d'éléphants roses. Et c'est cent billets pour la fenêtre, cent tickets tout de suite. Je vous donne une heure pour dégager, une heure, compris ? Ou j'appelle la police, vous m'entendez ?

- Je vous entends. ^a Il avait entendu. L'homme sortit après que Howard lui eut compté cinq billets de vingt. Il semblait éviter soigneusement le

contact des mains de Howard, comme si celui-ci était devenu, en quelque manière, répugnant. Eh bien, il l'était. Pour lui-même, si ce n'était pour les autres. Il referma la porte dès que l'homme fut parti. Il emballa dans deux valises les quelques biens qu'il avait amenés dans l'appartement, puis il descendit l'escalier. Il héla un taxi et se fit conduire à son travail.

Le chauffeur le regarda de travers et ne dit pas un mot. Cela aurait parfaitement convenu à Howard, si seulement le chauffeur avait bien voulu cesser de le regarder dans le rétroviseur - nerveusement, comme s'il avait peur de ce que son passager pouvait essayer de faire. Je ne vais rien essayer de faire, se dit Howard, je suis un individu honnête. Il offrit un bon pourboire au taxi, puis ajouta vingt dollars pour qu'il transporte ses bagages dans le queens, où Alice pourrait foutre bien les lui garder quelque temps. Howard en avait fini avec les meublés - celui-là ou un autre.

Cela avait été de toute évidence un cauchemar, ce matin comme la nuit dernière. Le monstre n'était visible que pour lui, décida-t-il. Seules la chaise et la vitre étaient tombées du quatrième étage, sinon le gérant l'aurait remarqué.

Sauf que le bébé avait atterri sur le camion et qu'il pouvait bien avoir été réel. Et quelqu'un pouvait le découvrir plus tard dans la journée, dans le New Jersey ou en Pennsylvanie.

Il ne pouvait avoir été réel. Il l'avait tué la nuit dernière, et il avait réapparu ce matin, entier. Un cauchemar. Je n'ai tué personne, en fait, se répéta-t-il. (Sauf le chien. Sauf Père, dit une nouvelle voix, affreuse, au fond de son esprit.) Au travail. Tirer des barres sur le papier, répondre au téléphone, dicter des lettres, éviter de penser aux cauchemars, à la famille, au g, chis qu'est en train de devenir ta vie. Sacrement bonne soirée, hier.^a Ouais, n'est-ce pas? Comment vas-tu aujourd'hui, Howard? ^a Bien, Dolorès, bien... gr, ce à toi. ´ Tu as fait les croquis pour le machin d'IBM ? ^a Bientôt, bientôt.

Donne-moi encore vingt minutes. ´ Howard, ça n'a pas l'air d'aller. ^a J'ai passé une mauvaise nuit. La soirée, tu sais.

Il resta dessiner sur le buvard de son bureau au lieu d'aller à la table à dessin produire un travail effectif. Il griffonnait des visages. Le visage d'Alice, sévère et réprobateur. Le visage de l'horrible femme de Stu. Le visage de Dolorès, doux, mou et stupide. Et le visage de Rhiannon.

Sa main se mit à trembler en voyant ce qu'il avait dessiné. Il arracha le

buvard du sous-main, le chiffonna et se pencha sous le bureau pour le jeter dans la corbeille. La corbeille bascula et des ailerons en sortirent en ondulant pour saisir sa main d'une étreinte d'acier.

Howard hurla et essaya de retirer sa main. L'enfant vint avec elle, pendant que les ailerons des jambes accrochaient sa jambe droite. Le contact des ventouses réveilla le souvenir de la souffrance de la nuit passée. Il se dégagea en raclant l'enfant contre un fichier, puis il courut à la porte. Celle-ci s'ouvrait déjà, livrant passage à plusieurs de ses collègues qui se précipitèrent dans son bureau, demandant : 'qu'y a-t-il? qu'est-ce qui ne va pas?

qu'as-tu à hurler comme ça ? ^a

Howard les amena prudemment à l'endroit où aurait dû se trouver l'enfant. Rien. Juste une corbeille à papier renversée, la chaise de Howard basculée sur le plancher. Mais la fenêtre était ouverte, et il ne se rappelait pas l'avoir ouverte. 'Howard, qu'y a-t-il ? Tu es fatigué ? «a ne va pas ? ^a

Je ne me sens pas bien. Je ne me sens pas bien du tout.

Dolorès lui passa le bras sur les épaules, le fit sortir de la pièce. 'Howard, je suis inquiète pour toi. ^a

Je suis inquiet, moi aussi.

' Je peux te ramener à la maison ? J'ai ma voiture au garage.

Je peux te ramener à la maison ? ^a

quelle maison ? Je n'ai pas de maison, Dolorès.

Chez moi, alors. J'ai un appartement, tu as besoin de te coucher et de te reposer. Laisse-moi t'amener à la maison. ^a

L'appartement de Dolorès était décoré dans le plus pur style Holly Hobby, et, quand elle mit des disques sur sa chaîne, il s'agissait de vieux Carpenters et des derniers Captain et Tennille.

Dolorès le conduisit au lit, le déshabilla avec douceur puis, comme il l'attirait vers lui, elle se dévêtit et lui fit l'amour avant de retourner au travail. Elle faisait preuve d'une naïve ardeur.

Elle lui murmura à l'oreille qu'il était le deuxième homme qu'elle eût jamais aimé, le premier en cinq ans. Sa manière stupide de faire

l'amour était si sincère qu'elle lui donna envie de pleurer.

quand elle fut partie, il pleura effectivement, parce qu'elle pensait compter pour lui et qu'il n'en était rien.

Pourquoi est-ce que je pleure ? se demanda-t-il. qu'est-ce que j'en ai à fiche ? Ce n'est pas ma faute si elle m'a donné prise sur elle...

Assis sur la commode, dans une attitude curieusement adulte, se tenait l'enfant. Il jouait négligemment tout en regardant Howard avec intensité. Non, dit Howard, se dressant à la tête du lit. Tu n'existes pas. Personne d'autre que moi ne t'a jamais vu. ^a L'enfant ne manifesta aucun signe de compréhension. Il se contenta de basculer et se mit à descendre en rampant sur le devant de la commode.

Howard attrapa ses vêtements et sortit de la chambre. Dans le salon, il s'habilla tout en surveillant la porte. Très certainement, l'enfant rampait sur le tapis en direction du salon; mais Howard était habillé à présent, et il sortit. Trois heures durant, il déambula dans les rues. Au début, il était froidement rationnel.

Logique. La créature n'existe pas. Il n'y a aucune raison d'y croire.

Mais son rationalisme s'effrita petit à petit, emporté par les apparitions constantes de la créature à la limite de son champ de vision. Sur un banc, le regardant par-dessus le dossier ; dans une vitrine ; dans la cabine d'un camion de laitier. Howard marchait de plus en plus vite, ne cherchant pas à savoir où il allait, tentant de conserver un semblant d'intelligence à ses processus mentaux.

Y échouant totalement lorsqu'il vit, qu'il vit clairement, l'enfant se balancer à un feu de signalisation.

Pour empirer les choses, de-ci, de-là un passant, violant la loi tacite qui interdit aux New-Yorkais de se regarder les uns les autres, le dévisageait, frissonnait et détournait les yeux. Une femme courtaude d'allure européenne se signa. Une bande d'adolescents agressifs ne le provoqua pas - ils se turent, le laissèrent passer en silence, le regardèrent s'éloigner.

Ils ne pouvaient peut-être pas voir l'enfant, réalisa Howard, mais ils voyaient quelque chose.

Et, tandis que son esprit battant la campagne devenait de moins en moins cohérent, les souvenirs allaient et venaient, sa vie défilait devant ses yeux comme il arrive, paraît-il, à quelqu'un qui est en train

de se noyer. Seulement, réalisa-t-il, si un homme en train de se noyer voyait cela il engloutirait précipitamment de l'eau et la garderait dans les poumons rien que pour mettre fin aux visions. C'étaient des souvenirs qu'il refoulait depuis des années; des souvenirs qu'il n'aurait jamais voulu retrouver.

Sa pauvre mère bouleversée, si désireuse d'être une bonne mère qu'elle lisait tout, essayait n'importe quoi. Son précoce petit Howard le lisait aussi, et le comprenait mieux. Rien de ce qu'elle essayait ne marchait jamais. Et il l'accusait à maintes reprises de n'être pas assez exigeante, de l'être trop ; de ne pas lui donner assez d'amour, de l'étouffer sous une fausse affection; d'essayer de lui détourner ses amis, de ne pas aimer assez ses amis. Au point d'avoir rendu la pauvre femme si timide, à force de la tourmenter et de la harceler, qu'elle ne lui adressait plus la parole qu'avec les plus infinies précautions, s'embrouillant dans ses phrases pour éviter de l'offenser. Et, bien qu'il la surprît de temps à autre en l'embrassant et en disant ´ quelle maman admirable tu es ^a, beaucoup plus souvent il la regardait d'un air résigné : Éncore, maman? Je croyais que c'était réglé depuis des années. ^a Tu as échoué en tant que mère, c'est tout, lui rappelait-il sans cesse, bien qu'en moins de mots, et elle hochait la tête, le croyait, mourant à petit feu à chacun de leurs contacts.

Il avait obtenu tout ce qu'il avait voulu d'elle.

Et Vaughn Robles, qui était à peine un tout petit peu plus intelligent que Howard. Howard désirait par-dessus tout être premier de sa promotion, aussi Vaughn et Howard devinrent-ils les meilleurs amis du monde. Vaughn aurait fait n'importe quoi pour Howard, et à chaque fois que Vaughn avait une meilleure note que lui il ne pouvait manquer de remarquer que Howard était blessé, que Howard se demandait s'il était bon à quoi que ce soit.

Ést-ce que je suis bon à quelque chose, Vaughn ? J'ai beau faire de mon mieux, il y a toujours quelqu'un devant moi. Je pense que c'est tout simplement à cause de ce que mon père m'a dit et répété avant de mourir : Howard, sois meilleur que ton papa. Sois le premier. Et je le lui ai promis. Mais, bon Dieu, Vaughn, je ne suis tout simplement pas fait pour ça... ^a Et il avait même pleuré, une fois. Vaughn avait été fier de lui en écoutant Howard lire le discours d'adieu à sa promotion. qu'étaient quelques places, face à une authentique amitié ? Howard avait obtenu une bourse pour aller à l'université et n'avait pratiquement jamais revu Vaughn.

Et le professeur qu'il avait amené à le frapper, lui faisant perdre son

poste; et le joueur de football qui l'avait humilié.

Howard avait tranquillement fait courir le bruit que le bonhomme était pédé, de sorte qu'il fut banni de l'équipe et dut finalement partir; et les jolies filles qu'il avait soufflées à leurs petits amis rien que pour prouver qu'il en était capable, et les amitiés qu'il avait brisées rien que parce qu'il n'aimait pas se sentir exclu, et les mariages qu'il avait détruits, et les collègues de travail qu'il avait minés à la base. Il marchait le long des rues, les larmes ruisselant sur son visage, se demandant d'où remontaient tous ces souvenirs et pourquoi, après être restés dissimulés si longtemps, ils revenaient maintenant à la surface. Il connaissait cependant la réponse. Elle se glissait dans l'embrasure des portes, grimpait aux lampadaires sur son passage, sortait du trottoir presque sous ses pieds, agitant vers lui d'obscènes ailerons.

Et lentement, inexorablement, les souvenirs se frayaient leur chemin, remontant de tortueuses galeries vers le passé le plus lointain, parce qu'il savait trouver le point faible des gens sans même le vouloir. Jusqu'à ce que finalement sa mémoire par-vienne au seul endroit qu'il savait devoir éviter.

Il se souvint de Rhiannon.

Elle était née quatorze ans plus tôt. Avait souri tôt, avait marché tôt, n'avait presque jamais pleuré. Une enfant adorable dès le départ, donc une proie facile pour Howard. Oh ! Alice, de son côté, était aussi une salope - Howard n'était pas le seul mauvais parent de la famille. Mais c'était lui qui manipulait le mieux Rhiannon. ' Papa a du chagrin, chérie ^a, et les yeux de Rhiannon s'élargissaient, elle était désolée et, quoi que demande papa, elle était prête à le faire. Mais c'était normal, cela appartenait à

l'ordre naturel des choses, cela se serait aisément accordé avec tout le reste de sa vie, s'il n'y avait eu ce dernier mois.

Et même maintenant, après avoir passé une journée à s'affliger sur son existence, Howard ne pouvait l'affronter. Mais il y était contraint. Malgré lui, il se revit passer devant la porte entrouverte de Rhiannon, apercevant un éclair de tissu en mouvement rapide.

Il ouvrit la porte impulsivement, rien qu'une impulsion, au moment où Rhiannon enlevait son soutien-gorge en se regardant dans le miroir. Howard n'avait jamais éprouvé de désir pour sa fille jusqu'à cet instant, mais, une fois celui-ci éveillé, il n'avait aucune stratégie, aucun schéma préétabli dans son esprit pour se retenir d'essayer

d'obtenir ce qu'il désirait. Il était mal à l'aise, aussi pénétra-t-il dans la chambre, fermant la porte derrière lui, et Rhiannon ne savait pas dire non à son père. Lorsque Alice ouvrit la porte, Rhiannon pleurait doucement. Alice regarda, puis après un moment elle se mit à hurler, à hurler. Howard se leva du lit et essaya d'arranger les choses, mais Rhiannon pleurait toujours et Alice continuait à hurler, lui donnait des coups de pied à l'entrejambe, le frappait, lui griffait la figure, lui crachait dessus, lui disait qu'il était un monstre, un monstre, jusqu'à ce qu'enfin il puisse fuir la chambre, la maison et, jusqu'à maintenant, le souvenir de tout cela.

Il hurla comme il n'avait pas hurlé alors et se jeta contre une vitrine, pleurant bruyamment tandis que le sang jaillissait d'une douzaine de coupures à son bras droit, qui était passé à travers la vitre. Un grand morceau de verre était resté fiché dans son avant-bras. Il se frotta délibérément le bras contre le mur pour l'enfoncer davantage. Mais la douleur de son bras ne pouvait combattre celle de son esprit, et il ne sentit rien.

Ils l'emmenèrent d'urgence à l'hôpital, pensant ne pouvoir lui sauver la vie, mais le docteur eut la surprise de constater que tout ce sang ne provenait que de blessures superficielles ne présentant aucun danger. ' Je ne comprends pas comment vous avez fait pour ne pas toucher une veine ou une artère, dit-il. J'ai l'impression que le verre s'est enfoncé partout où il le pouvait sans causer de blessure grave. ^a

Après le médecin, bien sûr, ce fut le psychiatre, mais il y avait beaucoup de suicidaires à l'hôpital, et Howard n'était pas de l'espèce dangereuse. ' J'ai eu un passage à vide, docteur, c'est tout. Je ne veux pas mourir. Je ne voulais pas mourir, tout à

l'heure. Je vais bien, maintenant. Vous pouvez me renvoyer chez moi. ^a Et le psychiatre le laissa partir. Ils lui bandèrent le bras. Ils ne savaient pas que son soulagement venait en fait de ce qu'il n'avait vu nulle part dans l'hôpital la petite créature nue travestie en enfant. Il s'était purgé. Il était libre.

On ramena Howard en ambulance, puis les infirmiers le véhiculèrent dans la maison où ils le firent passer du brancard à son lit. Durant tout ce temps Alice ne dit pas un mot, si ce n'est pour les diriger jusqu'à la chambre. Elle se tenait au-dessus de lui alors qu'il reposait sur son lit, tous deux seuls pour la première fois depuis qu'il avait quitté la maison un mois plus tôt.

C'est gentil à toi, dit doucement Howard, de me laisser revenir.

- Ils ont dit qu'ils n'avaient pas la place de te garder, mais que tu avais besoin d'être surveillé et soigné quelques semaines.

Pour mon plus grand bonheur, je dois veiller sur toi. ^a Sa voix était basse et monocorde, mais l'acide sourdait de chacune de ses paroles. Cela faisait mal.

´ Tu avais raison, Alice, dit Howard.

- Raison à quel sujet? que t'épouser a été la plus grosse erreur de ma vie ? Non, Howard. C'est te rencontrer qui a été ma plus grosse erreur.

^a

Howard se mit à pleurer. De vraies larmes qui jaillissaient d'endroits qui avaient jadis été profondément enfouis en lui mais reposaient maintenant douloureusement près de la surface.

´ J'étais un monstre, Alice. Je n'ai jamais eu aucun contrôle sur moi. Ce que j'ai fait à Rhiannon... Alice, j'aurais voulu mourir, j'aurais voulu mourir ! ^a

Le visage d'Alice était amer et tourmenté. Ét j'aurais voulu que tu sois mort, Howard. Je n'ai jamais été si déçue que quand le docteur a appelé pour dire que tu t'en sortirais. Tu ne t'en sortiras jamais, Howard, tu seras toujours...

- Laisse-le, maman. ^a

Rhiannon se tenait dans l'embrasement de la porte.

Ne rentre pas, Rhiannon ^a, dit Alice.

Rhiannon entra. ´ Papa, ça va bien.

- Ce qu'elle veut dire, dit Alice, c'est qu'on l'a examinée et qu'elle n'est pas enceinte. Elle ne va pas donner naissance à un petit monstre. ^a

Rhiannon ne regardait pas sa mère, elle fixait simplement son père avec de grands yeux. ´ Tu n'as pas besoin de... d'avoir du chagrin, papa. Je te pardonne. Les gens perdent parfois leur contrôle. Et c'était autant ma faute que la tienne, vraiment, tu n'as pas besoin de te tourmenter, père. ^a

C'en était trop pour Howard. Il cria, hurla sa confession, comment il l'avait manipulée toute sa vie, qu'il était un père totalement égoïste et pourri. quand il eut terminé, Rhiannon vint à son père, posa la tête sur

sa poitrine et dit doucement : ' Père, ça va bien. Nous sommes ce que nous sommes. Nous avons fait ce que nous avons fait. Mais ça va, maintenant, je te pardonne. ^a

Lorsque Rhiannon fut partie, Alice dit : ' Tu ne mérites pas une fille comme ça. ^a

Je sais.

' J'allais dormir sur le canapé, mais cela serait stupide.

N'est-ce pas, Howard ? ^a

Je mérite d'être laissé seul comme un lépreux.

' Tu m'as mal compris, Howard. Je dois rester ici pour m'assurer que tu ne fais rien. ¿ toi ou à quelqu'un d'autre. ^a

Oui. Oui, s'il te plaît. On ne peut pas me faire confiance.

Ne te vautre pas dedans, Howard. Ne t'y complais pas. Ne cherche pas à te rendre encore plus dégoûtant que tu n'étais avant. ^a

Très bien.

Ils sombraient dans le sommeil quand Alice dit : Oh, quand le docteur a appelé, il m'a demandé si je savais ce qui t'avait fait ces plaies sur les bras et sur la poitrine. ^a

Mais Howard dormait et ne l'entendit pas. Un sommeil sans rêves, paisible, le sommeil de celui qui a été pardonné, qui est lavé de toute faute. Cela ne lui avait pas tant coûté, après tout.

Maintenant que c'était fait, cela semblait facile. Il avait l'impression qu'un grand poids lui avait été ôté.

Il eut le sentiment que quelque chose pesait sur ses jambes. Il se réveilla, en nage bien que la pièce fût froide. Il entendit respirer. Et ce n'était pas la respiration grave et lente d'Alice. C'était une respiration précipitée, comme si celui qui respirait était en train de fournir un effort.

Celui.

Ceux.

L'un d'eux était en travers de ses jambes, étreignant la couverture de ses ailerons. Les deux autres se tenaient de chaque côté, rampant d'un air déterminé vers l'endroit où son visage émer-geait des draps.

Howard en fut déconcerté.

‘ Je pensais que vous étiez partis, dit-il aux enfants. Vous devriez avoir disparu, maintenant. ^a

Alice s'agita au son de sa voix, marmonnant dans son sommeil.

Il en vit encore d'autres remuer dans les coins sombres de la pièce, un autre qui se tortillait lentement sur la commode, un autre qui grimpait au mur vers le plafond.

‘ Je n'ai plus besoin de vous ^a, dit-il d'une voix curieusement haut perchée.

La respiration d'Alice se fit irrégulière. Elle marmonna :

‘ quoi ? quoi ? ^a

Howard ne dit plus rien, il resta étendu entre les draps, regardant attentivement les créatures mais n'osant pas faire un bruit de peur de réveiller Alice. Il avait terriblement peur qu'Alice ne se réveille et ne les voie pas, ce qui prouverait une fois pour toutes qu'il avait perdu la tête.

Il était encore plus effrayé, cependant, qu'elle se réveille et qu'elle les voie. C'était la pensée la plus intolérable, et malgré

tout il la garda à l'esprit tout au long de leur approche inexorable, sans la moindre expression dans leur regard, pas même de la haine, pas même de la colère, ni même du mépris. Nous sommes avec toi, semblaient-ils dire, nous serons dorénavant avec toi.

Nous serons avec toi, Howard, pour toujours.

Alice roula sur le côté et ouvrit les yeux.

quietus

CELA lui arriva brusquement, un voile noir alors qu'il travaillait tard à son bureau. Cela ne dura qu'un clin d'oeil, mais avant les papiers qui se trouvaient sur son bureau avaient paru terriblement importants, et après il les fixait d'un œil vide, se demandant de quoi il s'agissait,

avant de se rendre compte qu'il se fichait pas mal de le savoir et qu'il devait maintenant rentrer chez lui.

qu'il le devait catégoriquement. C. Mark Tapworth, des Entreprises CMT, se leva de son bureau sans terminer le travail qui s'y trouvait ; c'était la première fois qu'il faisait une telle chose en douze ans, le temps qu'il lui avait fallu pour faire passer son entreprise du néant à une affaire rapportant plusieurs millions de dollars par an. Il lui vint vaguement à l'esprit qu'il n'agissait pas normalement, mais il ne s'en inquiéta pas vraiment, peu lui importait que davantage de gens achètent... achètent...

Et, pendant quelques secondes, C. Mark Tapworth ne put se rappeler ce que fabriquait sa compagnie.

Cela l'effraya. Cela lui rappela que son père et ses oncles avaient tous succombé à une attaque. Cela lui fit se souvenir de la sénilité précoce de sa mère à l'âge de soixante-huit ans. Cela lui rappela quelque chose qu'il avait toujours su mais qu'il n'avait jamais tout à fait cru : qu'il était mortel et que tous les travaux accomplis au cours de sa vie perdraient progressivement de l'importance jusqu'à son trépas, à l'heure duquel sa vie elle-même resterait son seul acte, la pierre oubliée dont la chute avait soulevé sur le lac des vaguelettes qui finiraient par atteindre la rive sans avoir, tout compte fait, rien changé.

Je suis fatigué, décida-t-il. MaryJo a raison. J'ai besoin de repos.

Mais il n'était pas du genre à se reposer, pas jusqu'à cet instant où, debout près de son bureau, le voile noir se manifesta à nouveau, cette fois une secousse dans son esprit et il ne se rappela rien, ne vit rien, n'entendit rien, sombrant interminablement dans le néant.

Puis, miséricordieusement, il revint à lui et il resta tremblant, regrettant à présent les très nombreuses soirées où il était resté

travailler trop tard, les nombreuses heures qu'il n'avait pas passées avec MaryJo, la laissant seule dans leur grande maison sans enfants; et il l'imagina en train de l'attendre éternellement, femme solitaire écrasée par l'immense salon, attendant patiemment un mari qui allait, qui devait, qui était toujours sur le point de rentrer.

Est-ce le cœur ? Ou une attaque ? se demanda-t-il. quoi que ce fût, c'était suffisant pour lui faire entrevoir la fin du monde à

l'affût dans l'obscurité qui l'avait visité, et, comme le prophète redescendant de sa montagne, des choses qui avaient compté

autre mesure n'avaient plus aucune importance, tandis que des choses qu'il avait longtemps différées le sollicitaient maintenant en silence. Il ressentait une urgence terrible de faire quelque chose avant...

Avant quoi ? Il refusa de répondre à cela. Il traversa simplement la grande salle remplie de jeunes gens ambitieux qui essayaient de l'impressionner en travaillant plus tard que lui; il remarqua, mais sans y attacher d'importance, qu'ils étaient visiblement soulagés de se voir épargner une nouvelle soirée interminable. Il sortit dans la nuit, monta dans sa voiture et rentra chez lui par une fine bruine qui repoussait le monde à une distance rassurante des vitres de sa voiture.

Les enfants doivent être en haut, se dit-il. Personne ne vint l'accueillir à la porte. Les enfants, un garçon et une fille moitié

hauts comme lui mais possédant deux fois son énergie, étaient d'admirables créatures qui descendaient l'escalier comme s'ils étaient montés sur des skis, qui ne pouvaient pas davantage se tenir tranquilles qu'un oiseau-mouche en plein vol. Il pouvait entendre à l'étage le bruit de leurs pas qui couraient légèrement sur le plancher. Ils n'étaient pas venus l'accueillir parce qu'ils avaient, après tout, des choses plus importantes dans la vie qu'un simple père. Il sourit, posa son attaché-case et se rendit à la cuisine.

MaryJo avait l'air harassée, bouleversée. Il reconnut instantanément les signes - elle avait pleuré plus tôt dans la journée.

‘ qu'est-ce qui ne va pas ?

- Rien ^a, dit-elle, parce qu'elle disait toujours : Rien. Il savait qu'elle le lui dirait dans un moment. Elle lui racontait toujours tout, ce qui l'avait parfois agacé. Tandis qu'elle allait et venait en silence de la table à l'évier, du placard à la cuisinière, préparant encore une fois un dîner impeccable, il se rendit compte qu'elle n'allait rien lui dire. Cela le mit mal à l'aise. Il commença à essayer de deviner.

‘ Tu as trop de travail, dit-il. Je t'ai proposé de prendre une domestique ou une cuisinière. Nous pouvons bien nous le permettre. ^a

MaryJo se contenta de renifler. ‘ Je ne veux personne dans mes pattes à la cuisine, dit-elle. Je pensais que la question était réglée depuis des années. Est-ce que... est-ce que tu as eu une rude journée au bureau ? ^a

Mark faillit lui parler de ses étranges voiles noirs, mais il se reprit. Il devrait y aller progressivement. MaryJo n'était pas capable de faire

face à ça, pas dans l'état où elle se trouvait.

˘ Pas trop dure. J'ai terminé tôt.

- Je sais, dit-elle. J'en suis contente. ^a

Elle n'avait pas l'air contente. Cela l'irrita un peu. Le blessa.

Mais au lieu de s'éloigner pour panser ses blessures, il observa simplement ses émotions comme s'il était un observateur impartial. Il se vit : un important self-made man, mais cependant chez lui un petit enfant qui pouvait être blessé, pas même par un mot mais par une légère hésitation. Sensible, sensible, et il se moqua de lui ; un instant il se vit presque debout à quelques centimètres, pouvant même observer l'expression stupéfaite de son visage.

˘ Pardon ^a, dit MaryJo, ouvrant la porte du placard pendant qu'il s'écartait de son chemin. Elle sortit un autocuiseur. Nous sommes à court de pommes de terre en flocons, dit-elle. Il va falloir s'y prendre de la manière primitive. ^a Elle mit dans le récipient les pommes de terre épluchées.

˘ Les enfants sont effroyablement calmes aujourd'hui, dit-il.

Sais-tu ce qu'ils sont en train de faire ? ^a

MaryJo le regarda d'un air abasourdi.

Ils ne sont pas venus me dire bonsoir à la porte. Non que cela me dérange. Ils ont leurs propres occupations, je sais.

- Mark, dit MaryJo.

- D'accord, tu me connais trop bien. Mais j'ai été seulement un peu blessé. Je vais voir le courrier de la journée. ^a Il sortit de la cuisine. Il était vaguement conscient que, derrière lui, MaryJo s'était remise à pleurer. Il ne s'en émut pas trop. Elle pleurerait facilement et souvent.

Il entra dans le salon dont le mobilier le surprit. Il s'attendait à

y trouver la chaise et le sofa verts qu'ils avaient achetés chez Deseret Industries, et la table de la pièce ainsi que les antiquités de bon ton lui parurent bizarrement déplacées. Puis il se rappela d'un coup que la chaise et le vieux sofa dataient de quinze ans, juste après son mariage avec MaryJo. Pourquoi m'attendais-je à

les voir? se demanda-t-il, à nouveau inquiet; il s'inquiéta également de

s'être rendu au salon en s'attendant à y trouver son courrier, alors que depuis des années MaryJo le déposait tous les jours sur son bureau.

Il entra dans son cabinet de travail, ramassa le courrier, et il commençait à le trier quand il remarqua du coin de l'œil qu'un objet noir et massif bouchait la moitié inférieure de l'une des fenêtres. Il regarda. C'était un cercueil, d'un modèle assez modeste, posé sur une table roulante de morgue.

— MaryJo, appela-t-il. MaryJo. ^a

Elle entra dans le bureau, l'air effrayé. Oui ?

- Pourquoi y a-t-il un cercueil dans mon bureau ? demanda-t-il.

- Un cercueil ? dit-elle.

- Près de la fenêtre, MaryJo. Comment est-il venu ici ? ^a

Elle eut l'air inquiète. N'y touche pas, s'il te plaît, dit-elle.

- Pourquoi pas ?

- Je ne pourrais pas supporter de te voir y toucher. Je leur ai dit qu'ils pouvaient le laisser ici pour quelques heures. Mais on dirait bien qu'il va devoir rester toute la nuit. ^a L'idée que le cercueil reste plus longtemps dans la maison lui répugnait manifestement.

— qui l'a laissé ici ? Et pourquoi chez nous ? Ce n'est pas comme si nous étions dans la partie. Ou bien ils les vendent maintenant au cours de réceptions mondaines, comme les Tupperware ?

- L'évêque a appelé pour me demander... il m'a demandé de permettre aux pompes funèbres de le déposer ici en vue des funérailles de demain. Il a dit que personne ne pouvait aller ouvrir l'église, alors si nous pouvions le garder quelques heures... ^a

Il lui vint à l'idée que les pompes funèbres n'auraient pas laissé un cercueil prévu pour un enterrement s'il n'avait été

plein.

— MaryJo, y a-t-il un cadavre là-dedans ? ^a

Elle hocha la tête et une larme perla au coin de sa paupière inférieure. Il était médusé. Il le manifesta. Ils ont laissé toute la journée un cercueil renfermant un cadavre à la maison avec toi ?

Et les enfants ? ^a

Elle se cacha la figure entre les mains et sortit en courant, monta l'escalier quatre à quatre.

Mark ne la suivit pas. Il resta debout à contempler le cercueil avec dégoût. Ils avaient au moins eu le bon goût de le fermer.

Mais un cercueil ! Il alla à son bureau, prit le téléphone et composa le numéro de l'évêque.

Il n'est pas là. ^a Son appel avait l'air d'importuner la femme de l'évêque.

Il doit enlever ce cadavre de mon bureau et de ma maison ce soir même. C'est un peu fort.

- Je ne sais pas où le joindre. Il est médecin, vous savez, frère Tapworth. Il opère. Je n'ai aucun moyen de le contacter pour un motif de cet ordre.

- que suis-je donc censé faire ? ^a

L'intensité de sa réaction le surprit : ' Faites ce que vous voulez ! Traînez-le dans la rue, si vous voulez ! Ce ne sera qu'un affront de plus pour ce pauvre homme !

- Ce qui m'amène à une autre question. qui est-ce, et pourquoi n'est-ce pas sa famille...

- Il n'a pas de famille, frère Tapworth. Et il n'a pas d'argent.

Je suis sûre qu'il regrette d'être mort dans notre hospice, mais nous avons pensé que, même s'il n'avait pas d'amis en ce monde, quelqu'un pourrait lui offrir un peu de gentillesse à l'heure de le quitter. ^a

Sa puissance de conviction était irrésistible, Mark dut reconnaître qu'il n'avait aucun espoir de se débarrasser du cercueil ce soir. ' Du moment qu'il n'est plus là demain ^a, dit-il. quelques formules de politesse et la conversation prit fin. Mark resta assis sur sa chaise, fixant le cercueil avec colère. Il était rentré chez lui préoccupé par sa santé. Et avait trouvé un cercueil pour l'accueillir à son arrivée. Bon, du moins cela expliquait pourquoi la pauvre MaryJo était si bouleversée. Il entendit les enfants se disputer à l'étage. Eh bien, que MaryJo s'en occupe. Leurs problèmes détourneront ses pensées de cette boîte, en tout cas.

Et il resta ainsi à contempler le cercueil durant deux heures. Il ne fit pas particulièrement attention quand MaryJo redescendit, retira de l'autocuisseur les pommes de terre br  es, jeta le dîner à

la poubelle puis alla s'allonger sur le sofa du salon où elle pleura.

Il regardait le grain du bois du cercueil qui formait des motifs subtils comme des flammes s'enroulant tout autour. Il se rappela avoir fait la sieste, à l'âge de cinq ans, dans une chambre impro-visée derrière une cloison en contreplaqué, dans la petite maison de ses parents. Le grain du bois était alors son passe-temps des heures sans sommeil. Il était capable à l'époque d'y voir des formes : nuages, visages, batailles et monstres. Mais, sur le cercueil, le grain du bois avait l'air plus compliqué, et cependant beaucoup plus simple. Une route montait vers le couvercle. Une   pure d'ingénieur décrivait la décomposition du corps. Un graphique au pied du lit, qui ne disait rien au patient mais parlait de mort à l'esprit exercé du médecin. Mark pensa fugacement à

l'évêque qui en ce moment même opérait quelqu'un qui pourrait très bien finir dans une boîte tout à fait semblable.

Les yeux finirent par lui faire mal, il regarda la pendule et se sentit coupable d'être resté si longtemps enfermé dans son bureau pour une des rares soirées où il était rentré tôt du travail.

Il avait l'intention de se lever, d'aller trouver MaryJo et de l'emmener au lit. Mais, au lieu d'agir ainsi, il se leva, s'approcha du cercueil et passa ses mains sur le bois. On e  t dit du verre, tant le vernis était lisse et épais. C'était comme si le bois vivant devait être isolé, protégé du contact de la main. Mais le bois n'était pas vivant, n'est-ce pas ? Il allait aussi être déposé en terre où il se décomposerait. Le vernis pourrait le maintenir plus longtemps vivant. Il évoqua, bizarrement, comment ce serait si l'on vernissait les cadavres pour les conserver. Les ...gyptiens n'auraient alors plus à nous en remontrer, se dit-il.

Non à, fit une voix enrouée à la porte. C'  tait MaryJo, les yeux rouges, l'air endormie.

Non quoi ?    lui demanda Mark. Elle ne répondit pas, se contentant de baisser les yeux vers ses mains.    sa grande surprise, Mark se rendit compte que ses pouces étaient passés sous le couvercle, comme pour le soulever.

' Je n'allais pas l'ouvrir, dit-il.

- Viens en haut, dit MaryJo.

- Les enfants sont endormis ? ^a

Il avait posé la question innocemment, mais le visage de MaryJo se tordit aussitôt de douleur, de chagrin et de colère.

‘ Les enfants? demanda-t-elle. qu'est-ce que cela veut dire?

Et pourquoi ce soir ? ^a

De surprise, il s'appuya contre le cercueil. La table roulante se déplaça légèrement.

‘ Nous n'avons pas d'enfants ^a, dit-elle.

Et Mark se rappela avec horreur qu'elle avait raison. ¿ la deuxième fausse couche, le docteur lui avait ligaturé les trompes parce qu'une nouvelle grossesse aurait mis sa vie en danger. Ils n'avaient pas d'enfants, pas un, et cela l'avait accablée pendant des années ; ce n'était que gr,ce à la grande patience de Mark et à

la confiance qu'elle avait en lui qu'elle avait pu quitter l'hôpital.

Cependant, lorsqu'il était rentré ce soir... il essaya de se rappeler ce qu'il avait entendu en rentrant. Il était s'r d'avoir entendu les enfants galoper à l'étage. Il était s'r...

‘ Je ne me sens pas très bien, dit-il.

- Si c'est une plaisanterie, elle est mauvaise.

- Ce n'était pas une plaisanterie... c'était... ^a Mais encore une fois il ne put pas lui parler, ou du moins ne le fit-il pas, de ses étranges trous de mémoire au bureau, même si c'était une preuve supplémentaire que quelque chose n'allait pas. Il n'y avait jamais eu d'enfants sous son toit, on avait discrètement prévenu leurs frères et sœurs de ne jamais amener d'enfants auprès de cette pauvre MaryJo dont l'esprit s'était égaré d'être - quel était le mot de l'Ancien Testament ? - inféconde ?

Et ce soir il avait évoqué l'idée d'avoir des enfants.

‘ Chérie, je suis désolé, dit-il, essayant d'y mettre tout son cœur.

- Moi aussi ^a, répondit-elle avant de s'engager dans l'escalier.

Elle n'est certainement pas en colère contre moi, se dit Mark.

Elle se rend s'rement compte que quelque chose va de travers.

Elle me pardonnera certainement.

Mais, tandis qu'il gravissait l'escalier derrière elle tout en ôtant sa chemise, il entendit à nouveau une voix d'enfant.

‘ Maman, j'ai soif. ^a C'était la voix plaintive et le geignement que seul peut produire un enfant choyé et s'r de l'amour qu'on lui porte. Mark atteignit le palier juste à temps pour voir MaryJo traverser le couloir vers la chambre des enfants, un verre d'eau à la main. Il ne se fit pas de réflexion à ce sujet. Les enfants réclamaient toujours un supplément d'attention à l'heure de se coucher.

Les enfants. Les enfants, bien s'r, ils avaient des enfants.

C'était le besoin pressant qu'il avait ressenti au bureau, la raison pour laquelle il lui fallait rentrer. Ils avaient toujours voulu des enfants, donc ils avaient des enfants. C. Mark Tapworth obtenait toujours ce qui lui tenait à cœur.

Enfin endormis ^a, dit MaryJo d'un air las en rentrant dans la chambre.

En dépit de sa fatigue, elle lui souhaita bonne nuit en l'embrassant de la manière qui lui disait qu'elle avait envie de faire l'amour. Il ne s'était jamais beaucoup préoccupé de sa vie sexuelle. C'est bon pour les lecteurs du Reader's Digest, de se préoccuper de rendre sa vie sexuelle plus riche et mieux remplie, disait-il toujours. Pour sa part, le sexe était une bonne chose, mais pas la chose la plus importante de sa vie; c'était juste une des manières dont lui et MaryJo répondaient l'un à l'autre. Ce soir, cependant, il était troublé, inquiet. Non qu'il ne puisse lui donner satisfaction, car il n'avait jamais souffert d'impuissance, même temporaire, sauf lorsqu'il avait la fièvre et n'en avait de toute façon pas envie. Ce qui l'ennuyait, c'était qu'il n'y portait pas vraiment d'intérêt.

Il n'y portait aucun intérêt, en fait. Il accomplissait simplement les gestes, comme des milliers de fois auparavant, et cette fois-ci, brusquement, tout cela semblait tellement idiot, un tel relent de pelotage sur le siège arrière d'une voiture. Il se sentit gêné d'avoir pu faire tant de cas d'une petite caresse. Aussi fut-il presque soulagé quand un des enfants se mit à pleurer. D'habitude, il aurait dit d'ignorer ses pleurs, il aurait insisté pour continuer à faire l'amour. Mais cette fois il se retira, enfilait un peignoir, entra dans l'autre chambre pour calmer l'enfant.

Il n'y avait pas d'autre chambre.

Pas dans cette maison. Il s'était dirigé, dans sa tête, vers la chambre pleine d'espoir encombrée par le berceau, la table à

langer, la commode, les mobiles, le gai papier mural - mais cette chambre datait de bien des années, dans la petite maison de Sandy, pas ici, à Fédéral Heights, avec sa vue magnifique sur Salt Lake City, avec son architecture et sa décoration admirables qui proclamaient le bon goût et hurlaient la fortune, tout en murmurant tout bas la solitude et le chagrin. Il prit appui contre le mur. Il pouvait encore entendre les pleurs résonner dans sa tête.

MaryJo se tenait dans l'encadrement de la porte de leur chambre, nue mais pressant sa chemise de nuit contre son sein.

‘ Mark, dit-elle. J'ai peur.

- Moi aussi ^a, répondit-il.

Mais elle ne lui posa pas de question, il enfila son pyjama et ils retournèrent au lit; et, tandis qu'il reposait dans l'obscurité, écoutant le souffle un peu rauque de sa femme, il eut conscience que cela ne comptait pas vraiment autant que cela l'aurait dû. Il perdait la tête, mais cela ne l'inquiétait pas trop. Il songea à prier, mais il avait renoncé aux prières bien des années auparavant, quoique, bien sûr, cela ne se fît pas de faire part de la perte de sa foi à qui que ce soit, pas dans une ville où il est bon pour les affaires d'être mormon pratiquant. Dieu ne serait d'aucune aide dans son cas, il le savait. Et il n'y avait pas non plus beaucoup d'aide à attendre de MaryJo, car, au lieu de se montrer forte comme d'habitude en cas d'urgence, elle serait cette fois, comme elle l'avait dit, effrayée.

Eh bien, moi aussi, se dit Mark. Il tendit le bras pour caresser dans l'ombre la joue de sa femme, s'aperçut qu'elle avait quelques rides au coin des yeux, comprit que ce qui l'avait effrayée n'était pas sa maladie par elle-même, si bizarre soit-elle, mais le fait que ce fût un signe de vieillissement, de sénilité, de séparation imminente. Il se souvint du cercueil qui se trouvait au rez-de-chaussée, comme s'il s'était agi de la mort préposée à sa surveillance, jusqu'à ce qu'il finisse par se résigner à partir. Il leur en voulut brièvement d'avoir apporté la mort dans sa maison, à celle-ci de s'être imposée avec tant d'indécence; puis il cessa complètement de s'en faire. Au sujet du cercueil, au sujet de ses étranges pertes de mémoire ou de quoi que ce fût.

Je suis en paix, constata-t-il en sommant dans le sommeil. Je suis en paix, et ce n'est pas si plaisant.

Mark, disait MaryJo en le secouant pour le réveiller. Mark, tu as laissé passer l'heure de te lever. ^a

Mark ouvrit les yeux, marmonna quelque chose pour qu'elle cesse de le secouer, puis roula sur le côté pour se rendormir.

Mark, insista MaryJo.

- Je suis fatigué, protesta-t-il.

- Je le sais, dit-elle. Aussi ne t'ai-je pas réveillé plus tôt.

Mais ils viennent de téléphoner. Il y a une urgence, ou quelque chose...

- Ils peuvent bien tirer la chasse sans qu'on soit là pour leur tenir la main.

- Ne sois pas grossier, Mark, dit MaryJo. J'ai envoyé les enfants à l'école sans te dire au revoir. Ils étaient désolés.

- Braves petits.

- Mark, ils t'attendent, au bureau. ^a

Mark ferma les yeux et dit d'un ton mesuré : ' Tu peux les appeler et leur dire que je viendrai quand j'en aurai envie et que, s'ils ne savent pas régler tout seuls leurs problèmes, je les vire pour incompétence. ^a

MaryJo garda un moment le silence. ' Mark, je ne peux pas dire ça.

- Mot pour mot. Je suis fatigué. J'ai besoin de repos. Je me sens drôle dans la tête. ^a

À ces mots, Mark se rappela toutes ses illusions de la veille, y compris celle d'avoir des enfants.

Nous n'avons pas d'enfants ^a, dit-il.

MaryJo ouvrit de grands yeux. ' qu'est-ce que tu racontes? ^a

Il faillit l'injurier, lui demander ce qui se passait, pourquoi elle ne lui disait pas tout bonnement la vérité pour une fois. Mais l'indifférence et

la léthargie le gagnèrent à nouveau et il se tut, se contenta de se retourner et contempla les rideaux qui oscillaient dans le souffle du climatiseur. MaryJo le laissa bientôt, il entendit des machines se mettre en marche au rez-de-chaussée. La machine à laver, le séchoir, le lave-vaisselle, le broyeur à

ordures : on aurait dit qu'elles fonctionnaient toutes à la fois. Il n'avait jamais entendu ces bruits auparavant - MaryJo ne les mettait jamais en route le soir ou le week-end, quand il était là.

À midi, il finit par se lever, mais il n'avait pas envie de se doucher ni de se raser, bien que tout autre jour il se fût senti sale et mal à l'aise tant qu'il n'avait pas sacrifié à ces rites. Il se contenta d'enfiler son peignoir et il descendit. Il avait envisagé

d'aller prendre son petit-déjeuner, mais à la place il se rendit à son bureau et ouvrit le couvercle du cercueil.

Cela lui demanda quelques préparatifs, bien sûr. Il marcha un peu de long en large devant le cercueil, caressa pas mal le bois, mais, finalement, il passa les pouces sous le couvercle et le souleva.

Le cadavre avait l'air raide et empesé. Un homme, ni spécialement vieux ni spécialement jeune. Les cheveux d'une couleur résolument commune. N'eût été la teinte grisâtre de la peau, le corps aurait semblé parfaitement naturel et à tel point ordinaire que Mark fut persuadé qu'il aurait pu voir l'homme un million de fois sans se le rappeler. Il était cependant, sans erreur possible, mort, non pas à cause du satin bon marché qui garnissait le cercueil de façon assez lâche, mais à cause de la voussure des épaules, de la saillie du menton. L'homme n'était pas confortablement installé.

Il sentait le liquide à embaumer.

Mark tenait le couvercle ouvert d'une main, s'appuyant de l'autre au cercueil. Il tremblait. Il ne ressentait cependant ni crainte ni excitation. Le tremblement venait de son corps, pas de quelque chose qu'il puisse trouver dans ses pensées. Il tremblait à

cause du froid.

Il y eut un léger bruit, ou une absence de bruit, à la porte. Il se retourna brusquement. Le couvercle retomba derrière lui. MaryJo se tenait contre le chambranle, vêtue d'une robe d'intérieur à

fronces, les yeux grands ouverts d'horreur.

À cet instant, les années s'enfuirent, elle eut à nouveau vingt ans pour Mark, jeune fille timide et un peu gauche éternellement prise au dépourvu par les réalités de la vie. Il s'attendait à

l'entendre dire : ' Mais, Mark, tu l'as trompé. ^a Elle ne l'avait dit qu'une fois, mais depuis il entendait toujours ces mots dans sa tête à chaque fois qu'il concluait un marché. C'était ce qu'il possédait de plus proche d'une conscience dans les affaires. Cela suffisait à lui assurer une réputation de profonde honnêteté.

' Mark, dit-elle doucement comme si elle luttait pour conserver son contrôle. Mark, je ne pourrais pas vivre sans toi. ^a

On aurait dit qu'elle redoutait que quelque chose de terrible soit sur le point de lui arriver, et ses mains tremblaient. Il fit un pas vers elle. Elle leva les mains, vint à lui, s'accrocha à lui et pleura sur son épaule avec de petits gémissements aigus. ' Je ne pourrais pas. Pas du tout.

- Tu n'as pas à t'en faire, dit-il, désespéré.

- Je ne suis tout simplement pas capable de vivre seule, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

- Mais même si je... même s'il m'arrivait quelque chose, MaryJo, tu aurais les... ^a Il allait dire : les enfants. quelque chose ne collait pas malgré tout, là-dedans. Ils n'aimaient personne au monde davantage que leurs enfants; nuls parents n'avaient jamais été plus heureux qu'eux lorsque tous deux étaient nés. Cependant, il ne put pas le dire.

' J'aurais quoi ? demanda MaryJo. Oh ! Mark, je n'aurais plus rien ! ^a

Et puis Mark se rappela à nouveau (que m'arrive-t-il?) qu'ils n'avaient pas d'enfants, que pour MaryJo, qui était assez vieux jeu pour considérer la maternité comme le but principal de son existence, Dieu leur avait ôté tout espoir d'avoir des enfants pour la punir. La seule chose qui lui ait fait tenir le coup après l'opération était Mark, ses papotages au sujet des problèmes insignifiants et parfois inventés de Mark au bureau, ou le récit interminable de ses journées solitaires. C'était comme s'il était son ancre dans la réalité et que lui seul la retenne de partir à la dérive dans les tourbillons de ses angoisses. Rien d'étonnant à ce que la pauvre fille (car en de tels moments Mark ne pouvait penser à elle comme complètement adulte) soit bouleversée à la pensée de la mort de son mari, et ce foutu cercueil dans la maison n'arrangeait pas les choses.

Mais je ne suis pas en mesure de conjurer cela, se dit Mark. Je pars en quenouille, non seulement j'oublie des choses, mais je me souviens d'événements qui n'ont pas eu lieu. Et si je mourais ? Si j'avais brusquement une attaque comme mon père et que je meure sur le chemin de l'hôpital? qu'arriverait-il à MaryJo?

Elle ne manquerait pas d'argent. Entre mon entreprise et l'assurance, même la maison serait finie de payer, avec assez d'argent pour vivre comme une reine sur les intérêts. Mais la compagnie d'assurances prendrait-elle des dispositions pour que quelqu'un l'étreigne patiemment pendant qu'elle pleurerait pour chasser ses angoisses ? Lui fournirait-on quelqu'un qu'elle puisse réveiller au milieu de la nuit à cause des terreurs sans nom qui la hanteraient ?

Ses sanglots se muèrent en hoquets frénétiques et ses doigts s'enfoncèrent plus profondément dans son dos à travers le tissu soyeux de la robe de chambre. Voyez comme elle s'accroche à

moi, se dit-il, et puis les ténèbres vinrent à nouveau, et à nouveau il tombait en arrière dans le néant, et à nouveau il ne se souciait plus de rien. Ne savait même plus qu'il y avait quelque chose à

propos de quoi il convenait de se faire du souci.

Ça part les doigts qui s'enfonçaient dans son dos et le poids qu'il tenait dans ses bras. Je me fiche bien de perdre le monde, se dit-il. Je me fiche même de perdre mes souvenirs. Mais ces doigts. Cette femme. Je ne peux pas déposer ce fardeau parce qu'il n'y a personne qui puisse le ramasser. Si je l'égare, elle est perdue.

Et cependant il aspirait à l'obscurité, lui en voulait de le retenir. Il y a sûrement un moyen de s'en sortir, se dit-il. Sûrement un équilibre entre leurs deux désirs qui les satisfasse également.

Mais les mains l'étreignaient toujours. Le monde entier était silencieux et ce silence était la paix, à l'exception des doigts acérés, insistants, et il cria de frustration. La pièce résonnait encore de son cri lorsqu'il ouvrit les yeux pour voir MaryJo debout contre le mur, appuyée au mur, qui le regardait d'un air terrorisé.

Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura-t-elle.

- Je suis en train de perdre ^a, répondit-il. Mais il ne put pas se souvenir de ce qu'il avait pensé gagner.

Et à cet instant une porte claqua dans la maison, Amy arriva en

courant bruyamment sur ses petits pieds, traversant la cuisine, puis pénétra dans le bureau, se jeta dans les bras de sa mère et lui raconta en braillant sa journée à l'école, et le chien qui l'avait poursuivie pour la deuxième fois, et comment le professeur lui avait dit que c'était elle qui lisait le mieux de la classe, mais Darrel avait renversé du lait sur elle, et pourrait-elle avoir un sandwich parce qu'elle avait fait tomber le sien et marché dessus par accident à l'heure du déjeuner...

MaryJo regarda Mark d'un air réjoui, cligna de l'œil et rit.

Ôn dirait qu'Amy a eu une journée chargée, n'est-ce pas, Mark?^a

Mark ne parvint pas à sourire. Il se contenta de hocher la tête tandis que MaryJo rajustait la tenue débraillée d'Amy avant de la conduire à la cuisine.

‘ MaryJo, dit Mark. Il y a quelque chose dont je dois te parler.

- «a ne peut pas attendre? ^a demanda-t-elle sans s'arrêter.

Mark l'entendit ouvrir la porte du placard, l'entendit dévisser le couvercle du pot de beurre de cacahouète, entendit Amy glousser et dire : ‘ Maman, pas si épais. ^a

Mark ne comprenait pas pourquoi il était à un tel point confus et terrifié. Amy avait toujours mangé un sandwich en rentrant de l'école depuis qu'elle avait commencé à y aller... même bébé, elle prenait sept repas par jour, sans jamais prendre un gramme de graisse. Ce n'était pas ce qui se passait dans la cuisine qui le troublait, ce ne pouvait pas être ça. Cependant, il ne put pas se retenir de crier : ‘ MaryJo ! MaryJo, viens ici !

- Papa est fou ? entendit-il Amy demander à voix basse.

- Non ^a, répondit MaryJo, et elle fit irruption dans la pièce et dit d'un ton impatient : ‘ qu'y a-t-il, chéri ?

- J'ai simplement besoin... besoin de t'avoir ici une minute.

- Vraiment, Mark, ce n'est pas ton genre, non? Amy a besoin que l'on s'occupe beaucoup d'elle juste après l'école, elle est comme ça. Je voudrais bien que tu ne sois pas resté sans rien à faire au lieu d'aller au travail, Mark, tu deviens vraiment impossible à la maison. ^a Elle sourit pour montrer qu'elle n'était qu'à demi sérieuse et le quitta de nouveau pour rejoindre Amy.

Pendant un moment, Mark ressentit un terrible élan de jalousie à l'idée que MaryJo soit tellement plus sensible aux besoins d'Amy qu'aux siens.

Mais la jalousie s'évanouit rapidement, comme le souvenir de la douleur infligée par les doigts de MaryJo enfoncés dans son dos et, avec une effroyable sensation de soulagement, Mark ne se soucia plus de rien, il retourna près du cercueil, qui le fascinait, ouvrit à nouveau le couvercle et regarda à l'intérieur. C'était comme si le pauvre homme n'avait pas du tout de visage, s'aper-

çut Mark. Comme si la mort volait leur figure aux gens et les rendait anonymes même à leurs propres yeux.

Il fit courir ses doigts sur le satin qu'il trouva frais et attirant.

Le reste de la pièce, le reste du monde reculèrent au lointain arrière-plan. Seuls demeurèrent Mark, le cercueil et le cadavre.

Mark se sentait extrêmement fatigué et brulant, comme si la vie elle-même était une terrible friction engendrant en lui de la chaleur; il ôta sa robe de chambre, son pyjama et grimpa maladroitement sur une chaise, enjamba le bord du cercueil, s'agenouilla puis s'étendit. Il n'y avait pas d'autre corps pour partager l'étroit espace avec lui; rien entre son corps et le satin frais, et, alors qu'il reposait dessus, il ne se réchauffa pas, parce que finalement la friction ralentissait, se rafraîchissait; il leva le bras, rabattit le couvercle et tout devint noir et silencieux, il n'y eut plus ni odeur ni goût ni sensation si ce n'est la fraîcheur des draps.

‘ Pourquoi le couvercle est-il fermé ? demanda la petite Amy, accrochée à la main de sa mère.

- Parce que ce n'est pas de son corps qu'il nous faut nous souvenir, dit doucement MaryJo, d'une voix soigneusement contrôlée, mais comment papa avait l'habitude d'être. Nous devons nous souvenir de lui heureux, en train de rire et de nous aimer. ^a

Amy eut l'air perplexe. ‘ Mais je me souviens qu'il me donnait des fessées. ^a

MaryJo hocha la tête en souriant, chose qu'elle n'avait guère faite ces derniers temps. C'est très bien de te souvenir de cela ^a, dit-elle, puis elle éloigna sa fille du cercueil pour la ramener dans le salon où, ne comprenant pas encore la terrible perte qu'elle venait de subir, Amy éclata de rire et grimpa sur les genoux de grand-papa.

David, l'air sérieux et le visage barbouillé de larmes parce qu'il comprenait, vint mettre sa main dans celle de sa mère et l'étreignit. Nous tiendrons le coup, dit-il.

- Oui, répondit MaryJo. Je le pense. ^a

Et sa mère lui chuchota à l'oreille : ' Je ne sais pas comment tu fais pour supporter cela si bravement, ma chérie. ^a

Les larmes vinrent aux yeux de MaryJo. ' Je ne suis pas brave du tout, répondit-elle sur le même ton. Mais les enfants, ils dépendent tant de moi. Je ne peux pas me laisser aller alors qu'ils se reposent sur moi.

- Comme cela serait terrible, dit sa mère, hochant gravement la tête, si tu n'avais pas d'enfants. ^a

Dans le cercueil, son dernier besoin satisfait, Mark Tapworth entendit tout mais ne put le garder dans son esprit, car il n'y avait dans son esprit de place ou de temps que pour une pensée : l'approbation. De sa vie, de sa mort, du monde et de l'éternelle absence du monde. Car maintenant ils avaient des enfants.

Exercices respiratoires

Si DALE YORGASON ne s'était pas laissé si facilement distraire, il aurait bien pu ne pas remarquer la respiration.

Mais, en allant se changer, il aperçut le titre du journal et cela détourna son attention. Au lieu de monter l'escalier, il s'assit sur une marche et se mit à lire. Il ne put même pas se concentrer là-dessus, cependant. Il commença à entendre tous les bruits de la maison. ¿ l'étage, Brian, leur fils de deux ans, respirait profondément dans son sommeil. Dans la cuisine, Colly, sa femme, pétrissait la p,te à pain. Elle aussi respirait profondément.

Leur respiration était parfaitement à l'unisson. ¿ l'étage, le souffle rauque de Brian, encombré par les mucosités de son sommeil d'enfant; la respiration profonde de Colly qui travaillait la p,te. Le journal oublié, Dale se plongea dans ses réflexions. Il se demanda si cela arrivait souvent - que des gens respirent parfaitement de concert pendant de longues minutes. Il commença à

s'interroger sur les coŒncidences.

Puis, parce qu'il se laissait facilement distraire, il se rappela qu'il devait se changer et monta à l'étage. Lorsqu'il redescendit, en jean et

sweat-shirt, prêt pour une bonne partie de basket-ball en plein air, maintenant que c'était le printemps, Colly l'appela :

‘ Dale, je suis à court de cannelle !

- Je t'en rapporterai en rentrant !

- J'en ai besoin maintenant ! cria Colly.

- Nous avons deux voitures ! ^a répondit Dale avant de fermer la porte. Il se sentit brièvement mauvaise conscience de ne pas lui rendre service, mais il se dit qu'il était déjà en retard et que cela ne lui ferait pas de mal de sortir en emmenant Brian ; elle semblait ne plus jamais quitter la maison.

Son équipe, des amis de Allways Home Products, Inc., gagna la partie, et il rentra chez lui couvert d'une sueur bien agréable. Il n'y avait personne. La p,te à pain avait levé prodigieusement, se répandant sur tout le plan de travail, et tombait par terre en larges coulées. De toute évidence, Colly était partie trop longtemps. Il se demanda ce qui avait pu la retarder.

Puis la police l'appela au téléphone, et il n'eut plus à se poser de questions. Colly avait la mauvaise habitude de griller par inadvertance les panneaux stop ^a.

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement, parce que Dale avait une famille nombreuse et qu'on l'aimait bien au bureau. Il était assis entre ses parents et ceux de Colly. Les condoléances se succédaient, monotones, et Dale, facilement distrait, se disait que, de tous ces gens endeuillés, seul un petit nombre ressentait un chagrin personnel. Très peu avaient vraiment connu Colly, qui préférait éviter les mondanités, qui restait la plupart du temps à la maison avec Brian, en parfaite ménagère, lisant des romans, solitaire, tout compte fait. La plupart des gens étaient venus aux funérailles par égard pour Dale, pour le reconforter. Suis-je reconforté ? se demanda-t-il. Pas par mes amis - ils n'avaient pas grand-chose à dire, gauches et embarrassés. Seul son père avait su d'instinct ce qu'il fallait faire. Il l'avait simplement embrassé, puis s'était mis à parler de tout, excepté de la femme de Dale et de son fils, qui étaient morts, tellement déchiquetés au cours de l'accident que le cercueil n'avait été ouvert pour personne. Il lui parla de partie de pêche sur le lac Supérieur cet été; de ces ordures de la Continental Hardware qui s'étaient mis dans la tête que la retraite obligatoire à soixante-cinq ans devait s'appliquer au président de la compagnie ; de tout et de rien. Mais c'était suffisant. Cela avait distrait

Dale de son chagrin.

Malgré tout, il se demandait maintenant s'il avait été un bon mari pour Colly. Avait-elle été réellement heureuse, cloîtrée toute la journée chez elle? Il l'avait poussée à sortir, rencontrer des gens, mais elle n'avait jamais voulu. Et, en fin de compte, comme il se demandait s'il la connaissait à fond, il ne put trouver une réponse dont il eût été certain. Et Brian - il ne le connaissait pas du tout. C'était un garçon vif et intelligent, construisant déjà

des phrases à un ,ge o d'autres enfants se débattaient avec de simples mots ; mais de quoi Dale et lui avaient-ils jamais eu à

parler? Les seules relations qu'avait Brian étaient avec sa mère, et réciproquement. C'était, d'une certaine façon, comme leur respiration - la dernière fois que Dale les ait entendus respirer - à

l'unisson, comme si même leurs rythmes biologiques étaient synchrones. Cela faisait plaisir à Dale, en un sens, de penser qu'ils avaient aussi rendu leur dernier souffle ensemble, l'unisson se poursuivant jusqu'à la tombe; ils descendraient maintenant en terre parfaitement à l'unisson, partageant leur cercueil comme ils avaient partagé chaque journée depuis la naissance de Brian.

Le chagrin fondit à nouveau sur Dale, à sa grande surprise, parce qu'il pensait avoir pleuré autant qu'il lui était possible, et il découvrait maintenant qu'il avait encore des larmes qui deman-daient à couler. Il n'était pas s'r de savoir s'il pleurerait à cause de la maison vide qui l'attendait ou bien parce qu'il avait toujours été d'une certaine manière exclu de sa famille; ce cercueil n'était-il, après tout, qu'un symbole de ce que leurs relations avaient toujours été ? Ce n'était pas une manière constructive de penser, et Dale se laissa distraire. Il se fit la remarque que ses parents respiraient de concert.

Leur souffle était léger, difficile à percevoir. Mais Dale le perçut et il les regarda, voyant leurs poitrines se soulever et retomber en même temps. Cela le troubla - était-il plus courant qu'il ne l'avait pensé que les gens respirent à l'unisson ? Il écouta les autres, mais les parents de Colly ne respiraient pas ensemble et, sans aucun doute, Dale inspirait à son propre rythme. Puis la mère de Dale le regarda, sourit et lui fit un signe de tête, dans une tentative de communication silencieuse. Dale n'était pas doué

pour ça ; les silences significatifs et les regards entendus le dérou-taient toujours. Ils lui donnaient toujours envie de vérifier si sa

braguette n'était pas ouverte. Encore une distraction, et il ne pensa plus aux respirations.

Jusqu'à l'aéroport, où l'avion avait une heure de retard à la suite d'ennuis techniques à Los Angeles. Il n'avait pas grand-chose à dire à ses parents; même le bavardage de son père se tarit, et ils restèrent assis en silence la plupart du temps, comme la majorité des autres passagers. Une hôtesse et le pilote, qui s'étaient assis auprès d'eux, attendaient aussi en silence l'arrivée de l'avion.

C'est au cours de l'un de ces profonds silences que Dale remarqua que son père et le pilote balançaient à l'unisson leurs jambes croisées. Puis il écouta et se rendit compte qu'un bruit puissant emplissait la salle d'attente, le frémissement rythmé de plusieurs passagers inspirant et expirant en même temps. Le père et la mère de Dale, le pilote, l'hôtesse, plusieurs autres passagers, tous respiraient ensemble. Il en fut déconcerté. Comment cela pouvait-il se faire ? Brian et Colly étaient mère et fils ; les parents de Dale vivaient ensemble depuis des années. Mais pourquoi la moitié des gens qui remplissaient la salle d'attente devaient-ils respirer ensemble ?

Il le fit remarquer à son père.

Assez étrange, mais je crois que tu as raison ^a, dit son père, plutôt amusé de cet événement inhabituel. Le père de Dale adorait les événements inhabituels.

Puis le rythme se brisa, l'avion roula jusque auprès des fenêtres. La foule s'anima et se prépara à embarquer, même si l'embarquement ne devait avoir lieu qu'une demi-heure plus tard.

L'avion s'écrasa à l'atterrissage. Près de la moitié des passagers survécurent. Cependant, tout l'équipage et le reste des passagers, y compris les parents de Dale, furent tués sur le coup.

C'est alors que Dale prit conscience que les respirations n'étaient pas l'effet d'une coïncidence, pas plus que de l'intimité

des gens au cours de leur vie. C'était un message de la mort; ils respiraient ensemble parce qu'ils allaient rendre ensemble leur dernier souffle. Il ne confia son idée à personne, mais chaque fois qu'il était distrait d'autre chose, il se mettait à méditer là-dessus.

Cela valait mieux que de s'étendre sur le fait que lui, pour qui sa famille avait eu une telle importance, en était maintenant privé ; que les seules personnes avec qui il était complètement lui-même,

entièrement détendu, avaient disparu, et il n'y avait plus de repos pour lui. Il était bien préférable de se demander s'il pouvait se servir de sa connaissance pour sauver des vies. Après tout, se disait-il souvent, ressassant des pensées qui semblaient se mordre la queue, si je le remarque à nouveau, je pourrais prévenir quelqu'un pour leur sauver la vie. Mais, si je leur sauve la vie, respireraient-ils alors à l'unisson? Si mes parents avaient été

prévenus, s'ils avaient changé de vol, pensait-il, ils ne seraient pas morts et n'auraient donc pas respiré ensemble, aussi n'aurais-je pas pu les prévenir, donc ils n'auraient pas changé de vol, et ils seraient morts, aussi auraient-ils respiré à l'unisson, donc je l'aurais remarqué et les aurais prévenus...

Plus que tout ce qui lui était jamais venu à l'esprit, cette idée retenait son attention, et il ne s'en laissait pas facilement distraire. Cela commença à nuire à son travail ; il devint lent, fit des erreurs, parce qu'il se concentrait uniquement sur la respiration, écoutant sans arrêt les secrétaires et autres employés de la compagnie, guettant le moment fatal où ils respireraient à l'unisson.

Il mangeait seul au restaurant quand il l'entendit à nouveau.

De toutes les tables qui l'entouraient lui parvenait simultanément le bruit des respirations. Cela ne lui prit que quelques instants pour s'en assurer; il bondit alors de sa table et sortit en vitesse. Il ne s'arrêta pas pour payer, car tous les souffles étaient à l'unisson jusqu'à la porte du restaurant.

Le maître d'hôtel, comme il fallait s'y attendre, fut contrarié

qu'il parte sans payer et le rappela. Dale ne répondit pas. Attendez ! Vous n'avez pas payé ! ^a cria l'homme, suivant Dale dans la rue.

Dale ne savait pas de combien il lui fallait s'éloigner pour être à l'abri du danger qui guettait tous les clients du restaurant; il conclut qu'il n'avait pas le choix. Le maître d'hôtel le rattrapa sur le trottoir, à quelques portes seulement du restaurant, tenta de le faire revenir en arrière, le tirant pour vaincre sa résistance.

ˆ Vous ne pouvez pas partir sans payer ! qu'est-ce que vous croyez ?

- Je ne peux pas retourner là-bas, cria Dale. Je vais vous payer ! Je vais vous payer ici même ! ^a Il fouillait dans son porte-feuille quand une explosion prodigieuse les jeta au sol. Les flammes jaillirent du

restaurant, les gens hurlaient, tandis que l'immeuble commençait à s'écrouler. Il était impossible que qui que ce soit ait pu survivre à l'intérieur du bâtiment.

Le maître d'hôtel, les yeux écarquillés d'horreur, se releva en même temps que Dale et le regarda, commençant à comprendre.

‘ Vous saviez ! dit-il. Vous saviez ! ^a

Dale fut acquitté - des coups de téléphone provenant d'un groupe extrémiste et l'achat de grosses quantités d'explosifs dans plusieurs ... tats menèrent à l'inculpation et à la condamnation de quelqu'un d'autre. Mais il en fut dit assez au cours du procès pour convaincre Dale et plusieurs psychiatres que quelque chose allait vraiment mal chez lui. Il fut mis en placement volontaire dans une institution où le docteur Howard Rumming passait de longues heures à discuter avec lui, essayant de comprendre sa folie, son idée fixe que la respiration était un signe de mort imminente.

‘ Je suis sain d'esprit sur tous les autres points, n'est-ce pas, docteur ? ^a demandait sans cesse Dale.

Et sans cesse le docteur répondait : ‘ qu'est-ce que la santé

mentale ? qui est sain d'esprit ? Comment pourrais-je le savoir ? ^a

Dale découvrit bientôt que l'hôpital psychiatrique n'était pas un endroit déplaisant à vivre. C'était une institution privée, et de grosses sommes d'argent y avaient été investies; la plupart des pensionnaires y étaient en placement volontaire, ce qui signifiait que les conditions de vie devaient rester excellentes. C'est une des choses qui fit éprouver à Dale de la reconnaissance pour la fortune de son père.   l'hôpital, il était en sécurité; son seul contact avec le monde extérieur était la télévision. Progressivement, à rencontrer les gens et à s'y attacher, il commença à se détendre, à perdre son obsession des respirations, à cesser d'écouter avec tant d'attention le bruit des inspirations et des expirations, de guetter la façon dont les différents rythmes respiratoires s'accordent. Progressivement, il retrouva son vieil ego, qui se laissait facilement distraire.

‘ Je suis presque guéri, docteur ^a, annonça Dale un jour, en pleine partie de trictrac.

Le docteur soupira. ‘ Je sais, Dale. Il me faut l'admettre... je suis déçu. Pas de votre guérison, comprenez-moi bien. C'est simplement que vous

avez apporté un souffle d'air frais, si vous voulez bien me pardonner l'expression. ^a Ils rirent légèrement.

´ Je suis tellement fatigué des femmes entre deux ,ges qui font leur dépression nerveuse parce que c'est la mode. ^a

Dale perdit - les dés étaient contre lui. Mais il le prit bien, sachant que la prochaine fois il avait toutes les chances de gagner haut la main - comme d'habitude. Puis le docteur Rumming et lui se levèrent de leur table pour se diriger vers le haut de la salle de jeux, où le programme télévisé venait d'être interrompu pour diffuser un communiqué spécial. Autour du poste, les gens étaient troublés : les actualités télévisées n'étaient jamais autorisées à l'hôpital, seul un bulletin semblable pouvait s'infiltrer. Le docteur Rumming avait l'intention de le couper immédiatement, mais il entendit alors ce qui était annoncé.

´... à partir de satellites capables de détruire toutes les villes importantes des ...tats-Unis. Le président a reçu une liste des cinquante-quatre villes visées par les missiles orbitaux. L'une d'entre elles, dit le communiqué, sera détruite immédiatement pour montrer que la menace est sérieuse et qu'elle sera suivie d'effets. Les autorités de la protection civile ont été averties, et les citoyens des cinquante-quatre villes devront se tenir prêts à

une évacuation immédiate. ^a Suivit alors le défilé habituel de reportages spéciaux et de questions de fond, mais les reporters étaient tous terrifiés.

L'esprit de Dale ne pouvait cependant se concentrer sur le programme, parce qu'il était distrait par quelque chose de loin plus contraignant. Tous les occupants de la pièce, Dale y compris, respiraient parfaitement à l'unisson. Il essaya de briser le rythme, mais il n'y parvint pas.

C'est à cause de ma peur, se dit Dale. C'est l'émission qui me fait penser que j'entends les respirations.

Un journaliste de Denver apparut alors sur les ondes, interrompant l'émission de la chaîne. ´ Mesdames et messieurs, Denver est l'une des villes visées. La municipalité nous a demandé de vous informer que l'évacuation doit commencer immédiatement et dans l'ordre. Observez toutes les règles de circulation. Dirigez-vous vers l'est si vous habitez les quartiers suivants... ^a

Puis le journaliste s'arrêta pour écouter, respirant bruyamment.

Il respirait exactement à l'unisson de tous les occupants de la pièce.

´ Dale ^a, dit le docteur Rumming.

Dale respirait, sentant la mort planer dans le ciel, au-dessus de sa tête.

´ Dale, vous entendez les respirations ? ^a

Dale les entendait.

Le journaliste reprit la parole : ´ La cible est Denver. Les missiles sont déjà lancés. Veuillez partir immédiatement. Ne vous arrêtez sous aucun prétexte. On estime que nous avons moins de... moins de trois minutes. Mon Dieu ^a, dit-il, et il quitta son fauteuil, respirant profondément, et sortit en courant du champ de la caméra. Personne, dans le studio, ne coupa les appareils -

l'écran continuait à montrer le bureau des informations locales, les chaises vides, les tables, la carte météorologique.

´ Nous ne pouvons pas fuir à temps, dit le docteur Rumming à ses pensionnaires. Nous sommes près du centre de Denver.

Notre seul espoir est de nous allonger par terre. Essayer dans la mesure du possible de vous placer sous les tables et sous les chaises. ^a Les pensionnaires, terrifiés, obéirent à la voix de l'autorité.

´ Autant pour ma guérison ^a, dit Dale, d'une voix tremblante.

Rumming esquissa un demi-sourire. Ils étaient tous deux étendus au milieu de la pièce, laissant aux autres les meubles parce qu'ils savaient que cela ne servirait à rien du tout.

´ Vous n'aviez absolument pas votre place chez nous, lui dit Rumming. Je n'ai rencontré de ma vie un homme plus sain d'esprit. ^a

Dale était distrait, cependant. Au lieu de penser à sa mort imminente, il songeait à Colly et Brian dans leur cercueil. Il imaginait la terre soulevée par une tornade prodigieuse, et le cercueil instantanément réduit en cendres par l'explosion éblouissante qui envahissait le ciel. La barrière s'écroule enfin, se dit Dale, et je vais être avec eux autant qu'il est possible. Il pensa à Brian en train d'apprendre à marcher, pleurant quand il tombait; il se rappela Colly lui disant : Ne le ramasse pas à chaque fois qu'il pleure, sinon cela va lui apprendre que pleurer donne des résultats. ^a Et alors, trois jours durant, Dale avait écouté pleurer Brian et n'avait jamais levé une main pour l'aider. Brian apprit

très bien à marcher, rapidement. Mais à présent, brusquement, Dale ressentit à nouveau l'impulsion de le prendre dans ses bras, de poser son pathétique petit visage éploré sur son épaule pour dire :

«a va, ça va, papa te tient dans ses bras.

´ «a va, ça va, papa te tient dans ses bras ^a, fit Dale à mi-voix.

Puis il y eut un éclair d'un blanc si éblouissant que l'on put voir à travers les murs aussi bien qu'à travers les fenêtres, car il n'y avait plus de murs, et leur souffle fut ôté d'un coup de leurs corps, leurs voix furent dérobées si soudainement qu'ils poussèrent tous un cri involontaire, puis, pour toujours, se turent. Leur cri fut emporté par un vent violent qui entraîna le son, arraché à

leurs gorges en un ensemble parfait, vers les nuages qui se formaient au-dessus de ce qui avait jadis été Denver.

Au dernier moment, alors que le cri lui était tiré des poumons et que la chaleur lui arrachait les yeux de la tête, Dale se rendit compte que malgré toute sa prescience la seule vie qu'il eût jamais sauvée était celle d'un maître d'hôtel, une vie dont il se fichait éperdument.

Commerce de gros

LA R...CEPTIONNISTE eut l'air étonnée de le revoir si vite.

Áh, monsieur Barth, quel plaisir de vous retrouver, fit-elle.

- quelle surprise, voulez-vous dire, répliqua Barth d'une voix grondante qui semblait monter des bourrelets de graisse de son cou.

- Non, non, je suis ravie.

- «a fait combien de temps, cette fois-ci ? demanda Barth.

- Trois ans. Le temps passe vite. ^a

La réceptionniste souriait, mais Barth saisit son expression à la fois abasourdie et révoltée à la vue de sa masse. Dans son travail, elle avait affaire à des obèses tous les jours, mais Barth se savait exceptionnel, et il en était fier.

´ Retour au magasin de gros ^a, dit-il en s'esclaffant.

L'effort qu'il dut fournir pour rire le laissa suffocant et il reprit son souffle tandis qu'elle appuyait sur un bouton en annonçant :

´ Monsieur Barth est là. ^a

Il ne prit pas la peine de chercher une chaise - aucun siège n'était capable de supporter son poids - mais il s'adossa tout de même au mur : rester debout était une épreuve qu'il préférait éviter.

Pourtant, s'il revenait au Centre Andersen de remise en forme, ce n'était pas à cause du manque de souffle ou de l'épuisement qu'il ressentait au moindre effort. Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait obèse et il appréciait assez la sensation de masse écrasante que cet état lui procurait, l'impression qu'il faisait aux gens qui s'écartaient pour lui laisser le passage. Il regardait avec commisération ceux qui n'obtenaient qu'un simple effet de cor-pulence - les petits qui n'avaient pas la stature pour soutenir un poids excessif. Barth, lui, avec une taille qui dépassait largement les deux mètres, avait les moyens de devenir superbement, extra-ordinairement gros. Il possédait trente garde-robes différentes et prenait grand plaisir à passer de l'une à l'autre à mesure que croissaient son ventre, ses fesses et ses cuisses ; par moments, il avait le sentiment qu'en grossissant assez il pourrait engloutir le monde, devenir le monde. ¿ table, c'était un conquérant à l'égal de Gengis Khan.

Ce n'était donc pas son obésité qui l'avait ramené : c'était que la graisse avait fini par contrarier ses autres plaisirs. La fille qui avait partagé sa soirée de la veille avait eu beau s'acharner, il n'était arrivé à rien - signe qu'il était temps de renouveler, de restaurer, de réduire.

´ Je suis un sybarite ^a, dit-il d'une voix sifflante à la réceptionniste dont il ne demandait jamais le nom. Elle lui rendit son sourire.

´ Monsieur Andersen sera là dans un petit moment.

- Vous ne trouvez pas ironique qu'un homme tel que moi, capable de combler le moindre de ses désirs, ne soit jamais satisfait ? ^a Un nouvel éclat de rire le fit suffoquer. ´ Pourquoi n'avons-nous jamais couché ensemble? ^a demanda-t-il.

Une lueur d'agacement passa dans les yeux de la réception-

niste. ´ Vous me posez toujours cette question quand vous arrivez, monsieur Barth, mais jamais quand vous repartez. ^a

C'était exact. ¿ sa sortie du centre de remise en forme, elle ne lui paraissait jamais aussi séduisante qu'à son entrée.

Anderson fit son apparition, beau jusqu'à l'exubérance, expansif et chaleureux ; il serra la main épaisse de Barth avec enthousiasme. ' Revoici un de mes meilleurs clients ! fit-il.

- Je viens pour le traitement habituel, répondit Barth.

- Naturellement. Mais le prix a augmenté.

- Si jamais vous faites faillite, dit Barth en suivant Anderson dans le couloir, avertissez-moi longtemps à l'avance : je me laisse aller ainsi uniquement dans la certitude que vous existez.

- Oh !^a Anderson eut un petit rire. Nous ne ferons jamais faillite.

- J'imagine que vous pourriez faire tourner toute l'affaire rien qu'avec les honoraires que vous me demandez.

- Ce n'est pas seulement le service effectué que vous payez, vous savez : le prix inclut aussi la discrétion, l'absence d'intervention, dirons-nous, du gouvernement.

- ¿ combien de ces salauds versez-vous des pots-de-vin ?

- Très peu, très peu - en partie parce que beaucoup de hauts fonctionnaires font appel à nos services eux aussi.

- «a ne m'étonne pas.

- Les gens ne viennent pas nous voir seulement pour des problèmes de poids, vous savez : il y a aussi le cancer, la vieillesse et les séquelles esthétiques d'accidents. Vous n'en reviendriez pas si je vous révélais qui est déjà venu chez nous. ^a

«a m'étonnerait, songea Barth.

Le lit l'attendait, immense, moelleux et incliné de telle sorte qu'il n'ait pas de mal à se relever.

' J'ai bien failli me retrouver marié cette fois ^a, dit-il pour entretenir la conversation.

Anderson se tourna vers lui, surpris.

' Mais ça ne s'est pas fait.

- Non, naturellement : j'ai commencé à prendre du poids et elle ne l'a pas supporté.
- En avez-vous parlé avec elle ?
- Du poids que je prenais ? C'était assez visible.
- Non, de nous.
- Je ne suis pas idiot. ^a

Andersen eut l'air soulagé. Nous ne tenons pas à ce que des rumeurs se mettent à circuler chez les jeunes et les gens minces, vous comprenez.

- N'empêche, je crois que je chercherai à la revoir après : elle me faisait des trucs qu'une femme normale ne sait pas faire.

Et moi qui me croyais blasé ! ^a

Anderson ajusta une calotte de caoutchouc sur la tête de Barth.

Visualisez votre pensée clé ^a, lui rappela-t-il.

Ma pensée clé. Au début, Barth trouvait ce concept rassurant, car c'était la certitude que pas un iota de sa mémoire ne serait perdu ; mais aujourd'hui il le jugeait agaçant, voire puéril. Une pensée clé ! qui n'a pas sa bague secrète de décodage du capi-taine Aardvark ? Achète-la avant tous tes copains du quartier ! La seule chose que Barth avait faite avant tous ses copains du quartier, c'était devenir pubère. Il avait aussi été le premier à atteindre cent cinquante kilos.

Combien de fois suis-je déjà venu ici ? se demanda-t-il alors que son cr,ne commençait à le picoter. C'est la huitième, aujourd'hui. Huit fois, et je dispose d'une fortune plus immense que jamais, si vaste qu'elle en acquiert comme une vie propre. Je peux continuer ainsi indéfiniment, se dit-il avec délectation.

Manger indéfiniment sans souci ni restriction. C'est dangereux de prendre tant de poids, l'avait prévenu Lynette. Tu cours à la crise cardiaque. ^a Mais tout ce qui inquiétait Barth, c'était les hémorroïdes et l'impuissance : les premières étaient gênantes, mais la seconde lui rendait l'existence insupportable et le ramenait tout droit chez Anderson.

La pensée clé. quoi d'autre? Lynette, debout, nue, au bord de la falaise, en plein vent. Elle bravait la mort et il l'en admirait, presque à

en espérer qu'elle la trouverait. Elle n'avait que mépris pour les mesures de sécurité : comme les vêtements, c'étaient des restrictions qu'elle rejetait. Un jour, elle l'avait convaincu de jouer à chat avec elle sur un chantier de construction, et ils avaient couru comme des fous sur les poutrelles jusqu'à ce que la police intervienne et les oblige à s'en aller; Barth était alors mince encore de son dernier séjour chez Anderson. Mais ce n'était pas Lynette parmi les poutres qu'il entretenait dans sa mémoire ; c'était Lynette, la fragile et belle Lynette, qui défiait le vent de l'emporter et de briser son corps sur les rochers du fleuve.

Même ça, songea Barth, ce serait une espèce de plaisir, le plaisir nouveau de savourer un chagrin acquis de façon si magnifique, si admirable.

Soudain les picotements cessèrent dans son crâne. Anderson rentra dans la chambre.

‘Déjà? fit Barth.

- Nous avons amélioré la méthode. ^a Anderson lui retira délicatement la calotte, puis aida son énorme patient à se lever du lit.

‘ Je ne comprends pas pourquoi c'est illégal, dit Barth. C'est pourtant tout simple.

- Oh, les motifs ne manquent pas : le contrôle démographique et j'en passe. Nous avons inventé une forme d'immortalité, vous savez ; mais la raison principale, c'est la répugnance que le processus inspire aux gens. Le principe les révulse. Vous êtes un homme d'un rare courage. ^a

Mais il ne s'agissait pas de courage, Barth le savait bien : il s'agissait de plaisir. Il était pressé de voir le résultat et on ne le fit pas attendre.

‘ Monsieur Barth, je vous présente monsieur Barth. ^a

Il sentit son cœur se serrer en voyant son propre corps redevenu jeune, fort et beau, tel qu'il n'avait jamais été lors de sa première traversée de la vie. Pourtant, c'était bien lui, sans nul doute, qu'on avait fait entrer - hormis le ventre plat, les cuisses musclées mais assez minces pour ne pas se toucher à l'entrejambe. On l'avait amené nu, naturellement; Barth l'exigeait.

Il tenta de se rappeler la fois précédente : c'était lui, alors, qui était sorti de la salle d'apprentissage pour se trouver face à face avec

l'homme monstrueusement gros dont tous ses souvenirs lui disaient qu'il s'agissait de lui-même. Barth se rappela le double plaisir qu'il avait ressenti à voir la montagne de chair en quoi il s'était mué, et de la voir par les yeux de ce corps magnifiquement jeune.

´ Viens ^a, dit Barth, et sa propre voix éveilla en lui des échos de la fois précédente o~ c'était l'autre Barth qui avait prononcé

ce mot. Et, tout comme l'autre l'avait fait, il toucha le jeune Barth nu, il caressa sa peau merveilleusement douce, et enfin il le serra dans ses bras.

Et Barth jeune lui rendit son étreinte, car c'était ainsi que cela devait être. Nul n'aimait Barth autant que Barth, mince ou obèse, jeune ou vieux. La vie était une fête en l'honneur de Barth ; se voir lui-même lui causait la plus profonde nostalgie.

´ ¿ quoi est-ce que je pensais ? ^a fit Barth.

Le jeune Barth sourit, les yeux dans les siens. ´ ¿ Lynette, dit-il. Nue sur une falaise dans le vent; tu l'imaginais précipitée en bas.

- Tu iras la retrouver? demanda-t-il d'un ton avide à son jeune alter ego.

- Peut-être, ou bien quelqu'un dans son genre. ^a Et Barth constata avec ravissement que cette idée ne laissait pas du tout indifférent son jeune double.

Il fera l'affaire ^a, dit-il, et Andersen lui donna les papiers tout simples à signer - des papiers qui n'apparaîtraient jamais dans aucun tribunal parce qu'ils prouvaient que Barth était à la fois la victime consentante et l'auteur d'un acte que les textes de loi de tous les ...tats considéraient comme à peine moins grave que le meurtre.

´ Voilà qui est réglé, déclara Andersen en se détournant de l'obèse pour s'adresser au jeune homme mince. Vous êtes désormais monsieur Barth, responsable de sa fortune et de son existence. Vos vêtements se trouvent dans la chambre voisine.

- Je sais ^a, répondit le jeune Barth avec un sourire, et il quitta la pièce d'un pas élastique. Il allait s'habiller rapidement et quitter le centre de remise en forme d'une démarche énergique, en remarquant à peine la réceptionniste au physique sans intérêt, sauf le regard de regret qu'elle lançait au bel homme élancé qui, quelques instant plus tôt, gisait le cerveau vide en attendant qu'on lui donne un esprit et des souvenirs,

en attendant qu'un gros homme vide les lieux pour pouvoir prendre sa place.

Dans la salle de réveil, Barth s'était assis au bord du lit, les yeux tournés vers la porte, et il se rendit compte soudain, avec étonnement, qu'il ignorait ce qui devait se passer à présent.

‘Mes souvenirs s'arrêtent ici, fit-il à Andersen. Le contrat disait... que disait le contrat, à propos ?

- que nous devons vous prendre en charge et vous soigner jusqu'à la fin de vos jours.

- Ah, c'est vrai !

- Ce contrat ne vaut pas un pet de lapin ^a, déclara Andersen en souriant.

Barth le regarda, surpris.

Comment ça ?

- Vous avez le choix, Barth : une piqûre dans le prochain quart d'heure ou un travail.

- Mais qu'est-ce que vous racontez ?

- Vous ne pensiez tout de même pas que nous allions perdre notre temps et notre argent à vous fournir les quantités monstrueuses de nourriture qui vous sont nécessaires, n'est-ce pas ? ^a

Barth se sentit vaciller. Ce n'était pas ce à quoi il s'attendait, quoique en toute honnêteté il ne se fût attendu à rien : ce n'était pas le genre à s'inquiéter de l'avenir. La vie ne lui avait jamais guère posé de problèmes.

Une piqûre ?

- De cyanure, si vous insistez; mais nous préférierions pouvoir pratiquer une vivisection afin de récupérer autant d'organes utilisables que possible. Votre corps est encore très jeune. Votre bassin et vos glandes pourraient nous rapporter des sommes fabuleuses, mais il faut vous les prélever alors que vous êtes vivant.

- Mais enfin qu'est-ce que vous me chantez là? Ce n'est pas ce dont nous étions convenus !

- Je ne suis convenu de rien du tout avec vous, mon ami, répliqua Andersen sans cesser de sourire. J'ai passé un contrat avec Barth - et Barth vient de sortir de cette chambre.

- Rappelez-le ! J'exige...

- Barth se fiche royalement de votre sort. ^a

Et il comprit que c'était vrai. ' Vous avez parlé d'un travail.

- En effet.

- quelle sorte de travail ? ^a

Anderson hocha la tête. ' «a dépend.

- De quoi ?

- Du type de travail qui se présente. Chaque année, il y en a plusieurs qui demandent l'intervention d'hommes vivants mais pour lesquels on ne trouve pas de volontaires. On ne peut obliger personne, pas même un criminel, à les effectuer.

- Et moi ?

- Vous les ferez. Du moins l'un d'entre eux, car il est rare que vous en effectuiez un second.

- Comment pouvez-vous me faire ça ? Je suis un être humain ! ^a

Anderson secoua la tête. Selon la loi, il ne peut exister qu'un seul Barth, et ce n'est pas vous. Vous n'êtes qu'un numéro - et une lettre : la lettre H.

- Pourquoi H ?

- Parce que vous êtes un goinfre répugnant, mon ami. Même nos premiers clients n'ont pas encore dépassé la lettre C. ^a

Là-dessus, Anderson sortit et Barth resta seul. Pourquoi n'avait-il pas prévu ce qui lui arrivait? C'était évident, évident!

s'écria-t-il intérieurement. Bien s'r qu'on n'allait pas le maintenir en vie à le dorloter ! Il avait envie de se lever pour tenter de s'enfuir, mais marcher était déjà difficile, alors courir... Il demeura sur le lit, le ventre lourdement posé sur ses cuisses, elles-mêmes largement séparées par des bourrelets de graisse. Il se mit debout à grand ahan

mais ne put avancer qu'en se dandinant tant la graisse l'obligeait à écarter les jambes et gênait ses mouvements.

«a s'est produit chaque fois, songea-t-il. Chaque fois que je suis sorti de ce foutu centre jeune et mince, j'y ai laissé quelqu'un comme moi, et ils en ont fait ce qu'ils voulaient ! Ses mains tremblaient irrésistiblement.

Il se demanda quelles avaient été ses décisions précédentes et comprit aussitôt que le choix offert n'en était pas un : certains obèses se faisaient peut-être horreur et préféraient la mort afin que seule survive une version élancée d'eux-mêmes, mais pas Barth. Barth ne pouvait choisir de se faire du mal ; et puis effacer une version de lui-même, fût-elle illégale et clandestine... non, impossible. En tout état de cause, il demeurait Barth; l'homme qui avait quitté la salle de réveil quelques minutes plus tôt n'avait pas dépouillé Barth de son identité : il l'avait dupliquée, c'est tout. On m'a volé mon moi par un jeu de miroirs, se dit-il. Il faut que je la récupère. Andersen ! brailla-t-il. Andersen ! J'ai pris ma décision ! ^a

Ce ne fut pas Anderson qui entra, naturellement. Barth ne le reverrait plus jamais : la tentation aurait été trop grande de le tuer.

Àu travail, H ! ^a cria le vieil homme de l'autre bout du champ.

Barth resta encore un peu appuyé sur sa binette, puis se remit à

sarcler les mauvaises herbes entre les plants de pomme de terre.

Ses cals aux mains avaient depuis longtemps pris la forme du manche de l'outil et ses muscles étaient capables d'accomplir la besogne sans intervention consciente de sa part ; pourtant, cela ne rendait pas la tâche plus aisée. quand il avait compris qu'on voulait lui faire cultiver des pommes de terre, il s'était exclamé : C'est ça, mon travail? C'est tout? ^a On lui avait ri au nez et répondu non : Ce n'est qu'un entraînement pour vous mettre en forme. ^a Ainsi donc, depuis deux ans, il travaillait dans les champs de pommes de terre et il commençait à douter de revoir un jour les hommes, d'en finir un jour avec les patates.

Le vieil homme le surveillait, il le savait. Son regard était plus brulant que le soleil lui-même. Le vieil homme le surveillait et, si Barth se reposait trop longtemps ou trop souvent, il rappliquait, le fouet à la main, pour lui infliger de profondes entailles et le faire souffrir jusqu'à l'âme.

Il affouilla la terre pour trancher la racine d'une plante rebelle qui semblait fixée aux fondations mêmes du monde. ' Tu vas l,cher, saleté ! ^a marmonna-t-il. Il se croyait trop faible pour frapper plus fort, pourtant il y parvint : la lame coupa la racine et le choc l'ébranla jusqu'aux os.

Il était nu et tellement bronzé qu'il en était presque noir. Sa peau pendait en vastes plis, souvenirs de la montagne de graisse qu'il avait été. Cependant, sous la chair flasque, il était sec et dur.

Il aurait pu s'en réjouir, car chaque muscle avait été acquis par un rude travail et sous la douleur du fouet; mais il n'en tirait nul plaisir : le prix était trop élevé.

Je vais me suicider, se dit-il comme il se le répétait souvent, les bras tremblants d'épuisement. Je vais trouver le moyen de me suicider pour les empêcher de se servir de mon corps et de mon

,me.

Mais jamais il ne se tuerait. Même au point o' il en était, Barth était incapable de mettre fin à son calvaire.

L'exploitation dans laquelle il travaillait n'était pas enclose, mais le jour o' il s'était enfui il avait marché, marché trois jours durant sans rencontrer le moindre signe de présence humaine, en dehors, ici et là, d'une trace de Jeep dans le désert d'armoise et de chiendent. On avait fini par le retrouver, on l'avait ramené, las et désespéré, et on l'avait forcé à terminer sa journée de travail au champ avant de l'autoriser à se reposer; et le fouet l'avait mordu cruellement, appliqué par le vieil homme avec une délectation qui trahissait un tempérament sadique ou une profonde haine personnelle.

Mais pourquoi me ha'rait-il ? s'était demandé Barth. Je ne le connais même pas ! Il avait conclu que c'était à cause de son obésité, de sa mollesse évidente, alors que le vieux était sec au point d'en être décharné, le visage creusé par des années d'exposition au soleil ; mais, les mois passant et la graisse disparaissant, emportée par la sueur et la chaleur infernale du champ de pommes de terre, la haine du vieux n'avait pas faibli.

Une cinglure cuisante sur le dos, le claquement du cuir sur la peau, puis une douleur atroce dans les muscles. Il s'était arrêté

trop longtemps. Le vieil homme était là.

Le vieux se taisait ; il se contentait de brandir le fouet, prêt à

frapper à nouveau. Barth leva la binette pour reprendre le travail.

Pour la centième fois, il songea que l'outil avait la même portée que le fouet et un impact aussi efficace ; mais, pour la centième fois aussi, il vit le regard du vieux et ce qu'il y lut suffit à

l'empêcher d'agir, sans qu'il comprît pourquoi : il était incapable de se venger. Il ne pouvait que courber l'échine.

Le fouet ne s'abattit pas une seconde fois; Barth et le vieil homme s'entrecroisèrent. La cinglure lui brûlait le dos sous le soleil ; des mouches tournoyaient autour de lui en bourdonnant. Il ne prit pas la peine de les chasser.

Enfin le vieil homme rompit le silence.

‘ H ^a, dit-il.

Barth ne répondit pas et se contenta d'attendre la suite.

‘ On vient te chercher. Ton premier travail ^a, poursuivit le vieil homme.

Ton premier travail. Barth mit un moment pour comprendre ce que cela sous-entendait : fini, les champs de pomme de terre, fini, le soleil, fini, le vieux et son fouet, fini, la solitude ou, du moins, l'ennui.

‘ Merci, mon Dieu ^a, fit Barth. Il avait la gorge sèche.

‘ Va te laver ^a, dit le vieux.

Barth rapporta la binette dans la remise. Il se rappela qu'elle lui avait paru épouvantablement lourde à son arrivée, au point qu'il s'était évanoui au bout de dix minutes au soleil. On l'avait ranimé dans le champ et le vieil homme avait dit : ‘ Rapporte-la. ^a Alors il avait rapporté la lourde, lourde binette avec l'impression d'être le Christ portant sa croix. Bientôt, les autres hommes s'en étaient allés et il s'était retrouvé seul avec le vieux, mais le rituel de la binette n'avait jamais changé : ils se rendaient à la remise et le vieux mettait l'outil sous clé afin que Barth ne puisse aller le chercher la nuit pour le tuer.

Ensuite, il rentra dans la maison et se baigna; l'eau réveilla ses blessures et le vieil homme lui passa un désinfectant atrocement douloureux sur le dos. Il y avait longtemps que Barth n'espérait plus d'anesthésiant : ce n'était pas le genre du vieux.

Des vêtements propres, quelques minutes d'attente, et puis l'hélicoptère. Un jeune homme à l'air sérieux en descendit, inconnu de Barth dans le détail mais très familier par son aspect général : c'était l'écho de tous les jeunes gens sérieux à qui il avait déjà eu affaire. Le jeune homme s'approcha sans un sourire et demanda : ' H ?^a

Barth hocha la tête. C'était le seul nom qu'on lui donnait.

' Vous avez un travail.

- Lequel ? ^a fit Barth.

Le jeune homme ne répondit pas. Derrière Barth, le vieux murmura : ' Tu le sauras bien assez tôt - et là, tu regretteras de n'être pas resté ici, H. quand on te dira de quel boulot il s'agit, tu supplieras qu'on te ramène aux champs de pommes de terre. ^a

Mais Barth en doutait : depuis deux ans qu'il y trimait, il n'avait pas connu un seul instant de plaisir. La cuisine était atroce et jamais en quantité suffisante, il n'y avait pas de femmes et il était en général trop épuisé pour s'offrir une g,terie solitaire.

Rien que la douleur, le travail et la solitude, tous affreux. Il allait laisser cette vie derrière lui; n'importe quoi vaudrait mieux, n'importe quoi.

' Mais quelle que soit la t,che qu'on va te confier, reprit le vieil homme, elle ne pourra pas être pire que la mienne. ^a

Barth lui aurait volontiers demandé en quoi elle consistait, mais rien dans le ton du vieux n'invitait la question et rien dans le passé de leur relation ne permettait de la poser. Aussi, sans parler, ils regardèrent le jeune homme tendre la main dans l'hélicoptère pour aider un autre homme à en sortir : un homme monstrueusement gros, nu comme un ver et blanc comme la chair d'une pomme de terre, apparemment pétrifié. Le vieux s'avança vers lui d'un air décidé.

Salut, I, dit-il.

- Je m'appelle Barth ^a, répliqua le gros homme d'un ton irrité. Le vieux le frappa sèchement à la bouche ; la lèvre tendre éclata et du sang se mit à couler là o' les incisives avaient entaillé la peau.

Í, répéta le vieil homme. Tu t'appelles I. ^a

Le gros homme hocha la tête d'un air pitoyable mais Barth -

H - ne ressentait nulle pitié pour lui. Deux ans, cette fois ! Deux petites années seulement et il était déjà dans cet état, nom de Dieu ! Barth se rappelait vaguement la fierté qu'il éprouvait devant la montagne de chair qu'il était devenu; à présent il ne ressentait plus que du mépris, que l'envie de se planter devant l'obèse et de lui crier au visage : ´ Pourquoi as-tu fait ça? Pourquoi as-tu recommencé ? ^a

Mais ses reproches seraient restés lettre morte : pour I, comme pour H, c'était la première fois, la première trahison. Sa mémoire n'avait gardé la trace d'aucune autre.

Le vieil homme plaça une binette entre les mains de l'obèse et le conduisit dans le champ. Deux autres jeunes gens sortirent de l'hélicoptère; Barth savait ce qu'ils allaient faire, il les voyait presque aider le vieux pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il apprenne l'inutilité de toute résistance et de tout atermoiement.

Mais Barth n'eut pas l'occasion d'assister à la réitération des tourments endurés deux ans plus tôt : le premier jeune homme le fit monter dans l'hélicoptère, l'installa dans un siège près d'un hublot et prit place à côté de lui. Le pilote fit vrombir les moteurs et l'appareil commença de s'élever.

´ Le salaud ^a, dit Barth en regardant le vieil homme gifler brutalement I.

Le jeune homme eut un petit rire, puis il lui annonça quel était son travail.

Barth s'agrippa au rebord du hublot avec l'impression que sa vie s'échappait de lui en même temps que le sol s'éloignait. ´ Je ne peux pas.

- Il y a pire comme travail ^a, fit le jeune homme.

Barth ne le crut pas.

´ Si je survis, dit-il, si je m'en sors, je veux revenir ici.

- «a vous a plu à ce point ?

- Pour le tuer. ^a

Le jeune homme le regarda d'un air inexpressif.

´ Le vieux^a, expliqua Barth avant de s'apercevoir que le jeune homme

était fondamentalement incapable de comprendre quoi que ce soit. Il se tourna de nouveau vers le hublot. Le vieil homme paraissait tout petit à côté de l'énorme masse de chair près de lui. Barth éprouva soudain un terrible dégoût pour I, un terrible désespoir, aussi, de se rendre compte qu'aucun apprentissage n'était possible, que ses alter ego rejoueraient indéfiniment le hideux scénario.

quelque part, l'homme qui un jour serait J dansait, s'adonnait au polo, séduisait, pervertissait et savourait toutes les femmes, tous les adolescents et, Dieu le savait, tous les faibles qui lui tombaient sous la main ; quelque part, l'homme qui un jour serait J dînait.

I courba sa monstrueuse silhouette sous le soleil et essaya maladroitement d'utiliser la binette ; soudain, il perdit l'équilibre, tomba et resta à se tordre dans la terre. Le vieil homme leva son fouet.

À ce moment, l'hélicoptère vira et Barth n'eut plus que le ciel devant les yeux; il ne vit pas le fouet s'abattre mais il l'imagina.

Il l'imagina, il s'en délecta et il eut envie de sentir tout le poids du coup dans son propre bras. Frappe-le encore ! cria-t-il en lui-même. Frappe-le pour moi ! Et en lui-même il abattit encore le fouet une dizaine de fois.

« À quoi pensez-vous ? demanda le jeune homme en souriant, de l'air de celui qui connaît d'avance la chute d'une blague.

- Je me dis, répondit Barth, que le vieux ne peut pas le haïr autant que moi. »^a

C'était apparemment la chute attendue : le jeune homme se mit à rire à gorge déployée. Barth ne voyait pas quelle était la plaisanterie, cependant il avait la certitude d'en être l'objet. Il aurait aimé envoyer son poing dans la figure de son voisin mais il n'osa pas.

Peut-être le jeune homme perçut-il une tension dans le corps de Barth, à moins qu'il ne voulût simplement s'expliquer; toujours est-il qu'il cessa de rire mais sans parvenir à effacer son sourire, qui transfixa Barth bien davantage que son hilarité.

« Vous n'avez donc pas compris ? demanda-t-il. Vous ne savez pas qui est le vieux ? »^a

Non, Barth ne le savait pas.

« que croyez-vous que nous avons fait de A ? »^a Et le jeune homme de

s'esclaffer de plus belle.

Il y a des t,ches pires que la mienne, se dit soudain Barth. Et la plus horrible serait de passer toutes ses journées, pendant des mois et des mois, à surveiller cet animal méprisable qu'il devait s'avouer être lui-même.

Sa blessure au dos saignait un peu et le sang colla au siège en séchant.

Temps morts

GEMINI s'enfonça dans le fauteuil capitonné et se posa la boîte sur la tête. ¿ l'intérieur il faisait noir comme de l'encre, à l'exception de la lumière qui pénétrait par un interstice à hauteur des épaules.

´ Bon, on y va ^a, dit Orion. Gemini se cramponna. Il entendit le dé clic d'un interrupteur (ou quelqu'un avait-il claqué des dents de surprise?) et le tempostat se referma sur lui, absorbant la lumière, puis du vert, de l'orange et une autre couleur indéfinis-sable, plus foncée que le pourpre, dansèrent à la limite de son champ de vision.

Et il se retrouva brusquement debout dans l'herbe haute au bord d'une route. Une branche chargée de feuilles lui caressa le dos, poussée par le vent. Il avança, en quête de...

La route, tout comme l'avait dit Orion. Environ une minute à attendre, donc.

Gemini glissa maladroitement en bas du talus, se couvrant les mains de terre. ¿ sa grande surprise, celle-ci était humide et molle, collant aux doigts. Il s'était attendu qu'elle soit dure. Voilà

ce qui arrive quand on fait confiance aux gravures des encyclopédies, se dit-il. Et, sous ses pieds, le sol s'enfonçait légèrement.

Il regarda derrière lui. Deux sillons marquaient son passage sur le talus. Il avait laissé une trace sur ce monde, après tout, se dit-il. Cela n'a aucune importance, mais il y a une trace de moi, en ces temps où les hommes pouvaient laisser des traces.

Puis il vit des lumières aveuglantes au sommet de la côte. Le camion arrivait. Gemini huma l'air. Il ne sentit rien - pourtant tous les livres soulignaient combien les moteurs à essence sen-taient mauvais. Il était peut-être trop loin.

Les lumières changèrent alors de direction. Le virage. Il serait là dans un instant, la paroi de la montagne lui cachant la visibilité

jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Gemini s'avança sur la route, parcouru d'un frisson anticipé.

Oh, il avait déjà utilisé à plusieurs reprises le tempostat. Comme tout le monde, il avait assisté aux événements importants : Michel-Ange décorant la chapelle Sixtine. Haendel en train d'écrire Le Messie (interdiction formelle à quiconque de fredonner la moindre mélodie). La première représentation du Sacre du printemps. Et quelques événements mineurs, liés à sa passion pour l'histoire : l'assassinat de John F. Kennedy, un politicien; la rencontre entre Laurent de Médicis et le roi de Naples; Jeanne d'Arc sur le bûcher - horrible.

Et maintenant, enfin, l'occasion d'expérimenter dans le passé

une chose qu'il lui était impossible de vivre dans le présent.

La mort.

Le camion sortit de la courbe en tanguant, ses phares éclairèrent le talus opposé avant de revenir sur la route, illuminant un instant Gemini avant qu'il bondisse vers le pare-brise (le visage horrifié du chauffeur, les phares éblouissants, le métal si dur), puis la souffrance. Ah, une souffrance déchirante qui lui fit, pour la première fois, prendre conscience de la moindre parcelle de son corps hurlant de douleur. Les os craquèrent, volant en éclats comme du bois sec sous la cognée. La chair et la graisse giclèrent en tous sens comme de la confiture. Le sang éclaboussa la calandre d'une façon démentielle. Les yeux jaillirent des orbites tandis que le cerveau cherchait à traverser son crâne qui s'écrasait. Non non non non non, hurla Gemini dans le dernier fragment de son cerveau. Non non non non non, arrêtez !

Le vert, l'orange et le plus-que-pourpre dansèrent devant ses yeux. Une contraction de ses entrailles, un frisson mental, et il fut de retour, arraché à la mort par les inexorables lois mathématiques du tempostat. Il sentit son corps, intact, se réassembler, en sentit chaque particule, oui, aussi nettement que lorsque le véhicule l'avait frappé, mais cette fois-ci avec délectation - une délectation si totale qu'il ne remarqua même pas le pur orgasme que son corps ajoutait à la symphonie triomphale.

Le tempostat se releva. La boîte fut ôtée. Gemini resta en place, haletant, en nage, riant et pleurant tout à la fois, saisi d'une envie de

chanter.

Comment était-ce ? demandèrent avec impatience ceux qui se pressaient autour de lui. Comment est-ce, est-ce comme...

- Cela ne peut se comparer à rien. C'est... ^a Gemini ne pouvait trouver de mots. C'est comme ce que Dieu promettait aux justes et ce que Satan réservait aux pécheurs, mêlés en une seule sensation. ^a Il tenta d'expliquer la souffrance délicieuse, la joie surpassant toute joie, le...

Est-ce mieux que la poussière des fées ? ^a demanda un jeune homme timide. Gemini se rendit compte qu'il était si réservé ce soir pour la bonne raison qu'il était indubitablement envapé.

Après cela, dit Gemini, la poussière des fées ne fait pas plus d'effet que d'aller aux toilettes. ^a

Tout le monde rit, bavarda, se proposa pour le prochain tour (Orion sait animer une soirée ^a), tandis que Gemini quittait le siège du tempostat pour rejoindre Orion devant le tableau de commandes, à quelques mètres de là.

La promenade t'a plu ? ^a demanda Orion, souriant avec gentillesse à son ami.

Gemini secoua la tête. Plus jamais ^a, dit-il.

Un instant, Orion eut l'air troublé, inquiet. Tu as trouvé ça si pénible ?

- Pas pénible. Fort. Je ne l'oublierai jamais. Je ne me suis jamais senti aussi... vivant, Orion. qui l'eût cru? que la mort soit si...

- Brillante ^a, dit Orion, trouvant le mot juste. Ses longs cheveux lui tombèrent dans la figure; il se dégagea les yeux.

C'est meilleur la deuxième fois. On a plus de temps pour apprécier. ^a

Gemini secoua la tête. Une seule fois me suffit. La vie ne me paraîtra plus jamais terne. ^a Il se mit à rire. Éh bien, on passe au suivant ? ^a

Harmony s'était déjà installée dans le fauteuil. Elle s'était déshabillée, pour le plus grand plaisir des invités, disant : Je ne veux rien sentir entre moi et le métal glacé. ^a Orion la fit attendre pendant qu'il ajustait les réglages. Alors qu'il s'activait, une question vint à l'esprit de Gemini. Combien de fois as-tu fait cela, Orion ?

- Assez souvent ^a, répondit-il tout en observant l'image holographique de la boucle temporelle. Gemini se demanda s'il n'y avait pas une accoutumance à la mort du même ordre qu'à la poussière des fées, à la coquetterie ou au travail.

Surmontant sa surprise et son horreur, Rod Bingley réussit à

arrêter le camion. Les yeux se trouvaient encore dans la rigole du pare-brise. Eux seuls paraissaient réels. Le reste était étalé sur la route, réduit en bouillie par les pneus.

Rod ouvrit la portière à la volée et contourna au pas de course l'avant du camion, dans l'espoir de... quoi faire? Il n'y avait aucun espoir que l'homme soit encore vivant. Mais peut-être pourrait-il l'identifier. Un dingo échappé d'un asile, égaré sur les routes de montagne dans ses étranges vêtements blancs ? Mais il n'y avait pas d'hôpital dans le coin.

Et il n'y avait pas de cadavre à l'avant du camion.

Il passa la main sur le métal brillant, sur le pare-brise propre quelques insectes écrasés sur la calandre.

Le métal était-il déjà enfoncé en cet endroit? Rod n'arrivait pas à s'en souvenir. Il fit le tour du camion. Aucune trace de quoi que ce soit.

Il devait avoir tout imaginé. Mais cela avait semblé si réel.

Et il n'avait rien bu, n'avait pas pris de remontants - un routier doué de bon sens ne prend jamais de stimulants. Il secoua la tête.

Il avait la chair de poule. Il avait l'impression d'être observé.

Il regarda par-dessus son épaule. Rien d'autre que les arbres qui se balançaient légèrement dans le vent. Pas même un animal. quelques papillons attirés par la lueur des phares. C'était tout.

Honteux de s'effrayer sans raison, il sauta malgré tout en vitesse dans la cabine, claqua la portière derrière lui et la ver-rouilla. Il mit en route. Et il dut se forcer à lever les yeux pour regarder par le pare-brise. Il s'attendait à moitié à y voir encore les yeux.

Le pare-brise était dégagé. Et, comme il avait un horaire à respecter, il se hâta. Devant lui, la route zigzaguait à l'infini.

Il conduisait plus vite, résolu à rejoindre la civilisation avant d'avoir une autre hallucination.

En abordant un virage, tandis que ses phares balayaient les arbres de l'autre côté de la route, il crut apercevoir un éclair blanc sur la droite, au milieu de la route.

La lumière la happa juste avant que le camion la heurte, une jolie fille nue, voluptueuse et passionnée. Follement passionnée, debout, les jambes largement écartées, les bras grands ouverts.

Elle se baissa, puis bondit en avant au moment où le camion la heurtait bien que Rod écrasât la pédale de frein tout en donnant un coup de volant. Son embardée fit qu'il ne la cueillit pas de plein fouet mais avec le côté gauche du véhicule, juste devant lui.

Un de ses bras s'écrasa contre le flanc de la cabine, la main griffant la vitre de la portière. Elle aussi fut écrasée.

Gémissant, Rod arrêta une nouvelle fois le camion. La main était mollement retombée contre la hanche de la femme, aussi ne bloquait-elle plus la portière. Rod descendit en hâte, contourna précipitamment la porte et toucha la femme.

Le corps était chaud. La main réelle. Il toucha la fesse la plus proche de lui. Elle était douce et élastique, mais Rod put constater qu'en dessous le bassin était brisé. Puis le corps se détacha du capot, glissa sur le bitume de la route gravillonnée et disparut.

Un premier temps, Rod conserva son calme. Elle avait glissé

du capot, puis plus rien. À part une légère (et indubitablement nouvelle !) fêlure du pare-brise, il ne subsistait aucune trace d'elle.

Rodney hurla.

De l'autre côté de la gorge, l'écho lui renvoya son cri. Le son parut se renforcer entre le tronc des arbres. Une chouette lui répondit.

Finalement, Rod remonta dans le camion et se remit en route, lentement mais irrésolument, se demandant, grand Dieu, ce qui pouvait bien se passer dans sa tête.

Harmony quitta le fauteuil, pantelante et secouée de violents frissons.

Est-ce meilleur que faire l'amour? ^a lui demanda un homme.

Celui-ci avait indubitablement essayé, sans succès, de l'entraîner au lit.

C'est l'amour, répondit-elle. Mais c'est meilleur que l'amour avec toi. ^a

Tout le monde rit. quelle soirée formidable ! qui pourrait faire mieux ? Les hôtes en puissance désespéraient, même s'ils réclamaient à grands cris d'essayer à leur tour le tempostat.

Mais, à cet instant, la porte s'ouvrit avec un bourdonnement indiquant que la police avait déconnecté le système de sécurité.

« Nous sommes faits ! » s'écria joyeusement quelqu'un, déclenchant rires et applaudissements.

La policière était jeune et semblait peu familiarisée avec les champs de force; elle traversa celui-ci maladroitement. Elle gagna le centre de la pièce.

Orion Overweed ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à

la ronde.

- C'est moi », répondit Orion sans quitter son siège, sur ses gardes. Gemini se tenait à son côté.

Officier de police Mercy Manwool, de la brigade temporelle de Los Angeles.

- Oh ! non ! murmura quelqu'un.

- Cet endroit ne relève pas de votre juridiction, dit Orion.

- Nous avons un accord d'intervention réciproque avec la Canadian Chronospot Corporation. Et nous avons toutes raisons de penser que vous brouillez les sillons temporels de la huitième décennie du vingtième siècle. » Elle eut un bref sourire. Nous avons assisté à deux suicides et, après avoir soigneusement véri-

fié l'usage que vous avez fait de votre tempostat privé ces derniers temps, nous en avons découvert plusieurs autres. Vous avez apparemment trouvé une nouvelle façon de passer le temps, monsieur Overweed. »

Orion haussa les épaules. « Ce n'est qu'une fantaisie passagère. Mais je ne brouille pas les sillons temporels. »

Elle gagna la console de contrôle et, d'un air assuré, tendit la main vers l'interrupteur. Orion lui attrapa aussitôt le poignet.

Gemini fut surpris de voir à quel point les muscles de son avant-bras

paraissaient puissants. Se serait-il adonné à quelque sport ?

Cela lui aurait bien ressemblé, de se comporter comme un membre des classes inférieures.

‘ Votre mandat ^a, dit Orion.

Elle retira sa main. ‘ J'ai une plainte officielle de l'équipe de surveillance de la brigade temporelle. C'est suffisant. Je dois mettre fin à votre activité.

- Selon la loi, dit Orion, vous devez produire des preuves de ce que vous avancez. Rien de ce que nous avons fait ce soir ne modifiera l'histoire en aucune façon.

- Ce camion n'était pas piloté par un robot, dit-elle en haus-sant le ton. Il y avait un homme au volant. Vous avez modifié le cours de sa vie. ^a

Orion se contenta de rire. ‘ Vos observateurs n'ont pas bien fait leur travail. Moi si. Regardez. ^a

Il se tourna vers les commandes et passa une séquence accélérée montrant une image obscurcie du camion qui dévalait à toute vitesse une route de montagne. Les virages succédaient aux virages et, comme l'hologramme était centré en permanence sur le véhicule, le paysage environnant défilait d'un mouvement saccadé, oscillant de droite à gauche et de haut en bas lorsque le camion s'inclinait dans un virage ou passait sur une bosse.

Puis, près du fond de la faille entre les montagnes, le camion aborda une longue courbe de faible rayon menant à un pont étroit qui enjambait la rivière.

Mais il n'y avait plus de pont.

Et le camion, incapable de s'arrêter, dérapa avant de basculer par-dessus le bord de la route tronquée, restant un instant suspendu dans les airs au-dessus du précipice, puis il culbuta, rebondissant d'un bord à l'autre du ravin. Il resta coincé entre deux entablements rocheux à plus de dix mètres au-dessus de l'eau. La cabine était complètement écrasée.

‘ Il meurt, dit Orion. Ce qui signifie que tout ce que nous fai-sons avec lui avant sa mort, et après son dernier contact possible avec un autre humain, est légal. Selon le code. ^a

La policière s'empourpra de colère.

´ J'ai assisté à vos petits jeux avec les avions et les bateaux en perdition. C'est de la cruauté, monsieur Overweed.

- La cruauté envers un mort n'est pas, par définition, de la cruauté. Je ne modifie pas l'histoire. Monsieur Rodney Bingley est mort, il est mort depuis quatre siècles. Je ne fais de mal à

aucun être humain en vie. Vous me devez des excuses. ^a

L'officier de police Mercy Manwool secoua la tête. ´ Je pense que vous êtes aussi pervers que les Romains qui jetaient dans l'arène des gens en p,ture aux lions...

- J'ai entendu parler des Romains, dit froidement Orion. Et je sais qui ils traitaient ainsi. Dans mon cas, cependant, il s'agit de mes amis. Et je les ramène en toute sécurité gr,ce au système de sécurité Hamburger, partie indissociable de tout tempostat, qui les récupère et les réassemble. Vous me devez des excuses. ^a

Elle se redressa. ´ La brigade temporelle de Los Angeles présente à Orion Overweed ses excuses officielles pour avoir avancé

des allégations injustifiées concernant les activités dudit Orion Overweed. ^a

Orion lui adressa un sourire narquois. Ón ne peut pas dire que cela vient vraiment du fond du cúur, mais je les accepte.

Pendant que vous êtes ici, puis-je vous offrir un verre ?

- Sans alcool ^a, répondit-elle immédiatement, avant de se tourner vers Gemini qui l'observait d'un regard triste mais insistant. Orion partit chercher des verres et essayer de trouver dans la maison une boisson sans alcool.

´ Tu t'en es bien sortie, dit Gemini.

- Et toi, Gemini, dit-elle d'une voix basse détimbrée, tu as été le premier à faire le voyage. ^a

Gemini haussa les épaules. Íl n'a jamais été question du contraire. ^a

Elle lui tourna le dos. Orion revenait avec un verre. Il rit.

Ćoca-Cola, dit-il. Je dois le faire importer du BrĆsil. Ils boivent encore de ĉa, là-bas, vous savez. Recette d'origine. ^a Elle le lui prit et but.

Orion se rassit devant son tableau de commandes.

Ću suivant ! ^a cria-t-il. Un couple prit place ensemble sur le fauteuil en riant tandis que les autres leur posaient la boîte sur la tête.

Rod avait perdu le compte. Il avait tout d'abord essayé de compter les virages. Puis les lignes blanches de la chaussée, jusqu'à ce qu'une couche d'asphalte neuf les recouvrit. Puis les étoiles. Mais le seul chiffre qui lui tournait dans la tête était neuf.

9.

NEUF.

Mon Dieu, priait-il en silence, que m'arrive-t-il, que m'arrive-t-il, changez cette nuit, réveillez-moi, quoi qu'il m'arrive, faites-le cesser.

Un homme grisonnant se tenait au bord de la route, urinant.

Rod ralentit. Ralentit au point de ne presque plus avancer. Il dépassa l'homme si lentement que, si celui-ci avait fait le moindre mouvement, Rod aurait pu arrêter le camion. Mais l'homme aux cheveux gris termina simplement d'uriner, laissa retomber sa robe et fit gaiement signe de la main. Rod poussa alors un soupir de soulagement et accéléra.

Laissé retomber sa robe. L'homme portait une robe. Les hommes ne portaient pas de robe, sauf au cours de cette nuit sanglante. Il aperçut au même instant dans son rétroviseur latéral l'éclair blanc de l'homme qui se jetait sous les roues arrière. Rod écrasa le frein, posa sa tête sur le volant et pleura bruyamment, éclatant en sanglots déchirants qui ébranlèrent toute la cabine qui firent osciller le camion sur ses puissants amortisseurs.

Parce que Rod revoyait à chaque mort le visage de sa femme après l'accident de la circulation (ce n'était pas de ma faute !) qui l'avait tuée sur le coup, alors que lui était sorti de l'épave sans une égratignure.

Puis il releva la tête.

Orion riait encore du récit d'Hector expliquant comment il avait amené le conducteur à accélérer.

Il pensait que j'étais en train de pisser dans les fourrés au bord de la route ! ^a répéta-t-il, et Orion repartit d'un grand éclat de rire.

Et puis tu as sauté en arrière sur la route, sous ses pneus !

J'aurais bien voulu voir ça ! ^a cria Orion. Le reste des invités riaient également. ¿ part Gemini et l'officier de police Manwool.

Vous pouvez le voir, bien entendu ^a, dit doucement Manwool. Ils l'entendirent, malgré le bruit, et Orion secoua la tête.

Uniquement sur l'holo. Et l'image n'est vraiment pas bonne.

- Cela fera l'affaire ^a, dit-elle.

Derrière Orion, Gemini murmura : Vous pourquoi pas, Orry ? ^a

La sonorité de ce vieux surnom amical surprit Orion, mais, bizarrement, cela le réconforta. Ces souvenirs lui étaient-ils donc aussi chers qu'à Orion ? Il se tourna lentement, plongea dans le regard triste et profond de Gemini. Aimerais-tu le voir sur l'holo ? ^a demanda-t-il.

Gemini se contenta de sourire. Ou plutôt il tordit les lèvres en ce demi-sourire fugace qu'Orion connaissait depuis si longtemps (seulement quarante ans, mais cela me ramène à mon enfance, quand j'avais à peine trente ans et Gemini - combien ? - quinze.

Ilote et moi Spartiate; Slave et moi Hun). Orion lui rendit son sourire. Ses doigts voltigèrent sur les commandes.

Un bon nombre d'invités s'étaient rassemblés autour d'eux, bien que certains, lassés des allées et venues du tempostat malgré

l'extravagance de cette distraction mondaine (Suffisamment d'énergie pour éclairer pendant une heure la ville entière de Mexico ^a, avait dit l'homme au rire frivole qui avait déjà promis son corps à quatre hommes et une femme, et qui l'offrait en ce moment à une autre qui ne pouvait attendre), fussent en train de se livrer à des activités décadentes, délicieuses et distrayantes dans les coins sombres de la pièce.

L'holo s'illumina. L'image clignotante montra le camion en train de descendre lentement la route.

‘Pourquoi cela clignote-t-il?’^a demanda quelqu'un. Orion répondit machinalement : ‘Les chronons sont moins nombreux que les photons, et ils ont beaucoup plus de champ à couvrir.’ ^a

Puis on vit un homme au bord de la route. Ils rirent en recon-

naissant Hector qui pissait de tout son cœur. Il y eut un autre éclat de rire lorsqu'il laissa retomber sa robe et salua. Le camion accéléra, et la silhouette se jeta en arrière sous les roues. Le corps sursauta sous les pneus jumelés, puis resta sur la route, flasque et désarticulé, tandis que le camion s'arrêtait quelques mètres plus loin. Un instant plus tard, le cadavre disparut.

‘Admirablement bien joué, Hector !’ hurla Orion. Beaucoup mieux que tu ne l'avais dit ! ^a Les autres applaudirent pour marquer leur assentiment et Orion tendit la main pour éteindre l'holo.

Mais l'officier de police Manwool l'arrêta.

‘N'éteignez pas, monsieur Overweed, dit-elle. Bloquez-le et bougez l'image.’ ^a

Orion la contempla un instant, puis il haussa les épaules et fit comme elle avait dit. Il élargit le champ, faisant rapetisser le camion. Puis il se raidit brusquement, ainsi que les invités assez proches et intéressés pour pouvoir se rendre compte. Le ravin, avec son pont coupé, se trouvait au plus à dix mètres du camion.

‘Il peut le voir’^a, hoqueta quelqu'un. L'officier Manwool passa un cordon d'amour au poignet d'Orion, le serra et en atta-cha l'autre extrémité à son ceinturon.

Órion Overweed, vous êtes en état d'arrestation. Cet homme peut voir le ravin. Il ne mourra pas. Il a été amené à s'arrêter à

temps pour s'apercevoir qu'il courait à une mort certaine. Il vivra, conservant le souvenir de ce qu'il a vu cette nuit. Et vous avez déjà altéré le futur, le présent et tout le passé depuis son époque jusqu'à maintenant. ^a

Pour la première fois de sa vie, Orion comprit qu'il avait toutes les raisons d'avoir peur.

‘ Mais c'est un crime capital, fit-il piteusement.

- Je regrette simplement qu'il ne soit pas passible de torture, dit avec feu l'officier Manwool. Le genre de torture que vous avez infligée à ce pauvre chauffeur ! ^a

Puis elle se mit en devoir de tirer Orion hors de la pièce.

Rod Bingley leva les yeux et regarda la route d'un air égaré.

Les phares du camion l'illuminaient sur une grande distance.

Pendant cinq secondes, ou une demi-heure, ou tout autre laps de temps à la fois bref et infini, il ne comprit pas ce que cela signifiait.

Il sortit de la cabine pour s'approcher du bord du ravin et regarder en bas. Pendant quelques minutes, il se sentit soulagé.

Puis il revint auprès du camion et compta les chocs sur la car-rosserie. Les bosses de la calandre et du métal poli. Trois fêlures au pare-brise.

Il se rendit à l'endroit où s'était tenu l'homme pour uriner.

Sans conteste, bien qu'il n'y ait pas d'urine, un creux marquait la place où le liquide chaud avait frappé le sol, et les gouttelettes avaient dessiné des éclaboussures dans la poussière. Et sur l'as-phalte frais, posé sans aucun doute ce matin (mais alors pourquoi n'y avait-il pas de pancarte d'avertissement à l'entrée du pont?

Le vent de ce soir les avait peut-être renversées...), les traces de ses pneus étaient très nettes. Sauf sur une bande de la largeur d'un homme où ses roues arrière n'avaient laissé aucune marque.

Alors Rodney se rappela les visages morts, écrasés, tout spécialement les yeux livides et brillants au milieu du sang et des os éclatés. Tous ressemblaient à Rachel, Rachel qui avait voulu qu'il... qu'il quoi? Ne

pouvait-il même plus se souvenir des rêves ?

Il retourna dans la cabine et empoigna le volant. La tête lui tournait et le faisait souffrir, mais il se sentait au seuil d'une conclusion merveilleuse, d'une réponse simple à tout cela.

C'était l'évidence, oui, même si les corps avaient disparu, il était évident qu'il avait tué ces gens. Il ne l'avait pas imaginé.

Ce devait donc être (il buta sur le mot, même dans son esprit, rit de lui-même en concluant) des anges. Jésus les avait envoyés, il le savait, comme le lui avait appris sa mère, des anges extermini-nateurs chargés de lui apprendre la mort qu'il avait donnée à sa femme tandis qu'il osait, lui, s'en sortir indemne.

L'heure était venue de payer sa dette.

Il mit en marche et se dirigea, lentement, délibérément, vers la portion de route coupée. Lorsque les roues avant plongèrent dans le vide, il y eut un moment angoissant où il craignit que les roues motrices ne réussissent pas à déplacer le poids du camion. Il se prit la tête entre les mains et pria tout haut : *En avant ! ^a*

Puis le camion glissa vers l'avant, bascula à moitié, suspendu entre ciel et terre, et tomba. Son corps se trouva plaqué au dossier. Ses mains croisées vinrent lui frapper le visage. Il voulut dire *Entre tes mains je remets mon esprit ^a*, mais il hurla à la place *Non non non non non ^a*, en une négation infinie de la mort qui, après tout, était inutile, étant donné qu'il s'était remis entre les mains miséricordieuses et implacables du ravin. Elles se resserrèrent et l'étreignirent, lui fermèrent les yeux et lui enfouirent la tête entre le granit et le réservoir d'essence.

Attendez, dit Gemini.

- Pourquoi diable le devrions-nous? ^a demanda l'officier de police Manwool, s'arrêtant à la porte, docilement suivie par Orion au bout du cordon d'amour. Orion s'arrêta également et regarda la policière avec cette expression d'adoration qu'arborent tous les prisonniers du cordon d'amour.

Accordez-lui une chance, dit Gemini.

- Il ne le mérite pas, dit-elle. Ni vous non plus.

- Je vous dis de lui accorder une chance. Attendez au moins d'avoir la

preuve. ^a

Elle renifla. ´ quelle preuve supplémentaire vous faut-il, Gemini ? Une déclaration signée de Rodney Bingley comme quoi Orion Overweed est un petit Hitler ? ^a

Gemini sourit, tendant les mains. Nous n'avons pas vraiment vu ce que Rodney a fait ensuite, n'est-ce pas ? Il a peut-être été

foudroyé deux heures plus tard, avant d'avoir vu qui que ce soit -

je veux dire que vous êtes requise de prouver qu'il y a eu préju-dice. Et je ne ressens aucune modification du présent...

- Vous savez bien qu'on ne peut ressentir les modifications.

On ne peut même pas savoir qu'elles ont eu lieu, étant donné que nous ne nous souvenons que des événements qui se sont effectivement produits !

- Regardons, au moins, dit Gemini, ce qui se passe et à qui parle Rodney. ^a

Elle reconduisit Orion au tableau de commandes et, sur son ordre, celui-ci remit amoureusement l'holo en marche.

Ils regardèrent tous Rodney Bingley s'approcher du bord du ravin, puis remonter dans le camion, le conduire droit vers le gouffre et mourir sur les rochers.

¿ ce spectacle, Hector hurla de joie. Il est mort, tout compte fait ! Orion n'a rien changé, pas le moindre foutu machin ! ^a

Manwool se tourna vers lui, dégo^otée. ´ Vous me rendez malade, dit-elle.

- L'homme est mort, dit joyeusement Hector. Libérez donc Orion de cette stupide corde, ou je porte plainte pour abus de...

- Allez vous faire foutre ^a, dit-elle. quelques femmes firent semblant d'être choquées. Manwool desserra le cordon d'amour et en libéra le poignet d'Orion.

Aussitôt, il se tourna vers elle, hargneux : Sortez d'ici !

Dehors ! Dehors ! ^a

Il la suivit jusqu'à la porte. Gemini n'était pas le seul à se demander s'il allait la frapper. Mais Orion garda son sang-froid et elle partit sans dommages.

Orion revint en se frottant les bras comme pour se savonner, comme s'il essayait de les laver du contact avec le cordon d'amour. Cette saleté devrait être interdite. Je l'aimais vraiment. J'aimais réellement cette fille de pute de sale flic puant ! ^a

Il eut un frisson si violent que plusieurs invités éclatèrent de rire, rompant le silence.

Orion esquissa un sourire et les invités retournèrent à leurs distractions. Avec le tact dont même les gens insensibles et blasés font parfois preuve, ils le laissèrent seul avec Gemini devant le tempostat.

Gemini tendit la main pour écarter une mèche de cheveux des yeux d'Orion. ' Procure-toi un peigne, un jour ^a, dit-il. Orion sourit et caressa doucement la main de son ami. Celui-ci la retira lentement. ' Désolé, Orry, dit Gemini, mais c'est fini. ^a

Orion ébaucha un haussement d'épaules. ' Je sais, dit-il.

Même pas en souvenir du bon vieux temps. ^a Il rit doucement.

Cette stupide corde m'a forcé à l'aimer. On ne devrait pas faire une chose pareille, même aux criminels. ^a

Il tripota les boutons de l'holo, qui était toujours branché.

L'image se rapprocha; la cabine du camion grandit. Les chronons étant trop dispersés, l'image commença à se brouiller et à

s'effacer. Orion l'immobilisa.

En se penchant légèrement pour regarder par la fenêtre de la cabine, Orion et Gemini pouvaient voir l'endroit précis o~

l'avancée du rocher avait écrasé la tête de Rod Bingley contre le réservoir. Les détails étaient bien s~r indiscernables.

' Je me demande, finit par dire Orion, si ça fait une différence.

- Si quoi fait une différence ? demanda Gemini.

- La mort. Si cela fait une différence quand on ne se réveille pas après coup. ^a

Un silence.

Puis le rire assourdi de Gemini.

´ qu'y a-t-il de drôle ? demanda Orion.

- Toi, répondit son cadet. La dernière chose que tu n'aies pas essayée, hein ?

- Comment le pourrais-je ? demanda Orion, à demi sérieux (seulement à demi ?). Ils me cloueraient, tout simplement.

- Ce n'est pas compliqué, dit Gemini. Tout ce qu'il te faudrait, c'est un ami qui veuille bien couper la machine pendant que tu es de l'autre côté. Tu ne laisses rien. Et tu peux arranger ton suicide.

- Mon suicide, dit Orion avec un sourire. C'est bien de toi d'employer le terme légal. ^a

Et cette nuit-là, tandis que le reste des invités cuvaient leur alcool dans des lits ou autres lieux adéquats, Orion s'installa dans le fauteuil et se plaça la boîte sur la tête. Après un dernier baiser de Gemini sur la joue, Orion dit : ´ Très bien. Vas-y. ^a

quelques minutes plus tard, Gemini était seul dans la pièce. Il ne prit pas le temps de réfléchir avant de s'approcher du disjoncteur et de couper totalement l'énergie durant quelques secondes critiques. Puis il revint s'asseoir seul dans la pièce, à côté de la machine déconnectée et de son fauteuil vide. Le signal de la porte bourdonna bientôt, livrant passage à Mercy Manwool. Elle vint droit à Gemini qu'elle embrassa. Il lui rendit son baiser, passionnément.

C'est fait? ^a demanda-t-elle.

Il acquiesça.

Cette ordure ne méritait pas de vivre ^a, dit-elle.

Gemini secoua la tête. ´ Tu as été frustrée de ta vengeance, Mercy chérie.

- N'est-il pas mort ?

- Oh ! ça oui ! Mais c'est ce qu'il désirait, tu sais. Je lui ai dit ce que j'avais projeté. Et il m'a demandé de le mettre à exécution. ^a

Elle le regarda avec colère. ´ Bien s'r. Et ensuite tu me le racontes pour

g,cher mon plaisir. ^a Gemini se contenta de hausser les épaules.

Manwool s'écarta de lui et s'avança vers le tempostat. Elle caressa la boîte du bout des doigts. Puis elle tira son laser de sa ceinture et fit fondre l'engin jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une masse de plastique fumant sur un socle métallique. Les quelques composants métalliques avaient eux-mêmes fondu, se gauchissant légèrement.

Àu diable le passé, en tout cas, dit-elle. Pourquoi ne peut-il pas rester où il est ? ^a

Jeux sans frontières

HORMIS Donner Pass, la route qui reliait San Francisco à

Salt Lake City était mortellement inintéressante. Stanley l'avait parcourue une dizaine de fois, au point d'avoir la conviction de connaître le Nevada par cœur : une route interminable qui serpentait entre des collines couvertes d'armoise.

‘ quand Dieu a eu fini de fabriquer le décor, disait-il souvent, il lui restait plein de terrain dans le Nevada, et Il a dit : "Ah, au diable !" »a explique l'état du Nevada aujourd'hui. ^a

Cette fois, Stanley était détendu, rien ne le pressait de rentrer à

Salt Lake; aussi, pour tromper son ennui, il se lança dans des jeux d'autoroute.

Il joua tout d'abord à l'ange bleu ^a. Sur les contreforts de la Sierra Nevada, il tomba sur deux voitures qui roulaient côte à

côte à quatre-vingts kilomètres à l'heure; il plaça sa Datsun 260 Z en troisième position et ils avancèrent ainsi de front, à

quatre-vingts km/h, en bloquant les trois files de l'autoroute. La circulation commença à s'épaissir derrière eux.

Le jeu fonctionnait bien : les deux autres conducteurs étaient entrés à fond dans la partie. quand le véhicule du milieu prit un peu d'avance, Stanley ralentit pour rester à la hauteur du conducteur à sa droite, si bien qu'ils filèrent sur l'autoroute en V, après quoi ils formèrent des diagonales, des entonnoirs, dansèrent les uns autour des autres pendant une demi-heure; et, lorsque l'un d'eux accélérât légèrement, les chauffeurs à bout de nerfs qui les suivaient manœuvraient

follement pour doubler la voiture de tête.

Stanley finit par se lasser du jeu malgré le plaisir qu'il prenait aux coups de klaxon et aux appels de phares derrière lui. Il corna deux fois, agita la main d'un air désinvolte à l'adresse du conducteur près de lui, puis enfonça l'accélérateur et bondit à

cent dix kilomètres à l'heure, pour redescendre peu après à

quatre-vingt-dix tandis que des dizaines de voitures le doublaient à toute allure, menées par des chauffeurs qui s'efforçaient de rattraper le temps perdu (ou de se défouler de leur longue attente). Beaucoup se portèrent à sa hauteur et klaxonnèrent avec des regards furibonds et des gestes obscènes. Stanley leur répondit à tous par un sourire radieux.

À l'est de Reno, l'ennui le reprit.

Cette fois, il décida de jouer à 'je-te-cours-après' ^a. Juste devant lui, une AM Hornet jaune roulait à quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze kilomètres à l'heure. Une bonne vitesse.

Stanley se plaça derrière la voiture, à trois longueurs environ, et se mit à la suivre. C'était une femme qui conduisait; ses cheveux châtains dansaient au gré du vent qui entraît par les vitres baissées. Stanley se demanda combien de temps il lui faudrait pour remarquer qu'on la suivait.

Deux chansons à la radio (la mesure de temps qu'employait Stanley quand il conduisait) et une demi-pub pour une laque de coiffure plus tard, elle se mit à accélérer. Stanley s'enorgueillissait d'avoir de bons réflexes : elle ne lui prit même pas une longueur de voiture; elle monta à cent dix mais il demeura collé

derrière elle.

Il fredonnait sur une vieille chanson de Billy Joël quand l'émetteur de Reno commença de faiblir. Il chercha un autre poste mais ne tomba que sur de la musique country, qu'il détestait. Il suivit donc en silence la conductrice de la Hornet qui ralentissait peu à peu.

Elle décéléra jusqu'à quarante-cinq kilomètres à l'heure, mais il ne la doubla pas. Il se mit à rire tout bas. À ce stade du jeu, elle devait être en train d'imaginer le pire : un violeur, un voleur, un kidnappeur résolu à la tuer. Elle jetait sans cesse des coups d'œil dans son rétroviseur.

Ne t'inquiète pas, ma petite dame, dit Stanley, c'est juste un gars de Salt Lake City qui s'amuse un peu. ^a Elle descendit à

trente et il resta derrière elle; elle remonta soudain à soixante-quinze, mais sa Hornet ne pouvait accélérer plus vite que la Z.

‘ J'ai fait gagner quarante mille dollars à la boîte, chantonna-t-il dans le silence de sa voiture, et ça en fait six mille pour ma poche. ^a

La Hornet arriva derrière un camion qui s'essouffait à grimper une côte. Il y avait une voie de dépassement mais elle ne s'y engagea pas, dans l'espoir sans doute que Stanley la doublerait.

Stanley ne la doubla pas. La Hornet déboîta, se plaça à la hauteur de l'avant du camion et y resta jusqu'au sommet de la montée.

‘ Ah ! fit Stanley. On joue à l'ange bleu avec le Pacific Inter-mountain Express. ^a Il la talonna.

En haut de la côte, la voie de dépassement s'acheva; au tout dernier moment, la Hornet se rabattit devant le camion en ne laissant entre eux qu'un écart de deux ou trois mètres. Stanley n'avait pas la place de s'insérer et une voiture arrivait droit sur lui sur la route désormais à deux voies.

‘ La garce ! ^a murmura-t-il. En une fraction de seconde, parce qu'en colère Stanley n'aimait pas s'avouer vaincu, il décida de ne pas se laisser damer le pion : au culot, il se rabattit vers l'espace insuffisant qui séparait la Hornet et le camion.

Le routier klaxonna en freinant ; la femme prit peur et accéléra. Stanley se glissa entre eux à l'instant où le véhicule d'en face, conduit par un homme en compagnie de son épouse et de plusieurs enfants turbulents, le mari et la femme pétrifiés par l'accident auquel ils venaient d'échapper de justesse, passait sur la gauche.

‘ Tu te crois maligne, pouffiasse ? Mais Stanley Howard est plein aux as ! ^a Cela ne voulait rien dire, mais ça sonnait bien et il chantonna la phrase sur différents tons tout en suivant la femme, qui maintenait à présent une vitesse de cent kilomètres à

l'heure à deux longueurs de voiture devant lui. La Hornet était immatriculée dans l'Utah : elle n'allait pas quitter la route de sitôt.

Les pensées de Stanley se mirent à vagabonder des plaques de l'Utah

au souvenir d'un déjeuner au restaurant Alioto et du jugement qu'il y avait porté : l'établissement pourrait bien s'installer sur les quais mêmes, le poisson ne serait pas meilleur que chez Bratten, à Salt Lake. Il faudrait qu'il y retourne un de ces jours pour vérifier son impression; proposer à Liz de l'accompagner?

...tait-ce vraiment la peine, vu son manque évident d'intérêt?

Peut-être Geneviève accepterait-elle s'il lui demandait.

La Hornet n'était plus devant lui.

Il ne faisait plus que du soixante-dix et le camion de la PIE

était en train de le rattraper sur une ligne droite. Un peu plus loin, la route décrivait des virages dans la montagne - la femme avait d° accélérer alors qu'il était distrait; mais il eut beau appuyer sur le champignon, il ne la vit nulle part. Sans doute s'était-elle arrêtée quelque part, et Stanley se mit à glousser : il l'imaginait hale-tante, le cœur battant la chamade, jusqu'à ce qu'il passe devant elle comme une flèche. quel soulagement c'avait d° être ! se dit-il. La pauvre ! quel jeu sadique ! Et il se mit à rire avec ravissement, sans bruit, le ventre et la poitrine agités de soubresauts muets.

Il fit le plein à Elko, acheta un paquet de madeleines à un distributeur de la station et s'apprêtait à remonter en voiture quand il vit la Hornet filer sur la route. Il agita la main mais la femme ne le remarqua pas ; en revanche, il observa qu'elle s'arrêtait dans une station Amoco un peu plus loin.

Ce n'était qu'un passe-temps. Je pousse le bouchon trop loin, songea-t-il alors même qu'il attendait dans sa voiture de voir la femme sortir de la station d'essence. Elle sortit. Stanley hésita un instant, puis décida d'abandonner la poursuite et s'engagea dans l'avenue principale d'Elko, à quelques rues de distance de la Hornet. La femme fit halte à un feu rouge. quand il passa au vert, Stanley se trouvait juste derrière elle. Il la vit regarder dans son rétroviseur et se raidir ; il y avait de la peur dans ses yeux.

‘ Pas de panique, madame, dit-il. Je ne vous suis plus, cette fois. Je rentre chez moi bien peinard. ^a

Sans crier gare, la femme s'engouffra dans une place de parking. Stanley poursuivit sa route calmement. ‘ Vous voyez ?

fit-il. Je ne vous suis pas. Je ne vous suis pas. ^a

quelques kilomètres après la sortie d'Elko, il quitta la route et s'arrêta lui aussi. Il savait ce qu'il attendait et s'en défendait. Je me repose, c'est tout ; je fais la pause parce que rien ne me presse de rentrer à Salt Lake City. Mais il faisait très chaud et, maintenant que la voiture ne roulait plus, il ne passait plus le moindre courant d'air par les fenêtres de la Z. C'est complètement idiot !

se dit-il. Pourquoi persécuter encore cette pauvre fille ? qu'est-ce que je fous arrêté ici ?

Il n'avait toujours pas redémarré quand elle passa devant lui.

Elle le vit, elle accéléra. Stanley passa la première, quitta l'épaule pour s'engager sur la route, rattrapa rapidement la Hornet et se cala derrière elle. ' Je suis un peigne-cul, déclara-t-il. Je suis le connard le plus minable de toute l'autoroute; on devrait me fusiller. ^a Et il était sincère. Mais il resta derrière la femme sans cesser de se traiter de tous les noms.

Dans le silence de sa voiture (le bruit du vent ne comptait pas et il était habitué à celui de son moteur), il lut tout haut les chiffres du compteur : ' quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze, cent dans un virage, ça ne va pas la tête, jeune dame ? cent dix -

houlà, attention aux flics du coin. ^a Ils négociaient les courbes à

des vitesses effrayantes ; de temps en temps, elle freinait brusquement ; les réflexes rapides de Stanley lui permettaient toujours de rester à quelques longueurs derrière elle.

En réalité, je suis un type très sympa, jeune dame ^a, dit-il à

la femme, qui était jolie, comme il s'en aperçut soudain en se rappelant son visage lorsqu'elle était passée devant lui à Elko.

Si vous tombiez sur moi à Salt Lake City, je vous plairais.

Peut-être même que je vous proposerais un rancart; et si vous n'êtes pas une petite mormone cul-pincé, on pourrait se faire une partie de jambes en l'air. Sans rire, je suis le mec sympa. ^a

Elle était jolie et, tout en roulant derrière elle (' quoi ? Cent trente-cinq? Je n'aurais pas cru qu'une Hornet pouvait monter à

cent trente-cinq ! ^a), il se prit à fantasmer. Elle tombait en panne d'essence et se mettait à paniquer parce que, toute seule sur une

portion déserte de route, elle se retrouvait à la merci du dingue qui la pourchassait. Mais dans son fantasme, quand il s'arrêtait, c'était elle qui avait un pistolet, elle qui avait l'avantage. Elle lui pointait l'arme sur la tempe, l'obligeait à lui remettre ses clés de contact, puis le forçait à se déshabiller, lui prenait ses vêtements pour les fourrer dans le coffre de la Z et s'en allait avec sa voiture à lui. C'est vous, le danger public, jeune dame ^a, dit-il. Il se rejoua plusieurs fois la scène et à chaque reprise elle passait davantage de temps avec lui avant de l'abandonner tout nu sur le bord de la route avec une Hornet en panne d'essence et les gonades en surchauffe.

Stanley eut soudain conscience de l'orientation qu'avaient prise ses fantasmes. ´ «a fait trop longtemps que tu es seul, dit-il.

Trop de solitude depuis trop longtemps, et Liz, il lui faut un permis pour déboutonner quoi que ce soit. ^a Le mot *solitude* ^a

lui évoqua certains vers de mirliton et il éclata de rire, puis il se mit à chanter : Ne m'enterrez pas dans la prairie solitaire o~

hurlent les coyotes et souffle le vent '. ^a

Des heures durant il suivit la femme. Elle s'était rendu compte que c'était un jeu, il en était certain; elle avait dû finir par comprendre qu'il ne lui voulait pas de mal : il n'avait rien fait pour l'obliger à s'arrêter; il lui collait aux talons, c'était tout.

Comme un bon chien, fit-il. Ouah ! Ouah ! Grrr ! ^a Et il se remit à fantasmer jusqu'à ce que les lumières de Wendover apparaissent brusquement : il faisait nuit. Il alluma ses phares. La Hornet accéléra aussitôt, ses lanternes arrière brillèrent un instant, puis leur éclat se fondit dans celui des feux et des enseignes qui annonçaient la dernière chance de perdre de l'argent avant de se retrouver en Utah.

¿ l'entrée de la ville, une voiture de police était stationnée au bord de la route, gyrophares allumés : sans doute un pauvre couillon qui s'était fait piquer en excès de vitesse. Maligne, la femme allait s'rement s'arrêter derrière les policiers en attendant que Stanley franchisse la frontière et sorte de la juridiction du Nevada.

Mais non : la Hornet passa devant le véhicule sans ralentir, en accélérant même, et Stanley resta un moment perplexe. ...tait-elle folle ? Elle devait être complètement paniquée pour ne pas saisir l'occasion. Puis Stanley réfléchit en suivant la Hornet qui sortait de Wendover et s'engageait dans la longue section droite d'autoroute au-dessus des Sait Flats : bien s' r qu'elle ne s'était pas arrêtée! La pauvre

filles avait tellement conscience d'avoir dépassé la limite de vitesse qu'elle avait peur des flics !

1. Extrait de *Home on the Range*, traditionnel américain (NdT).

C'était dingue. Le stress faisait faire des trucs dingues.

L'autoroute filait tout droit dans l'obscurité. Pas de lune, quelques étoiles, mais il n'y avait pas de bornes sur le bord de la chaussée et les véhicules roulaient à tombeau ouvert comme dans un tunnel avec pour seuls guides la ligne hypnotique sur leur gauche, les phares derrière, les feux arrière devant.

Combien d'essence contenait le réservoir de la Hornet? Le chemin était long dans les Sait Flats avant les premières stations et, compte tenu de l'heure d'été, il devait être dix heures et demie, onze heures du soir - ou peut-être seulement dix heures, mais certaines pompes devaient déjà fermer. Avec un plein à

Elko, la Z de Stanley arriverait à Salt Lake et il lui resterait encore de la marge, mais la Hornet risquait de tomber en panne avant.

Stanley se rappela ses rêveries de l'après-midi et les transcrivit pour l'obscurité, l'affolement de la femme dans la nuit, le pistolet qui étincelle dans les phares. Cette nana était armée et dangereuse ; elle passait de la drogue en Utah et elle le prenait pour quelqu'un du milieu. Elle croyait sans doute qu'il voulait lui faire son affaire dans les Sait Flats, à des kilomètres de toute habitation. Elle devait être en train de vérifier le chargeur de son arme.

Cent trente-cinq, affichait le compteur.

ˆ Vous roulez drôlement vite, jeune dame ^a, dit-il.

Cent quarante-cinq, annonça le compteur.

Mais oui, songea soudain Stanley : son réservoir est presque vide et elle essaye de prendre le maximum de vitesse, de me distancer peut-être, en tout cas d'accumuler assez d'élan pour continuer en roue libre quand elle sera en panne.

C'est ridicule, se dit-il. Il fait nuit et cette pauvre nana crève de trouille. Il faut que j'arrête. Il fait noir, c'est dangereux et ça fait six cents bornes que dure ce jeu idiot. Je n'avais pas l'intention d'y jouer aussi longtemps.

Stanley aperçut les signaux routiers qui lui indiquaient, accoutumé qu'il était au trajet, que le premier virage sérieux approchait. Ceux qui ne connaissaient pas les Sait Flats croyaient que la route restait droite comme un i d'un bout à l'autre, mais il y avait un virage sans objet bien avant les montagnes, bien avant tout. Et, selon la bonne habitude des services autoroutiers de l'Utah, le panneau indicateur était placé en plein milieu du virage. Instinctivement, Stanley leva le pied.

Pas la conductrice de la Hornet.

¿ la lumière de ses phares, Stanley vit sa voiture sortir de la route. Il écrasa la pédale de frein et, en passant, il la distingua qui rebondissait sur l'avant, faisait un demi-tour, retombait sur l'arrière, puis s'écrasait à plat sur le toit. Un instant, plus rien ne bougea. Stanley s'arrêta, regarda par-dessus son épaule. La Hornet explosa dans une gerbe de flammes.

Il ne resta qu'une minute, haletant, frissonnant. D'horreur.

D'horreur ! se répétait-il en murmurant : ' qu'est-ce que j'ai fait ! Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ! ^a, mais il savait, alors même qu'il feignait l'épouvante, qu'il avait un orgasme, que les tremblements qui agitaient son corps provenaient de la plus puis-sante éjaculation qu'il avait jamais connue, qu'il essayait d'encu-ler la Hornet depuis Reno et qu'enfin, enfin, il avait joui.

Il repartit. Vingt minutes plus tard, il arrivait à une station d'essence équipée d'un téléphone à pièces. Il descendit de voiture avec des mouvements raides, le pantalon trempé, collant, et il alla pêcher dans sa poche humide une pièce poisseuse qu'il inséra dans la fente de l'appareil. Il composa le numéro des urgences.

' Je... je suis passé devant une voiture dans les Sait Flats ; elle br°lait. ¿ vingt, vingt-cinq kilomètres de la station Chevron o~ je suis. Elle br°lait. ^a

Il raccrocha et se remit en route. quelques minutes plus tard, un véhicule de patrouille, gyrophare allumé, le croisa à toute allure; il venait de Salt Lake City et s'enfonçait dans le désert. Et plus tard encore il vit passer une ambulance et un camion de pompiers. Stanley serra les doigts sur son volant : ils allaient tout découvrir, ils allaient voir les traces de son coup de frein, quelqu'un allait leur parler de la Z qui avait suivi la Hornet depuis Reno jusqu'à ce que la conductrice se tue en Utah.

Mais, par-delà son angoisse, il savait que personne ne découvrirait

rien : il ne l'avait pas touchée, il n'y avait pas la moindre marque sur sa voiture.

L'autoroute se transforma en une avenue à six voies bordée de motels et de restaurants miteux. Il passa sous la voie express, franchit la voie de chemin de fer et remonta North Temple Street jusqu'à la Deuxième Avenue, l'université sur la gauche, les panneaux ´ ralentir ^a, tout comme d'habitude, tout comme il l'avait laissé, dans l'état o´ il retrouvait la ville retour d'un long voyage.

L Street, résidence Ch,teau LeMans ; il se gara dans le parking souterrain et descendit de voiture. Ses clés ouvrirent toutes les portes. Personne n'avait fouillé son logement.

Mais à quoi est-ce que tu t'attendais, mon pauvre ? ¿ entendre des sirènes converger sur ton appartement? ¿ trouver cinq inspecteurs dans ton salon prêts à te cuisiner ?

La femme, la femme était morte. Il essaya de se trouver répugnant, mais un souvenir l'obsédait, le seul important pour lui : l'intense tremblement qu'il avait ressenti, l'impression que l'orgasme ne s'achèverait jamais. Il n'y avait rien, rien de comparable à ça.

Il s'endormit rapidement, passa une nuit sereine. Assassin? se demanda-t-il en s'assoupissant.

Mais son esprit s'empara du mot et le rangea dans un coin de sa mémoire o´ Stanley ne le retrouverait pas. Je ne pourrai plus jamais me regarder en face. Plus jamais. Et il ne se regarda donc plus en face.

Le lendemain matin, Stanley se surprit à éviter de regarder le journal, aussi s'obligea-t-il à le parcourir. Ce n'était pas en première page; c'était au fin fond des nouvelles locales. Elle s'appelait Alix Humphreys, elle avait vingt-deux ans, elle était célibataire et travaillait comme secrétaire dans un cabinet d'avo-cats. La photo montrait une jolie jeune fille.

Selon la police, la conductrice se serait endormie au volant.

Le véhicule roulait à plus de cent trente kilomètres à l'heure quand l'incident s'est produit.

L'incident.

Tu parles d'un terme pour une voiture en flammes.

Pourtant, Stanley se rendit à son travail comme d'habitude, flirta avec les secrétaires comme d'habitude et conduisit même avec prudence et courtoisie, comme d'habitude.

Il ne lui fallut pas longtemps, toutefois, pour reprendre ses jeux d'autoroute. En allant à Logan, il joua à 'je-te-cours-après' ^a et une femme au volant d'une Honda Civic heurta de face une camionnette alors qu'elle essayait bêtement de doubler un semi-remorque en sommet de côte, à Sardine Canyon. Le rapport de police ne mentionna pas (car personne ne le savait) qu'elle s'efforçait de semer une Datsun 260 Z qui ne la lâchait pas depuis cent trente kilomètres. Elle s'appelait Donna Weeks, et son mari et ses deux enfants l'attendaient à Logan le soir même.

On ne parvint pas à la sortir de sa voiture en un seul morceau.

De passage à Denver, une jeune fille de dix-sept ans passionnée de ski perdit le contrôle de sa VW sur une route enneigée ; le véhicule ricocha contre le versant de la montagne et dégringola du haut d'une falaise. Incroyable mais vrai, un des skis attachés sur le toit de la Coccinelle demeura intact; l'autre fut réduit en petit bois. La tête de la conductrice traversa le pare-brise; son corps ne suivit pas.

Le réseau routier entre le comptoir de Cameron et Page, en Arizona, était le pire du monde et nul ne s'étonna quand une jeune fille blonde de dix-huit ans, mannequin de son métier, venant de Phoenix, se tua en percutant l'arrière d'une caravane garée sur le bas-côté. Elle roulait à plus de cent soixante, ce qui ne surprit pas ses amis : elle conduisait toujours très vite, surtout la nuit. Un enfant qui dormait dans la caravane mourut dans l'accident et sa famille fut hospitalisée. Nul ne signala la présence d'une Datsun immatriculée dans l'Utah.

Et les souvenirs commencèrent à revenir à Stanley plus souvent : il n'y avait pas assez de place dans les recoins secrets de son esprit pour les contenir tous. Il découpa les photos des victimes dans les journaux ; il se mit à rêver d'elles la nuit. Dans ses songes, elles le menaçaient toujours, elles méritaient toujours le sort qui les attendait. Chaque rêve s'achevait par un orgasme, mais jamais aussi puissant que l'extase des collisions sur l'autoroute.

...chec. Et mat.

En joue, feu.

ç vos marques, prêts, partez.

Des jeux, rien que des jeux, et l'instant de la vérité.

´ Je suis malade. ^a Il suçotait l'extrémité de son stylo quatre-couleurs.
Il faut qu'on m'aide. ^a

Le téléphone sonna.

Stan?C'estLiz. ^a

Salut, Liz.

Stan, pourquoi ne réponds-tu pas ? ^a

Va te faire foutre, Liz.

Stan, à quoi est-ce que tu joues ? Je ne t'appelle pas pendant neuf mois et maintenant tu restes sans rien dire alors que j'essaye de te parler ? ^a

Viens au plumard, Liz.

C'est bien toi, non ?

- Ouais, c'est bien moi.

- Mais enfin, pourquoi ne répondais-tu pas? Stan, tu m'as flanqué une trouille bleue. J'ai vraiment eu peur.

- Excuse-moi.

- Stan, que s'est-il passé ? Pourquoi n'as-tu pas appelé ?

- J'avais trop besoin de toi. ^a Mélo, mélo. Mais vrai.

´ Je sais, Stan. Je me suis conduite comme une garce.

- Non, non, pas vraiment. C'est moi qui étais trop exigeant.

- Stan, tu me manques. Je voudrais être avec toi.

- Toi aussi tu me manques, Liz. C'a été dur, tous ces mois sans toi. ^a

Elle continua de s'épancher tandis que Stanley chantonait en lui-même : Oh, ne m'enterrez pas dans la prairie solitaire o

hurlent les coyotes...

Ce soir ? Chez moi ?

- quoi ? Tu me laisserais franchir la sacro-sainte chaîne de s'oreté ?
- Ne sois pas méchant, Stanley. Tu me manques.
- Je viens.
- Je t'aime.
- Moi aussi. ^a

Au bout de tant de mois, Stanley ne savait plus s'il devait se réjouir, plus du tout; mais c'était un fêtu auquel il pouvait se raccrocher. ´ Je me noie, dit-il. Je meurs. Morior. Mari,t. Mor-tuus sum. ^a

¿ l'époque où il sortait avec Liz, où ils étaient ensemble, Stanley ne se livrait pas à ces jeux d'autoroute. Stanley ne regardait pas ces femmes mourir. Stanley n'était pas obligé de se fuir lui-même dans le sommeil. Ćaedo. Caedam. Cecidi. ^a

C'était faux. Il sortait avec Liz, la première fois. Il n'avait rompu les relations qu'après... qu'après. Liz n'avait rien à y voir.

Rien n'y ferait. ´ Despero. Desperabo. Desperavi. ^a

Et, parce qu'il n'en avait aucune envie, il se leva, s'habilla, descendit au garage et se rendit sur l'autoroute. Il se retrouva derrière une femme au volant d'une Audi rouge. Et il la suivit.

Elle était jeune mais elle conduisait bien. Il la fila depuis Sixth South jusqu'à l'embranchement où l'autoroute se scinde en deux, la 1-15 qui poursuit vers le sud et la 1-80 qui vire à l'est. Elle resta sur la file de droite jusqu'au dernier moment, puis franchit brusquement deux voies pour s'engager sur la 1-80. Pas question de la l,cher : à son tour, Stanley coupa la circulation. Un car klaxonna, des pneus crissèrent, la Z de Stanley se retrouva sur deux roues et il perdit le contrôle. Un lampadaire se dressa devant lui, puis passa sur le côté.

Et Stanley fut sur la 1-80, quelques centaines de mètres derrière l'Audi. Il réduisit rapidement l'écart. Cette femme était astucieuse, se dit-il. ´ Tu es rusée, mademoiselle. Avec toi, l'er-reur n'est pas permise. Personne aujourd'hui. Personne aujourd'hui. ^a Il voulait dire : personne ne mourra aujourd'hui, et c'était bien ce qu'il disait, il le savait (il l'espérait, il le refusait), mais il s'interdisait de le dire en entier. Il parlait comme si un micro suspendu au-dessus de sa tête enregistrerait ses paroles pour la postérité.

L'Audi se faufilait dans la circulation à cent vingt kilomètres-heure; Stanley ne la lâchait pas d'une semelle. Parfois un trou entre deux voitures se refermait avant qu'il puisse s'y glisser; il en trouvait un autre. Mais ils étaient séparés par une dizaine de véhicules quand elle déboîta et prit la dernière sortie avant que la 1-80 s'engage dans la montée vers Parley's Canyon. Elle roulait désormais sur la 1-215 en direction du sud, et Stanley l'y suivit en freinant violemment pour négocier le virage serré qui menait d'une autoroute à l'autre.

Elle parcourut rapidement la 1-215 jusqu'au bout, tourna dans une étroite route à deux voies qui serpentait au pied de la montagne. Naturellement, un camion chargé de gravier s'y traînait à

quarante-cinq kilomètres à l'heure en répandant des gravillons sur la route comme des pellicules sur un costume. L'Audi resta derrière le camion et Stanley se colla derrière l'Audi.

La femme n'était pas bête : vu les lacets, elle ne chercha pas à doubler.

quand ils arrivèrent au carrefour où aboutissait la route qui conduisait, par Big Cottonwood Canyon, aux stations de ski (fermées au printemps, si bien qu'il n'y avait pas de circulation), elle parut vouloir prendre à droite pour emprunter Fort Union Boulevard qui la ramènerait à l'autoroute, mais elle tourna à

gauche. Stanley avait prévu la feinte et s'engagea lui aussi à gauche.

Ils ne s'étaient guère avancés dans le canyon sinueux quand Stanley se fit la réflexion que la route ne menait nulle part : à

Snowbird, elle formait un cul-de-sac, une boucle qui obligeait à

repartir par où on était venu. La jeune femme apparemment si futée venait de se lancer dans une manœuvre stupide.

Je pourrais bien l'attraper, songea-t-il alors. ' Je pourrais bien t'attraper, minette. Fais gaffe. ^a

Il ignorait ce qu'il ferait dans ce cas. Elle devait avoir un pistolet. Elle était sûrement armée, sans quoi elle ne le défierait pas ainsi.

Elle prenait les virages à une vitesse effrayante et Stanley devait faire

appel à tous ses talents de pilote pour ne pas se laisser distancer. C'était la partie de 'je-te-cours-après'^a la plus accrochée à laquelle il ait joué, mais elle menaçait de s'achever trop tôt : au premier tournant elle risquait de percuter la montagne ou une voiture arrivant en sens inverse. Fais attention, se dit-il. Fais attention, sois prudente, ce n'est qu'un jeu, n'aie pas peur, pas de panique.

Pas de panique? Du moment où elle s'était vue suivie, elle s'était mise à accélérer, à feinter, à l'entraîner dans une joyeuse course-poursuite. Pas le moindre signe d'affolement, au contraire des autres; elle avait la pêche, celle-là. quand il la coincerait, elle saurait que faire. Elle saurait. 'Veniebam. Veniam. Ventes.'^a

Il rit de sa plaisanterie.

Il cessa brusquement de rire, braqua violemment à droite tout en écrasant la pédale de frein. Il avait entraperçu un éclair rouge en train de remonter une petite route perpendiculaire. Rien qu'un éclair, mais c'était assez. Cette garce à l'Audi rouge croyait le rouler, elle croyait pouvoir s'enfiler dans une route secondaire sans se faire voir !

Il dérapa sur le gravier de l'épaule, reprit le contrôle de son volant et fonça sur l'étroite piste en terre. L'Audi était arrêtée quelques centaines de mètres plus loin.

Arrêtée.

Enfin.

Il se rangea derrière elle, posa les doigts sur la poignée de la portière. Mais elle n'avait pas eu l'intention de se garer, apparemment : elle voulait seulement disparaître le temps qu'il la dépasse. Il avait été plus rusé qu'elle et il l'avait vue. ǀ présent, elle était coincée sur une route de montagne complètement perdue, humide de neige fondue, en pleine forêt, par un temps trop chaud pour les skieurs, trop froid pour les randonneurs. Elle avait cru le berner et c'est lui qui l'avait piégée.

Elle démarra. Il la suivit. Sur la piste accidentée, trente kilomètres à l'heure rendaient la conduite difficile; elle roulait à

quarante-cinq. Stanley était en train de bousiller ses amortisseurs, mais pas question qu'elle lui file entre les doigts. Elle ne lui échapperait pas. Son Audi promettait d'intenses voluptés.

Après une interminable montée cahoteuse le long du canyon

secondaire, les montagnes s'ouvrirent soudain sur une petite vallée. La route devint un moment horizontale tout en restant sinueuse, et l'Audi s'y lança follement à soixante. Elle ne se rendait pas. Et elle conduisait comme une pro. Mais Stanley lui aussi conduisait comme un pro. ' Je dois m'arrêter ^a, dit-il au micro invisible. Mais il ne s'arrêta pas. Il ne s'arrêta pas.

Ce fut la route qui s'arrêta.

Il passa un tournant bordé d'arbres, et soudain il n'y eut plus de route. Rien qu'une trouée dans la végétation et, quelques centaines de mètres plus loin, l'autre versant d'un ravin. ¿ droite, du coin de l'œil, il aperçut la route qui formait un virage en épingle à cheveux, l'Audi arrêtée au milieu, et il crut voir un visage horrifié qui l'observait. Et, à cause de ce visage, il se tourna, il voulut regarder par-dessus son épaule, ne voir que ces traits tandis que les arbres se courbaient gracieusement vers lui, que les rochers montaient, grossissaient, s'enflaient, et qu'il s'empalait, lui et sa Datsun 260 Z, sur un roc érigé qui frissonna quand Stanley en avala le bout.

Assise dans l'Audi, elle tremblait, convulsée de gros sanglots de soulagement et d'horreur. De soulagement et d'horreur, oui.

Mais elle savait à présent que ses tremblements ne trahissaient pas que cela. Ils exprimaient aussi l'extase.

Il faut que ça cesse, cria-t-elle en elle-même. quatre, quatre, quatre. ' quatre, ça suffit ! ^a dit-elle en frappant le volant du poing. Enfin elle se reprit et l'orgasme reflua, hormis les frémissements qui agitaient ses cuisses et les crampes qui lui tétani-saient les muscles par instants ; elle manúuvra pour faire demi-tour, puis redescendit le canyon et reprit la direction de Salt Lake City o~ elle aurait déjà d° arriver depuis une heure.

Les chants au sépulcre

ELLE PERDAIT L'ESPRIT quand la pluie tombait. Il plut presque tous les jours pendant quatre semaines et le personnel de la maison de repos du comté de Millard ne sortit aucun des patients, qui s'énervaient, naturellement, et rendaient la vie particulièrement impossible aux infirmières en se plaignant sans cesse et en exigeant des distractions.

Elaine, elle, n'exigeait pas de distractions; elle ne demandait d'ailleurs pas grand-chose. Mais la pluie l'affectait davantage que les autres, peut-être parce qu'elle n'avait que quinze ans et qu'elle était la seule

adolescente d'une institution consacrée à la détresse adulte, plus vraisemblablement parce qu'elle dépendait davantage que la plupart des heures passées à l'extérieur; en tout cas, elle en retirait plus de plaisir. Les infirmières la mettaient dans son fauteuil, lui glissaient des oreillers dans le dos pour la tenir droite puis la poussaient à toute allure dans le couloir vers les portes vitrées pendant qu'Elaine criait ' Plus vite, plus vite ! ^a

jusqu'à ce qu'elles arrivent au-dehors. Elles m'ont appris qu'elle ne parlait guère dans le parc : elle restait au milieu de la pelouse et observait tout sans rien dire ; et on la rentrait plus tard dans la journée.

Je l'ai souvent vue ainsi ramenée dans le bâtiment - plus tôt que d'habitude à cause de ma présence, sans pourtant qu'elle se soit jamais plainte de mes visites pendant ses heures de sortie.

quand je la voyais poussée dans son fauteuil en direction des portes, elle me faisait un sourire tellement radieux que mon esprit lui inventait des bras qu'elle agitait follement, en harmonie avec son expression de ravissement enfantin; je lui inventais des jambes, je l'imaginais courant sur l'herbe, fendant l'air comme on se jette dans les grandes vagues. Mais, à la place de ses bras, il y avait des oreillers qui l'empêchaient de s'effondrer de côté, et la ceinture à sa taille l'empêchait de tomber en avant, car elle n'avait pas de jambes pour se retenir.

Il plut quatre semaines et je faillis la perdre.

Mon travail était un des pires de l'...tat : je tournais sur six maisons de repos dans autant de comtés et je passais dans chacune une fois par semaine. Je faisais de la ' psychothérapie ^a là

o' les responsables des établissements le jugeaient nécessaire ; je n'ai jamais compris sur quoi ils se fondaient : tous les patients étaient fous à un certain degré, la plupart atteints de la démence irréversible du grand âge, les autres victimes de l'angoisse propre aux invalides et aux infirmes.

On ne se retrouve pas psychothérapeute d'...tat si l'on a fait montre de grandes dispositions à la fac. Je feins parfois de croire que je n'y ai pas fait d'étincelles parce que je marchais au son d'un autre tambour, mais c'est faux. Comme me l'a dit un professeur compatissant, sans méchanceté mais sans prendre de gants non plus, je n'étais pas fait pour la science. Mais j'étais sûr d'être fait pour devenir

psychothérapeute : depuis que j'avais soutenu moralement ma mère pendant les dernières années de son cancer, j'étais persuadé d'avoir le don d'aider les gens à se remettre d'aplomb. J'étais le confident universel.

Cependant, je n'aurais jamais cru me retrouver à traiter des incurables dans un secteur de l'...tat o' même les riches avaient à

peine de quoi vivre. Comme toutefois mes titres ne me permettaient pas d'espérer mieux, une fois surmontée (avec quelle maturité d'esprit !) la déception initiale, je décidai de prendre la situation du bon côté.

Et le bon côté, ce fut Elaine.

Il pleut, il pleut, il pleut toujours. ^a C'est par ces mots qu'elle m'accueillit lorsque je vins la voir le troisième jour de pluie.

´ Tu crois que je ne m'en suis pas aperçu? rétorquai-je. J'ai les cheveux trempés.

- J'aimerais bien avoir les cheveux trempés.

- Tu parles ! Tu attraperais un rhume.

- Moi ? Jamais.

- Monsieur Woodbury dit que tu es déprimée. Je dois te remonter le moral.

- Faites que la pluie s'arrête.

- Tu me prends pour le bon Dieu ?

- Il aurait pu se déguiser. Moi, par exemple, je suis déguisée. ^a C'était un de nos petits jeux habituels. ´ Je suis un gros tatou du Texas qui a eu le droit de faire un v'uu. J'ai souhaité

devenir un être humain, mais il n'y avait pas assez de tatou pour fabriquer un humain complet, et voilà le résultat. ^a Elle sourit ; je souris à mon tour.

Dans les faits, quand elle avait cinq ans, un camion-citerne avait explosé devant la voiture de ses parents, les tuant tous les deux et lui arrachant bras et jambes. qu'elle ait survécu, c'était un miracle; qu'elle ait d° continuer à vivre, une unimaginable cruauté ; et qu'elle ait réussi à devenir quelqu'un de relativement heureux, ça me dépasse. Peut-être

n'avait-elle pas d'autre solution : les moyens de suicide sont limités quand on n'a ni bras ni jambes.

´ Je veux aller dehors ^a, dit-elle en détournant la tête pour regarder par la fenêtre.

´ Dehors ^a, ce n'était pas grand-chose : quelques arbres, une pelouse et, plus loin, une clôture destinée à empêcher non les patients de sortir mais les habitants les plus sordides d'une ville elle-même assez sordide d'entrer. Néanmoins, des collines basses se profilaient à l'horizon et les oiseaux chantaient souvent gaiement. Pour l'heure, naturellement, la pluie avait forcé collines et oiseaux à se cacher; il n'y avait pas de vent si bien que les arbres ne se balançaient même pas. La pluie tombait tout droit, bêtement.

´ L'espace, c'est comme aujourd'hui, dit Elaine : ça fait le même bruit que dehors, comme un léger crépitement de fond.

- Pas vraiment, répondis-je. Il n'y a pas de son dans l'espace.

- qu'est-ce que vous en savez ?

- Il n'y a pas d'air; sans air, pas de son. ^a

Elle me jeta un regard méprisant. C'est bien ce que je pensais : vous n'en savez rien. Vous n'y êtes jamais allé, hein ?

- Tu cherches la dispute ? ^a

Elle ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa et hocha la tête.

´ Saleté de pluie.

- Au moins, tu n'es pas obligée de conduire dessous ^a, dis-je, mais ses yeux se firent mélancoliques et je compris que j'avais poussé la taquinerie trop loin. ´ Tiens : dès qu'il fait beau, je t'emmène faire un tour en voiture.

- Ce sont les hormones, fit-elle.

- quoi, les hormones ?

- J'ai quinze ans. Je n'ai jamais aimé rester enfermée, mais maintenant j'ai envie de hurler. J'ai les muscles tout raides, l'estomac noué, j'ai envie d'aller dehors et de hurler à pleins poumons. Ce sont les hormones.

- Et tes amis ? demandai-je.
- Vous rigolez ? Ils sont tous dehors à jouer sous la pluie.
- Tous?
- Sauf Grognon, évidemment. Il fondrait.
- Et où est-il, Grognon ?
- Au congélateur, naturellement.
- Un de ces jours, les infirmières vont le prendre pour de la crème glacée et le servir au réfectoire. ^a

Elle hocha la tête sans sourire : je n'arrivais à rien. Elle était vraiment déprimée.

Je lui demandai si elle voulait quelque chose.

‘ Pas de médicaments. «a me fait dormir toute la journée.

- Si je te donne des amphétamines, tu vas grimper aux murs.
- Génial, fit-elle.
- C'est très fort. Alors, tu veux quelque chose pour ne plus penser à la pluie et à ces quatre murs jaun, tres ? ^a

Elle secoua la tête. ‘ J'essaye de ne pas dormir.

- Pourquoi ? ^a

Elle secoua la tête à nouveau. Íl ne faut pas. Il ne faut pas que je dorme trop. ^a

Je répétais ma question.

‘ Parce que je risque de ne pas me réveiller. ^a Elle avait parlé

d'un ton sec et je compris que je ne devais pas insister. Elle se montrait rarement impatiente avec moi, mais cette fois j'étais dangereusement près de ne plus être le bienvenu.

Íl est temps que je m'en aille, dis-je. Tu te réveilleras, ne t'inquiète pas.

^a Puis je partis et je ne la vis pas de la semaine ; à

la vérité, d'ailleurs, je ne songeai guère à elle, entre la pluie incessante

et un suicide dans le comté de Ford qui m'ébranla durement : la victime était très jeune et elle avait tout ce qu'il fallait pour vivre, à mon avis. Mais elle n'était pas d'accord et elle avait eu le dernier mot à la dure.

Je passe mes week-ends dans une caravane à Piedmont. Je vis seul. Tout est d'une propreté irréprochable chez moi parce je suis un scrupuleux du ménage; en outre, je me dis qu'un soir je pourrais avoir envie de ramener une femme. Cela m'arrive même quelquefois et j'y prends parfois du plaisir, mais mon humeur s'assombrit quand elles commencent à se mêler de vouloir modifier mes horaires de travail ou se faire emmener dans les motels où je séjourne, ou encore, comme cela s'est produit une fois, qu'elles essayent de persuader le directeur du terrain de les laisser entrer dans ma caravane en mon absence - pour m'arranger un intérieur sympa. Un intérieur sympa ^a, ça ne m'intéresse pas. C'est sans doute dû à la mort de ma mère; son cancer et le fait qu'il m'a fallu tenir la maison pour mon père expliquent probablement que je sois un maniaque de la propreté. Thérapeute, soigne-toi toi-même.

Les jours passèrent, pleins de pluie, d'autoroutes et de gens déprimants et déprimés à en perdre la tête; les nuits passèrent, pleines de télévision, de sandwiches et de lits de motels aux frais de l'...tat; puis le moment vint de retourner à la maison de repos du comté de Millard où m'attendait Elaine. C'est alors que je pensai à elle et que je m'aperçus qu'il pleuvait depuis plus d'une semaine. J'achetai une cassette de Copland interprété par Copland; elle demandait toujours des cassettes parce qu'elles étaient courtes ; les huit pistes n'en finissaient pas de tourner, à la rendre folle.

‘ qu'est-ce qui vous a retenu ? fit-elle d'une voix tendue.

- Un cruel duc de Transylvanie m'a enfermé dans une cage; je ne mesurais qu'un mètre et j'étais suspendu au-dessus d'un bassin rempli de crocodiles. J'ai forcé la serrure avec les dents; heureusement, les crocodiles n'avaient pas faim. Et toi, qu'as-tu fait?

- Je ne plaisantais pas. Vous n'avez pas un emploi du temps à suivre ?

- Je le respecte, Elaine. Nous sommes mercredi; j'étais ici mercredi dernier. Cette année, Noël tombe un mercredi et je serai là.

- J'ai l'impression que c'est dans un an.

- Dix mois, pas plus, d'ici Noël. Elaine, tu es un vrai rabat-joie. ^a

Elle n'avait pas envie de rire. Il y avait des larmes dans ses yeux. ' Je n'en peux plus, dit-elle.

- Je regrette.

- J'ai peur. ^a

Et c'était vrai : sa voix tremblait.

' La nuit et aussi le jour, chaque fois que je m'endors. Je suis juste à la bonne taille.

- Pour quoi ?

- Comment ça, pour quoi ?

- Tu viens de dire que tu étais juste à la bonne taille.

- Ah bon ? Oh, je ne sais pas ce que je voulais dire. Je deviens folle. C'est bien pour ça que vous êtes ici, non? Pour m'empêcher de dégringoler. C'est la pluie. Je ne peux rien faire, je ne vois rien et tout ce que j'entends, les trois quarts du temps, c'est le bruit de la pluie.

- Comme dans l'espace ^a, fis-je en me remémorant sa réflexion de la fois précédente.

Elle avait apparemment oublié notre discussion; elle eut l'air intriguée. Comment le savez-vous ?

- C'est toi qui me l'as dit.

- Il n'y a pas de bruit dans l'espace.

- Ah!

- Il n'y a pas d'air.

- Je sais.

- Alors, pourquoi avez-vous dit : "Ah, bien s'°r" ? Ce sont les moteurs. On les entend dans tout le vaisseau. «a fait un bour-

donnement continu, exactement comme la pluie. Sauf qu'au bout d'un moment on ne l'entend plus. «a devient comme du silence.

C'est Anansa qui me l'a expliqué. ^a

Encore un compagnon de son invention. D'après son dossier, elle avait gardé ses camarades imaginaires longtemps après que les autres enfants les avaient oubliés. C'était pour cela qu'on me l'avait confiée, à l'origine : pour la débarrasser de ses amis.

Grognon, le cochon en glace, Howard, le petit garçon qui tapait sur tout le monde, Sue Ann, qui apportait ses poupées et jouait avec elles en leur faisant faire ce qu'Elaine demandait, Fuchsia, qui habitait au milieu des fleurs et ne mesurait qu'une dizaine de centimètres, et j'en passe. Après quelques séances, j'avais compris qu'elle les savait inventés, mais ils l'aidaient à tuer le temps.

Ils sortaient d'elle-même et agissaient à sa place. ¿ mon sens, ils ne lui faisaient pas de mal, et anéantir ce monde imaginaire ne pouvait que renforcer sa solitude et la rendre plus malheureuse.

Elle n'était pas folle, c'était certain, pourtant je continuais à la voir, et ce n'était pas uniquement à cause de l'affection que je lui portais ; je me demandais aussi si elle m'avait joué la comédie en affirmant savoir que ses camarades n'étaient pas réels. Anansa était une nouvelle.

´ qui est-ce, Anansa ?

- Bah, ça ne vous intéresse pas. ^a Elle n'avait pas envie de parler d'elle, ça crevait les yeux.

Śi, ça m'intéresse. ^a

Elle détourna le visage. ´ Je ne peux pas vous obliger à vous en aller, mais j'aimerais en être capable quand vous devenez trop curieux.

- C'est mon travail.

- Votre travail !^a Il y avait du mépris dans sa voix. ´ Tous, vous n'arrêtez pas de courir sur vos belles jambes bien solides pour faire votre travail ! ^a

que répondre ? C'est notre façon de rester vivants. Je fais ce que je peux. ^a

¿ cet instant, une étrange expression passa dans son regard.

J'ai un secret, semblait-elle dire, et j'aimerais que tu me l'ar-raches.

´ Je pourrais peut-être trouver un travail moi aussi.

- Peut-être. ^a Je cherchai ce qu'elle pourrait faire.

Íl y a toujours la musique. ^a

Je me mépris. ´ Tu ne peux pas jouer de beaucoup d'instruments. C'est comme ça. ^a La petite dose de réalité indispensable.

Ne dites pas de bêtises.

- D'accord; je ne recommencerai plus.

- Je veux dire qu'il y a toujours la musique de mon travail.

- Et c'est quoi, comme travail ?

- Vous aimeriez bien le savoir, hein ? ^a dit-elle en prenant un air mystérieux puis en détournant le visage. Dans le cas d'une adolescente normale, j'aurais pensé qu'elle me faisait du charme.

Mais il y avait un autre élément sous-jacent, comme un sentiment de désespoir. Elle avait raison : j'aurais vraiment aimé le savoir.

Je fabriquai une hypothèse assez logique en raboutant les deux secrets qu'elle essayait de me faire percer.

´ quel genre de travail va te donner Anansa ? ^a

Elle me regarda, ahurie. Alors c'est vrai.

- qu'est-ce qui est vrai ?

- «a me terrifie. Je n'arrête pas de me répéter que c'est un rêve, mais c'est la réalité, n'est-ce pas ?

- quoi donc ? Anansa ?

- Vous croyez que c'est un de mes compagnons imaginaires, mais eux ne viennent pas dans mes rêves, pas comme ça.

Anansa...

- Oui?

- Elle chante pour moi quand je dors. ^a

Mon esprit bien entraîné de psychologue évoqua aussitôt des figures maternelles. ´ Bien s'r, dis-je.

- Elle est dans l'espace et elle chante pour moi. Vous n'en croiriez pas

vos oreilles. ^a

Cela me rappela la cassette que je lui avais achetée. Je la lui montrai.

´ Merci, dit-elle.

- De rien. Tu veux l'écouter ? ^a

Elle acquiesça. J'insérai la cassette dans le magnétophone.

Appalachian Spring. Elle balançait la tête en rythme et je l'imaginai en danseuse : elle avait le sens de la musique.

Mais au bout de quelques minutes elle cessa de se balancer et se mit à pleurer.

Çe n'est pas pareil, fit-elle.

- Tu as déjà entendu ce morceau ?

- Arrêtez la cassette. Arrêtez-la ! ^a

Je coupai l'appareil. ´ Je m'excuse, dis-je. Je pensais que ça te plairait.

- Et toujours la culpabilité, rien que la culpabilité. Vous vous sentez toujours coupable, hein ?

- Presque toujours, oui ^a, répondis-je d'un ton enjoué. Pas mal de mes patients me jettent du jargon de psychologue à la figure - ou des répliques de soap-opera.

Ç'est moi qui m'excuse, reprit-elle. C'est que... ce n'est pas la musique. Ce n'est pas la vraie musique. Maintenant que je l'ai entendue, tout paraît sombre à côté. Comme la pluie, toute grise, lourde et indécise, comme si le compositeur essayait de voir les collines mais que la pluie lui bouchait toujours le paysage. Pendant quelques minutes, j'ai eu l'impression qu'il y était arrivé.

- La musique d'Anansa ? ^a

Elle hocha la tête. ´ Je sais que vous ne me croyez pas, mais je l'entends quand je dors. Elle dit que c'est le seul moment o' elle peut communiquer avec moi. Pas par la parole : tout passe par ses chants. Elle est dans l'espace, dans son vaisseau stellaire, et elle chante. Et la nuit je l'écoute.

- Pourquoi toi ?

- Pourquoi seulement moi, vous voulez dire ? ^a Elle éclata de rire. ´ ¿ cause de ce que je suis. Vous l'avez expliqué vous-même : parce que je ne peux pas me déplacer, je vis dans mon imagination. Elle dit que les liens qui unissent les esprits sont très ténus et très difficiles à maintenir; mais le mien, elle y arrive parce que je vis complètement dans ma tête. Elle s'accroche à

moi. quand je m'endors, je ne peux plus lui échapper.

- Lui échapper? Je croyais que tu l'aimais bien.

- Je ne sais pas ce qui me plaît en elle. J'aime bien... j'aime bien la musique. Mais Anansa a besoin de moi. Elle veut que j'aie... elle veut me donner un travail.

- ¿ quoi ressemblent ses chants ? ^a Sur le mot ´ travail ^a, elle s'était mise à trembler et à se refermer; j'étais revenu sur un sujet dont elle semblait parler volontiers pour relancer la conversation qui s'enlisait.

Ils ne ressemblent à rien. Elle est dans l'espace, il fait noir, on n'entend que le bourdonnement des machines qui fait comme la pluie, et elle cherche dans la poussière du vide pour en rapporter des chants. Elle tend ses... ses doigts ou ses oreilles, je ne sais pas exactement. Elle les tend, elle ramène la poussière et les chants et elle en fait la musique que j'écoute. C'est très puissant : elle dit que ce sont ses chants qui la font voyager entre les étoiles.

- Est-elle seule ? ^a

Elaine hocha la tête. Elle a besoin de moi.

- Elle a besoin de toi... ¿ quoi peux-tu lui servir, alors que tu es ici et elle là-haut ? ^a

Elaine se passa la langue sur les lèvres. ´ Je n'ai pas envie de parler de ça, répondit-elle d'un ton qui me fit comprendre qu'elle était sur le point de me le révéler.

- Moi, j'aimerais bien. J'aimerais vraiment que tu m'en parles.

- Elle dit... elle dit qu'elle peut m'emmener. Elle dit que si j'arrive à apprendre les chants, elle peut me sortir de mon corps, m'emmener là-haut, me donner des bras, des jambes, des doigts, et que je pourrai courir, danser et... ^a

Elle éclata en sanglots.

Je lui tapotai la seule partie de son corps qu'elle autorisait à

toucher, son petit ventre tendre. Elle refusait qu'on la serre contre soi. J'avais essayé, plusieurs années auparavant, et elle m'avait hurlé d'arrêter. Une des infirmières m'avait expliqué qu'autrefois sa mère la serrait toujours contre elle; aujourd'hui, Elaine voulait rendre l'étreinte - et elle ne pouvait pas.

Il est très joli, ton rêve, Elaine.

- Il est horrible, oui! Vous n'avez donc pas compris? Je serai comme elle !

- Et comment est-elle ?

- Elle est le vaisseau. Elle est le vaisseau stellaire. Et elle veut que je la rejoigne pour devenir le vaisseau avec elle et pour que nous voyagions dans l'espace en chantant pendant des mil-

liers et des milliers d'années.

- Ce n'est qu'un rêve, Elaine. Il ne faut pas en avoir peur.

- On le lui a fait, on lui a coupé les bras et les jambes, et on l'a branchée au milieu de machines.

- Mais personne ne va te mettre dans une machine.

- Je veux aller dehors, dit-elle.

- Impossible : il pleut.

- Saleté de pluie !

- Oui, c'est ce que je dis tous les jours.

- Je n'ai pas envie de rire ! Elle m'aspire tout le temps maintenant, même quand je suis réveillée. Elle essaye de m'emmener, elle m'endort, elle chante et je la sens qui m'aspire, qui m'attire.

Si je pouvais aller dehors, je pourrais résister. Je suis sûre que je tiendrais si je pouvais...

- Hé, du calme ! Attends, je vais te donner un...

- Non ! Je ne veux pas dormir !

- ...coute, Elaine : ce n'est qu'un rêve. Il ne faut pas te laisser bouleverser comme ça. La pluie t'empêche de sortir, c'est elle qui te rend somnolente et, du coup, tu fais toujours le même rêve.

Mais ne te braque pas; c'est un beau rêve, dans un sens. Pourquoi ne pas te laisser emporter ? ^a

Elle tourna vers moi un regard terrifié.

‘ Vous êtes fou ! Je ne veux pas m'en aller.

- Non, bien s'r, je ne veux pas que tu t'en ailles, mais tu ne t'en iras pas, tu comprends? C'est un rêve, de flotter comme ça entre les étoiles...

- Elle ne flotte pas : elle fonce tellement vite que j'en ai le vertige quand elle me montre.

- Alors, accepte le vertige. Dis-toi que c'est ton esprit qui a trouvé le moyen de te faire courir.

- Vous ne comprenez pas, monsieur le thérapeute. Je pensais que vous comprendriez.

- Je fais des efforts.

- Si je pars avec elle, je meurs. ^a

‘ qui lui fait la lecture ? demandai-je à l'infirmière.

- Tout le personnel et des bénévoles de la ville. Ils l'aiment bien. Il y a toujours quelqu'un pour lui faire la lecture.

- Il faudrait surveiller ça de plus près. quelqu'un lui bourre le cr,ne d'histoires de vaisseaux spatiaux, de poussière interstel-laïre et de chants cosmiques, et elle est terrorisée. ^a

L'infirmière fronça les sourcils. ‘ Tous les livres sont soumis à

notre approbation ; elle lit ce genre de récits depuis des années et ça ne lui a jamais fait de mal. Pourquoi maintenant ?

- C'est la pluie, je suppose. Coincée entre ses quatre murs, elle perd contact avec la réalité. ^a

L'infirmière hocha la tête d'un air compatissant. ' Je sais.

quand elle dort, elle fait des trucs très bizarres, en ce moment.

- quoi par exemple ? quel genre de trucs ?

- Eh bien, elle chante d'affreuses chansons.

- Vous vous en rappelez les paroles ?

- Il n'y en a pas. Elle chantonne, si on veut, mais les mélodies sont épouvantables ; on ne dirait même pas de la musique. Et elle prend une drôle de voix r,peuse, alors qu'elle dort à poings fermés. Elle dort beaucoup, ces temps-ci, et c'est tant mieux, je crois. Elle s'énervé toujours quand elle ne peut pas sortir. ^a

L'infirmière avait manifestement de l'affection pour Elaine. Il était difficile de ne pas avoir de peine pour quelqu'un dans son état, mais Elaine demandait en plus à être aimée, et les gens l'aimaient - ceux qui passaient outre l'horrible absence de relief des draps autour de son tronc. ' ...coutez, dis-je, on ne peut pas bien l'emmitoufler et la faire sortir malgré la pluie ? ^a

La femme fit non de la tête. Il n'y a pas que la pluie : il fait froid, et l'explosion qui l'a laissée telle qu'elle est a tout mis de travers à l'intérieur. Elle ne fonctionne pas normalement, elle n'a aucune défense contre les maladies ; alors, l'exposer à un temps pareil risquerait de la tuer tôt ou tard. Je ne tiens pas à essayer.

- Dans ce cas, je viendrai la voir plus souvent, répondis-je.

Aussi souvent que possible. Elle a un truc dans la tête qui lui flanque une terreur mortelle. Elle croit qu'elle va mourir.

- Oh, la pauvre petite ! s'exclama l'infirmière. qu'est-ce qui peut bien lui donner cette idée ?

- Peu importe. Un de ses compagnons imaginaires est en train de s'emballer.

- Vous n'aviez pas dit qu'ils étaient inoffensifs ?

- C'était vrai jusque-là. ^a

Au moment de quitter la maison de repos ce soir-là, je fis un crochet par la chambre d'Elaine. Elle dormait et j'entendis son chant. J'en eus

le frisson. Je reconnaissais ça et là des thèmes de la musique de Copland qu'elle avait écoutée, mais déformés, et la plupart du temps les mélodies étaient méconnaissables - ce n'était même pas de la musique. Elle chantait d'une étrange voix de tête qui changeait soudain pour devenir basse et rauque, et, l'espace d'un instant, j'y perçus le bourdonnement d'un énorme moteur étouffé par des parois métalliques, transporté par de minces tiges d'acier, un grand rugissement absorbé par un immense édreton de néant. Je me représentai Elaine avec des fils issus de ses épaules et de ses hanches, la tête enfermée dans un boîtier de métal, les yeux clos, endormie, pareille à son Anansa imaginaire, en train de piloter le vaisseau stellaire comme si c'était son propre corps. Ce devait être attirant pour Elaine, en un sens ; après tout, elle n'était pas née ainsi, elle avait des souvenirs de galopades et de jeux, elle se rappelait s'être alimentée et vêtue toute seule, peut-être même avoir appris à lire, à prononcer les mots à mesure que son index suivait les lettres. Même artificiels, les membres d'un vaisseau spatial rempliraient le grand vide.

Le centre des enfants ne se situe pas à l'intérieur de leur corps : il est placé au-dehors, au point où se rencontrent les doigts de la main droite et ceux de la main gauche. Ils vivent là

où se trouve ce qu'ils touchent; leur personnalité, c'est ce qu'ils voient. Et Elaine s'était perdue dans une explosion avant d'avoir pu se transférer à l'intérieur d'elle-même. Par cet étrange rêve d'Anansa, elle récupérerait une personnalité.

Mais une personnalité effrayante malgré tout. Je m'assis près de son lit pour l'écouter chanter; son corps bougeait légèrement, son dos s'arquait un peu en mesure avec la mélodie. Haut et clair, bas et rauque; les timbres alternaient et je me demandai ce qu'ils signifiaient. que se passait-il au fond d'elle pour provoquer ce chant ?

Si je pars avec elle, je meurs.

Bien sûr qu'elle avait peur. Mes yeux se posèrent sur le bloc de chair informe qui soulevait le drap en dessous de sa tête posée sur l'oreiller et je m'efforçai de modifier mon point de vue, d'observer son corps tel qu'elle le voyait, d'au-dessus. Il disparaissait presque, alors, à cause de la perspective et de sa cage thoracique qui réduisaient à néant son ventre et ses esquisses de hanches. Mais elle n'avait rien d'autre et, si elle croyait - comme elle en semblait convaincue - que s'abandonner au fantasme d'Anansa entraînerait la mort de ce corps pitoyable, la mort est-elle moins terrifiante pour ceux qui n'ont jamais pu vivre complètement? J'en doute. Pour Elaine, en tout cas, le peu d'existence

qu'elle avait connue avait été joyeux ; elle ne l'échan-gerait pas volontiers contre une vie restreinte à des chants et des bras de métal, enfermée dans son esprit.

Mais il y avait la pluie; rien pour elle n'était aussi réel que le grand air, les arbres, les oiseaux, les collines au loin et la brise qui la touchait avec une violence qu'Elaine ne permettait à

personne. ¿ présent que la pluie la coupait de cette réalité, de l'aspect positif de sa vie, combien de temps pourrait-elle résister à l'attraction incessante d'Anansa et de sa promesse de bras, de jambes et de chants éternels ?

Sur une impulsion, je tendis la main et, très doucement, lui soulevai les paupières.

Ses yeux demeurèrent ouverts, braqués vers le plafond, sans ciller.

Je lui rabaissai les paupières et elles ne se rouvrirent pas.

Je lui tournai la tête et elle resta tournée. Elle ne s'éveilla pas ; elle poursuivit son chant comme si je n'avais rien fait.

Catatonie ou début de catalepsie. Elle perd l'esprit, pensai-je; si je ne la ramène pas, si je ne trouve pas le moyen de la maintenir parmi nous, Anansa va l'emporter et l'établissement ne s'oc-cupera plus que d'un paquet de chair insensible durant les années qu'on parviendra à conserver en vie ce vestige d'Elaine.

´ Je reviendrai samedi, annonçai-je au directeur.

- Pourquoi si vite ?

- Elaine traverse une très mauvaise passe. ^a Une femme imaginaire veut l'emmener au fin fond de l'espace - cela, je le tus. ´ Demandez aux infirmières de la garder éveillée autant que possible; qu'on lui fasse la lecture, qu'on joue avec elle, qu'on parle avec elle. Ses heures de sommeil la nuit lui suffisent; qu'elle évite les siestes.

- Pourquoi ?

- J'ai peur pour elle, c'est tout. Je crois qu'elle risque à tout instant de sombrer dans la catatonie. Son sommeil est anormal ; je veux qu'on la surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

- C'est si grave que ça ?

- Oui. ^a

Le vendredi, le temps parut vouloir s'améliorer mais, après quelques minutes à peine d'éclaircie, une nouvelle masse d'énormes nuages arriva par le nord-ouest et ce fut pire qu'avant.

Distrait, je b,clai mon travail, m'arrêtai de parler à plusieurs reprises en cours de phrase, ce qui finit par agacer une de mes patientes ; elle me regarda de travers. ´ Vous n'êtes pas payé pour ruminer vos problèmes de cúur quand vous discutez avec moi. ^a

Je m'excusai et m'efforçai de lui prêter attention. C'était une bavarde et mes pensées ne cessaient de vagabonder. Mais elle avait raison, dans un sens : je ne parvenais à songer qu'à Elaine ; et sa mention des ´ problèmes de cúur ^a avait d° provoquer un déclic dans ma tête. Après tout, la relation que j'entretenais avec Elaine était la plus longue et la plus intime que j'avais eue avec une femme depuis plusieurs années - si on pouvait considérer Elaine comme une femme.

Le samedi, je retournai dans le comté de Millard o´ je trouvai les infirmières assez affolées : elles avaient enfin pris la mesure du sommeil excessif d'Elaine en essayant de l'empêcher de dormir, me dirent-elle. Elle s'assoupissait deux ou trois fois par matinée, davantage l'après-midi; elle s'endormait à sept heures trente le soir et ne se réveillait que douze heures plus tard. Ét elle chante sans arrêt. C'est épouvantable ! Même la nuit, elle ne cesse pas de chanter une seule seconde. ^a

Pourtant, elle ne dormait pas quand j'allai la voir.

´ Je suis restée éveillée pour vous.

- Merci, dis-je.

- Une visite le samedi... je dois vraiment péter les plombs.

- Non, mais ta tendance à trop dormir m'inquiète. ^a

Elle eut un sourire triste. ´ Je n'y suis pour rien. ^a

Mon sourire fut, je pense, plus gai que le sien. Ét moi je crois que c'est tout dans ta tête.

- Croyez ce que vous voulez, docteur.

- Je ne suis pas docteur. D'après mon diplôme, je n'ai qu'une maîtrise.

- quelle hauteur atteint l'eau dehors ?
- Pardon ?
- Avec toute cette pluie, il doit y avoir de quoi faire flotter une dizaine d'arches. Dieu est-il en train de détruire le monde ?
- Malheureusement non. quoiqu'il ait noyé le moteur de quelques voitures qui allaient un peu vite dans les flaques.
- Combien de temps faudrait-il qu'il pleuve pour submerger le monde ?
- Le monde est rond : toute l'eau s'en irait par en bas. ^a

Elle éclata de rire. C'était bon de l'entendre rire, mais elle s'interrompit trop brusquement et me regarda d'un air effrayé.

´ Je m'en vais, vous savez.

- Ah?
- J'ai juste la bonne taille : elle m'a mesurée et je rentre parfaitement. Elle a trouvé le logement qui me convient, bien situé : j'entends la musique de la poussière et je peux apprendre à la chanter. Je m'occuperai des moteurs de direction. ^a

Je hochai la tête. ´ Grognon le cochon de glace, c'était sympa, mais ça, non, Elaine.

- Je n'ai jamais dit qu'Anansa était sympa. ¿ propos, Grognon existait vraiment : mon père l'avait fabriqué avec de la glace pilée pour un repas hawaÏen, mais il a fondu avant qu'on sorte le vrai cochon de la fosse à braise. Mes amis, je ne les ai pas inventés.
 - Fuchsia la fille-fleur ?
 - Ma mère coupait des fleurs du fuchsia qui poussait devant notre porte d'entrée. On jouait avec sur l'herbe comme si c'étaient des poupées.
 - Mais pas Anansa.
 - Anansa est entrée dans ma tête pendant que je dormais.
- C'est elle qui m'a cherchée ; je ne l'ai pas inventée.
- Tu ne te rends pas compte, Elaine, que c'est ainsi que les

hallucinations commencent? Elles ont l'air parfaitement réelles. ^a

Elle secoua la tête. ' Je sais tout ça. J'ai demandé aux infirmières de me lire des bouquins de psychologie. Anansa est...

Anansa est différente. Elle ne peut pas venir de moi; elle est autre chose ; elle existe. J'entends sa musique ; elle n'est pas plate comme celle de Copland, elle n'est pas fausse.

- Elaine, mercredi, pendant que tu dormais, tu étais en train de tomber en catatonie.

- Je sais.

- Tu sais ?

- J'ai senti que vous me touchiez et que vous me tourniez la tête. J'aurais voulu vous parler, vous dire adieu, mais elle chantait, vous comprenez ? Elle chantait, et maintenant elle me permet de chanter avec elle. quand je l'accompagne, je me sens partir vers elle comme une araignée le long d'un fil. Dans l'obscurité; c'est très loin de tout, là-bas, c'est tout noir et il fait froid, mais je sais qu'au bout du fil elle sera là, qu'elle sera mon amie pour toujours.

- Tu me fais peur, Elaine.

- Il n'y a pas d'arbres dans son vaisseau ; c'est ce qui me fait m'accrocher ici : je pense aux arbres, aux collines, aux oiseaux, à

l'herbe et au vent, et je me dis que je perdrais tout ça. Alors elle est en colère après moi, et un peu triste aussi. Mais ça me permet de rester ici. Sauf que maintenant j'ai du mal à me rappeler les arbres ; j'essaye, et c'est comme si je cherchais à revoir le visage de ma mère. Je me souviens de sa robe, de ses cheveux, mais son visage a disparu. Même quand je la regarde en photo, c'est une inconnue. Les arbres sont des inconnus pour moi, maintenant. ^a

Je lui caressai le front. Elle écarta d'abord la tête, puis la ramena.

Excusez-moi, dit-elle. D'habitude, je n'aime pas qu'on me touche là.

- Je ne le ferai plus.

- Non, allez-y. «a ne me dérange pas. ^a

Je lui caressai donc le front. La peau était fraîche et sèche, et Elaine souleva la tête presque imperceptiblement pour se rapprocher de ma

main. L'expression de la vieille dame me revint soudain : des problèmes de cúur. Je touchais Elaine et je me vis en train de lui faire l'amour. Je chassai aussitôt cette pensée.

‘ Retenez-moi, dit-elle. Empêchez-moi de partir. J'ai trop envie de partir, mais je ne suis pas faite pour ça : j'ai la bonne taille mais pas la bonne forme. Ce ne sont pas mes bras ; je sais très bien quel effet me faisaient mes bras.

- Je te retiendrai si je peux, mais il faut m'aider.

- Je ne veux pas de drogues ; elles m'arrachent à mon corps.

Si vous m'en donnez, je vais mourir.

- Alors que puis-je faire ?

- Retenez-moi par tous les moyens, c'est tout. ^a

Puis nous devis,mes de bêtises parce que nous étions trop sérieux et on aurait dit qu'elle n'avait pas le moindre souci. Nous finîmes par parler de la messe.

‘ Je ne savais pas que tu étais croyante, dis-je.

- Je ne suis pas croyante, mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre le dimanche? Les fidèles chantent des cantiques et je les accompagne. Dimanche dernier, j'ai entendu un sermon qui m'a tourneboulée : le pasteur racontait le Christ au sépulcre, il disait qu'il y était resté trois jours avant que l'ange le libère ; je me suis imaginé ce que c'avait d'° être de se trouver enfermé au fond d'une grotte, dans le noir, complètement seul.

- L'angoisse.

- Non, pas vraiment. C'a même d'° être réjouissant pour lui -

enfin, si ça s'est vraiment produit : allongé sur sa pierre, à se dire : On me croit mort, mais je suis là. Je ne suis pas mort !

- ¿ t'écouter, il fait un peu content de lui.

- Et pourquoi pas? Je me demande si j'aurais la même impression si j'étais avec Anansa. ^a

Encore Anansa.

‘ Je sais ce que vous pensez. Vous pensez "Encore Anansa".

- Exact, répondis-je. J'aimerais que tu l'effaces et que tu en reviennes à des amis moins dangereux. ^a

Elle eut soudain une expression furieuse.

‘Croyez ce que vous voulez, mais fichez-moi la paix ! ^a

Je voulus m'excuser mais elle refusa de m'écouter; elle persis-insistant auprès du personnel pour qu'on l'empêche de trop dormir. Les infirmières paraissaient inquiètes elles aussi : tout comme moi, elles voyaient les changements qui s'opéraient en Elaine.

Ce soir-là, comme j'étais dans le comté de Millard pour le week-end, j'appelai Belinda. Elle n'était pas mariée ni rien pour le moment ; elle se rendit à mon motel, nous dînâmes, nous fîmes l'amour, puis nous regardâmes la télé. Enfin, elle regarda la télé

pendant que je réfléchissais, allongé sur le lit; c'est pourquoi, quand la mire apparut et que Belinda se leva, embrumée par la bière et passionnée, je pensais encore à Elaine. Pendant qu'elle m'embrassait, me caressait et me soufflait des stupidités à

l'oreille, je m'imaginai sans bras ni jambes et je demeurai immobile sauf de la tête.

‘ qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas envie ? ^a

Je me ressaisis : pas la peine de décevoir Belinda. Après tout, c'était moi qui l'avais invitée; j'avais une responsabilité -

quoique pas bien grande, et c'était bien ce qui me tourmentait. Je fis l'amour à Belinda, lentement, méticuleusement, mais les yeux fermés : je ne cessai de surimposer à son visage celui d'Elaine.

Des problèmes de cœur. C'étaient les doigts de Belinda qui montaient et descendaient le long de mon dos, mais je me voyais faire l'amour à Elaine - et ses moignons de bras et de jambes m'inspiraient moins de révolusion que je ne l'aurais pensé; plutôt de la tristesse, un profond sentiment de perte, d'échec, comme si Elaine était morte alors que je pouvais la sauver, tel le prince des contes de fées ; un baiser, si symbolique, et la princesse s'éveille pour vivre heureuse. Et ce baiser, je ne l'avais pas donné. Je l'avais trahie par défaut. quand nous eûmes fini, je me mis à

pleurer.

Óh, mon pauvre chéri ! s'exclama Belinda d'une voix pleine de compassion. qu'est-ce qui t'arrive? Non, ne me dis rien si tu ne veux pas. ^a Elle me serra au creux de ses bras et je m'endormis enfin, la tête contre sa poitrine. Elle croyait que j'avais besoin d'elle. Ce fut peut-être vrai, brièvement.

Je ne retournai pas voir Elaine le dimanche suivant comme prévu ; je passai la journée à me décider, puis à me raviser. Au lieu de sortir du motel, je restais assis à regarder l'incroyable défilé des épouvantables émissions du dimanche matin ; et quand je sortis enfin, bien résolu à me rendre à la maison de repos pour voir ce qu'Elaine devenait, je me retrouvai, mes bagages dans le coffre, sur la route de ma caravane, où je m'assis à nouveau pour regarder la télévision.

qu'est-ce qui m'empêchait d'aller la voir ?

Retenez-moi, avait-elle dit, par tous les moyens.

Et je pensais connaître le moyen. C'était bien le problème. Au fond de moi, la situation était trop réelle et les contes de fées se trompaient : le prince n'éveillait pas la princesse d'un baiser, il l'éveillait d'une promesse : dans ses bras, elle ne craindrait jamais rien. Elle s'éveillait pour vivre heureuse; si elle n'avait pas été sûre qu'il disait la vérité, la princesse aurait préféré dormir pour toujours.

qu'est-ce qu'Elaine attendait de moi ?

Et pourquoi en avais-je peur ?

Ce n'était pas mon boulot. Un professionnel ne s'implique pas émotionnellement avec un patient.

D'un autre côté, je n'avais jamais été un professionnel. Je finis par aller me coucher en regrettant l'absence de Belinda et du réconfort, si mince soit-il, qu'elle pouvait m'apporter. Pourquoi toutes les femmes n'étaient-elles pas comme elle, douces, affectueuses et peu exigeantes ?

Pourtant, alors que je m'assoupissais, c'était Elaine que je revoyais et c'est son visage et son hideux moignon de corps, reproche vivant, qui me hantèrent dans mes rêves.

Et elle me hantait encore lors de mes tournées du lundi et du mardi;

enfin ce fut mercredi et j'avais toujours peur d'aller à la maison de repos de Millard. Je ne m'y rendis que l'après-midi; c'était la fin de journée, la pluie tombait plus fort que jamais, il y avait des lacs dans les champs et des torrents roulaient dans les caniveaux trop étroits de la ville.

‘ Vous êtes en retard, me dit le directeur.

- C'est la pluie, répondis-je, et il hocha la tête, mais il avait l'air soucieux.

- Nous espérions vous voir hier mais vous étiez injoignable.

C'est Elaine. ^a

Et je compris que mon retard avait atteint son sinistre but, comme je l'avais prévu.

Élle ne s'est pas réveillée depuis lundi matin. Elle est dans son lit et elle chante. On l'a placée sous perfusion mais elle continue à dormir. ^a

Elle dormait, en effet. Je fis sortir tout le monde de sa chambre.

Élaine ^a, dis-je.

Rien.

Je répétais son nom plusieurs fois, je la touchai, je fis pivoter sa tête à droite et à gauche ; elle restait dans la position où je la pla-

çais. Et le chant se poursuivait, tout bas, aigu puis grave, pur puis rocailleux. Je lui couvris la bouche : elle continua de chanter comme si de rien n'était.

Je repoussai le drap et lui piquai le ventre avec une épingle, puis la chair fine près de la clavicule : aucune réaction. Je la giflai : aucune réaction. Elle n'était plus là. Je la revis branchée sur le vaisseau mais, cette fois, je compris mieux : ce n'était pas son corps qui avait la bonne taille : c'était son esprit. Et son esprit avait suivi le mince fil d'araignée afin de rejoindre Anansa qui l'attendait pour lui donner un corps.

Un travail.

Les électrochocs? Je l'imaginai, déjà difforme, sursauter et s'arquer sous l'effet de l'électricité; non, je n'arriverais qu'à torturer une chair inconsciente. La chimie? Je ne voyais aucun médicament susceptible

de la ramener de son exil. En un sens, me semble-t-il, je croyais moi aussi à Anansa, à ce moment-là ; je l'appelai. Ánansa, rel,chez-la. Laissez-la revenir auprès de moi ; je vous en prie, j'ai besoin d'elle. ^a

Pourquoi avais-je pleuré dans les bras de Belinda ? Ah oui !

Parce que j'avais vu la princesse et que je ne l'avais pas éveillée, parce que lui offrir une existence heureuse représentait un boulot du diable.

Je n'agis pas sous le choc de sa disparition; ce ne fut pas un acte de passion, de peur soudaine ni de chagrin. Non, je restai assis auprès d'elle des heures durant à contempler son corps débile et impuissant, à présent si vide ; je voulais voir ses yeux s'ouvrir tout seuls, la voir s'éveiller et l'entendre me dire : ´ J'ai fait un rêve pas croyable. ^a L'entendre me dire : ´ Je vous ai bien eu, hein? J'ai failli réagir quand vous m'avez piquée, mais je vous ai eu. ^a

Non, elle ne feignait pas.

Aussi, sous le coup non de la passion mais du désespoir, je me levai puis me penchai sur elle, posai mes mains de part et d'autre de son visage, appuyai ma joue contre la sienne et lui parlai à

l'oreille ; je lui promis tout ce qui me passait par la tête : le beau temps pour toujours, des arbres, des fleurs, des collines, des oiseaux et du vent autant qu'elle en voudrait. Je lui promis de l'emmener de la maison de repos pour voir des choses dont elle n'avait pu que rêver jusque-là.

Et enfin, la voix enrouée à force de la supplier, la joue contre ses cheveux mouillés de mes larmes, je lui fis la seule promesse qui pouvait la ramener : je me promis à elle. Je lui promis un amour éternel, plus fort que tous les chants d'Anansa.

C'est alors que le chant monstrueux se tut. Elle ne s'éveilla pas mais le chant s'éteignit, et elle bougea de sa propre volonté ; sa tête se tourna de côté et elle parut passer dans un sommeil normal et non plus catatonique. Je demeurai à son chevet toute la nuit; je m'endormis dans le fauteuil et une infirmière étendit une couverture sur moi. Au matin, la voix d'Elaine me tira de mon assoupissement.

´ Vous êtes vraiment un sale menteur ! Il pleut toujours ! ^a

J'éprouvais un sentiment de puissance à savoir que j'avais rappelé quelqu'un d'un séjour plus ténébreux que celui des morts. Elle avait

une vie pénible et pourtant ma promesse de dévouement suffisait apparemment à compenser ses souffrances ; telle fut du moins mon analyse et, tout à mon exultation, je restai aveugle et sourd à ce qui s'était réellement passé.

Je n'étais pas le seul à me réjouir : les infirmières étaient aux petits soins avec Elaine et le directeur m'assura qu'il allait rédiger un rapport élogieux. ' ...crivez un article, me dit-il.

- C'est trop personnel ^a, répondis-je. Mais, dans un obscur recoin de mon esprit, je cherchais déjà un moyen de faire publier le cas, d'en tirer un avantage pour ma carrière. J'avais honte de me voir détourner un engagement sincère, sans arrière-pensée, à

mon profit personnel; mais j'étais incapable de mépriser le soudain respect que me manifestaient des gens pour qui, quelques heures plus tôt, je n'étais qu'un individu ordinaire.

C'est trop personnel, répétai-je d'un ton ferme. Je n'ai pas l'intention de publier. ^a

Et, à mon grand dégoût, je me surpris à savourer l'admiration que cette décision inspirait au directeur. Impossible d'échapper à

l'autosatisfaction qui enflait en moi tant que je resterais au milieu de gens qui tenaient à me payer en clinquant; en psychologue avisé, je me tournai vers la seule personne susceptible de me donner de la reconnaissance plutôt que des coups d'encensoir. La reconnaissance que je mérite, me dis-je. J'allai voir Elaine.

Salut, fit-elle. Je me demandais où vous étiez passé.

- Je n'étais pas loin; je bavardais avec les représentants du prix Nobel.

- Ils veulent vous récompenser de m'avoir ramenée ?

- Oh non : ils avaient prévu de me décerner le prix pour avoir contacté une espèce extraterrestre du fin fond de l'espace, mais, comme j'ai foiré l'affaire en te ramenant, ils sont assez énervés. ^a

Elle eut l'air démontée. Ce n'était pas son genre : d'habitude, elle avait la répartie facile.   Mais qu'est-ce qu'on va vous faire ?

- Me plonger dans l'huile bouillante, sans doute. C'est la procédure ordinaire.   moins qu'ils aient trouvé le moyen de me faire frire à l'énergie solaire; c'est moins cher. ^a La plaisanterie était faible mais elle ne la releva pas.

  Ce n'est pas ce qu'elle avait dit... elle avait dit que c'était... ^a

Elle. Je m'efforçai de rester insensible à la terreur sourde qui me tordait soudain l'estomac. Analyse, me dis-je.  lle ^a, ça peut être n'importe qui.

 lle ? qui ? ^a demandai-je.

Elaine se tut. Je lui touchai le front : il était couvert de transpiration.

  qu'y a-t-il ? Tu as l'air bouleversée.

- J'aurais dû le savoir.

- Savoir quoi ? ^a

Elle secoua la tête et détourna le visage.

J'avais compris, me dis-je. J'avais compris le problème mais il y avait sûrement moyen de faire face. Elaine, tu n'es pas complètement guérie, c'est ça? Tu n'es pas encore débarrassée d'Anansa, n'est-ce pas? N'essaye pas de m'épargner. C'est vrai, j'aurais aimé te voir sortie d'affaire mais c'aurait été trop beau; je ne fais pas de miracles. Nous avons progressé, c'est tout. Nous t'avons tirée de ta catalepsie; nous finirons bien par te libérer d'Anansa. ^a

Elle se taisait toujours, le regard tourné vers la fenêtre grise de pluie.

Ne te fatigue pas à faire semblant d'être guérie. C'était très gentil de ta part et ça m'a bien remonté le moral pendant un moment, mais je suis adulte ; ce n'est pas une petite déception qui va m'abattre. D'ailleurs, tu es réveillée, tu es revenue parmi nous et c'est tout ce qui compte. ^a Adulte, tu parles ! J'étais horriblement déçu, et honteux en plus de m'exprimer de façon aussi malhonnête. Je ne l'avais pas guérie, je n'étais pas un héros, ni un magicien, ni un champion; rien qu'un psychologue sans rien d'exceptionnel, finalement.

Mais je refusai de trop prêter l'oreille à ces émotions. Sois professionnel, me dis-je ; elle a besoin de ton aide.

Alors ne va pas te sentir coupable. ^a

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes. Coupable ? ^a Elle sourit presque. Coupable. ^a Elle ne me quittait pas du regard, bien qu'elle dût me voir brouillé à cause des larmes qui perlaient sur ses cils.

‘ Tu as essayé de faire ce qu'il fallait, repris-je.

- Vous croyez ? Vraiment ? ^a Elle eut un sourire amer, un sourire étrange, et, durant un affreux instant, elle cessa de ressembler à mon Elaine, à ma jeune patiente si brillante. ‘ Je voulais rester avec elle, fit-elle. Je la voulais près de moi, elle si vivante et, quand enfin elle s'est intégrée au vaisseau, qu'elle s'est mise à chanter, à danser, à bouger les bras, je me suis dit : Voilà ce qu'il me fallait; voilà ce que je désirais si fort pendant tous ces siècles que j'ai passés perdue dans les chants. Mais à cet instant je vous ai entendu, vous.

- Anansa ! soufflai-je en comprenant soudain à qui je parlais.

- Je vous ai entendu l'implorer. Croyez-vous que j'aie pris ma décision sur un coup de tête ? Elle vous entendait elle aussi, mais elle ne voulait pas repartir. Elle n'aurait troqué ses nouveaux bras et ses nouvelles jambes contre rien au monde ; c'était trop neuf pour elle. Mais moi j'en avais profité assez longtemps ; ce que je n'avais pas eu, c'était... vous.

- O' est-elle ?

- Là-haut. Elle chante mieux que je n'ai jamais chanté. ^a Elle prit l'air mélancolique, puis elle eut un sourire lugubre. Ét moi je suis ici. Mais j'ai fait une mauvaise affaire, n'est-ce pas ? Je ne vous ai pas trompé et vous n'allez pas vouloir de moi : c'est Elaine que vous vouliez et elle n'est plus là. Je l'ai laissée seule là-haut. Pendant longtemps, ça lui sera égal. Mais un jour... un jour elle comprendra; elle comprendra

que je l'ai bernée. ^a

C'était la voix d'Elaine, le tragique petit corps d'Elaine, mais je savais désormais que j'avais échoué : Elaine était partie dans l'espace infini où l'esprit se cache pour s'échapper à lui-même.

Et, à sa place... Anansa, une inconnue.

˘ Vous l'avez bernée ? Comment ça ?

- Rien ne change. Au bout d'un moment on connaît tous les chants et ils ne changent jamais. Rien ne bouge. On avance, on avance éternellement jusqu'à ce que toutes les étoiles s'éteignent, et rien ne bouge. ^a

Je me passai la main dans les cheveux. Le contact de mes doigts tremblants me surprit.

˘ Mon Dieu ! ^a fis-je. Ce n'était qu'une exclamation, pas une prière.

˘ Vous me haÛsez ^a, dit-elle.

Moi, la haÛr? HaÛr ma petite folle d'Elaine? Oh non! Ma haine avait un autre objet : la pluie ; la pluie qui l'avait coupée de tout ce qui assurait sa santé mentale. Je haÛssais ses parents qui ne l'avaient pas laissée à la maison le jour où leur voiture les avait conduits à la mort. Mais surtout je me rappelais les jours passés à me cacher d'elle, les jours passés à résister à ses besoins, à faire semblant de l'avoir oubliée, de ne pas penser à elle, de ne pas avoir besoin d'elle. Elle avait dû se demander ce qui me retenait, avant de renoncer à l'espoir, de comprendre que personne ne la retiendrait; alors elle était partie et, quand j'étais enfin arrivé, c'était Anansa qui m'attendait dans son corps, l'amie imaginaire qui avait pris vie d'effrayante façon. Je savais que je devais haÛr. J'eus l'impression que j'allais pleurer, j'en-fouiss même mon visage dans le drap, là où aurait dû se trouver sa jambe, mais les larmes ne vinrent pas. Je restai prostré, le drap rêche contre ma figure, et je me maudis de toute mon ,me.

Lorsqu'elle parla, sa voix était comme une main douce, une main suppliante qui me touchait. ˘ Je réparerais si je le pouvais, dit-elle. Mais je ne peux pas : elle est partie et je suis ici. Je suis venue à cause de vous ; je suis venue voir les arbres, l'herbe, les oiseaux et votre sourire. La vie heureuse des contes de fées ; c'est pour ça qu'elle vivait, vous savez, rien que pour ça. S'il vous plaît, souriez-moi. ^a

Je sentis de la chaleur sur mes cheveux ; je relevai la tête : il n'y avait

plus de pluie à la fenêtre. Un rayon de soleil escaladait des plis du drap.

Állons dehors, dis-je.

- Il ne pleut plus.

- C'est un peu tard, non ? répondis-je, mais je lui souris.

- Vous pouvez m'appeler Elaine, fit-elle. Vous ne direz rien à personne, n'est-ce pas ? ^a

Je secouai la tête. Non, je ne parlerais pas ; elle ne craignait rien. Je ne parlerais pas parce qu'alors on la transférerait là o^ù les psychiatres régnaient sans en savoir assez pour guérir. Je l'imaginai enfermée avec d'autres qui s'étaient enfuis eux aussi de la réalité et je compris que je ne pourrais rien dire à quiconque. Je compris aussi que je serais incapable d'avouer mon échec avant longtemps.

D'ailleurs, je n'avais pas complètement échoué; il restait de l'espoir. Elaine n'avait pas totalement disparu; elle était encore là, dissimulée dans sa propre tête, masquée par cette personne imaginaire qu'elle avait créée pour prendre sa place. Un jour, je la trouverais et je la ramènerais chez nous. Après tout, même Grognon le cochon de glace avait fini par fondre.

Je m'aperçus qu'elle faisait non de la tête. ' Vous ne la retrou-verez pas, dit-elle. Vous ne la ramènerez pas; je ne fondrai jamais. Elle est bel et bien partie et vous n'auriez rien pu faire pour l'en empêcher. ^a

Je souris. Élane ^a, fis-je. Et je pris alors conscience qu'elle avait répondu à des pensées que je n'avais pas exprimées.

C'est ça, reprit-elle, soyons honnêtes l'un envers l'autre. De toute façon, vous n'avez pas le choix : vous ne pouvez pas me mentir. ^a

Je secouai la tête. L'espace d'un instant, égaré, désespéré, j'y avais cru, j'avais cru à la réalité d'Anansa; mais c'était absurde.

Elaine n'avait aucun mal à déchiffrer mes pensées, naturellement : elle me connaissait mieux que moi-même.

Sortons ^a, dis-je. Un raté et une infirme qui allaient prendre le soleil, lequel réchauffait impartialement le juste et l'injustifiable.

' «a m'est égal, dit-elle. Choisissez ce qui vous plaît : Elaine ou Anansa.

Peut-être vaut-il mieux que vous persistiez à chercher Elaine; peut-être vaut-il mieux que vous vous laissiez bercer d'illusions. ^a

Le plus éprouvant, dans les fantasmes des malades mentaux, c'est qu'ils sont épouvantablement cohérents; ils ne cèdent jamais, ils ne vous laissent pas tranquille une seconde.

‘ Je suis Elaine, fit-elle en souriant. Je suis Elaine qui fait semblant d'être Anansa. Vous m'aimez et c'est pour ça que je suis venue; vous avez promis de me ramener et vous l'avez fait.

Conduisez-moi dehors : vous avez fait cesser la pluie pour moi, vous avez tenu toutes vos promesses, je suis revenue et je vous promets de ne jamais vous quitter. ^a

Elle ne m'a pas quitté. Je viens la voir tous les mercredis dans le cadre de mon travail, et le samedi et le dimanche dans le cadre, le plus agréable, de ma vie personnelle. Nous allons parfois faire un tour en voiture, nous bavardons sans fin, je lui fais la lecture et je lui apporte des livres que je charge les infirmières de lui lire.

Aucune ne sait qu'elle n'est pas guérie : pour elles, c'est toujours Elaine, plus gaie que jamais, Elaine qui manifeste un ravissement touchant devant tout ce qu'elle voit, sent, goûte, devant la moindre texture qu'on met en contact avec sa joue. Seul, je sais qu'elle est convaincue de ne pas être Elaine; seul, je sais que je n'ai pas progressé d'un pouce depuis lors, que dans des instants de terrible sincérité je l'appelle Anansa et qu'elle me répond d'un ton triste.

Mais je suis satisfait, en un sens : la relation n'a guère changé

entre nous, en vérité, et, au bout de quelques semaines, j'ai acquis la certitude qu'elle est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Après tout, elle profite du meilleur des mondes possibles, de son point de vue : elle peut se dire que la véritable Elaine se trouve très loin dans l'espace, occupée à danser, à chanter et à

écouter des chants, bras et jambes enfin retrouvés, tandis que la malheureuse confinée dans un tronc à la maison de repos du comté de Millard est en réalité une extraterrestre qui se juge très fortunée de posséder ce corps, si limité soit-il.

quant à moi, je respecte l'engagement que j'ai pris envers elle et cela me rend heureux ; je n'en suis pas moins humain -j'invite parfois une autre femme entre mes draps - mais cela ne gêne pas Anansa. C'est même elle qui me l'a suggéré, quelques jours seulement après son

réveil. ´ Revoyez Belinda de temps en temps : elle vous aime elle aussi, vous savez. «a me sera égal. ^a Je n'arrive toujours pas à me rappeler lui avoir parlé de Belinda, mais au moins cela ne la dérange pas, et je n'ai pas lieu d'être mécontent de ma vie. Sauf que...

Sauf que je ne suis pas Dieu. J'aimerais être Dieu : j'opérerais quelques modifications.

quand je me rends à la maison de repos du comté de Millard, je n'entre pas tout de suite dans le b,timent : elle ne s'y trouve jamais. Je fais le tour et je fouille du regard l'orée des arbres, à

l'autre bout de la pelouse; j'y repère inmanquablement le fauteuil roulant, que je distingue des autres par l'éclat blanc des oreillers sous le soleil. Je n'ai pas besoin de signaler ma présence ; au bout d'un instant, elle m'aperçoit, les infirmières font pivoter son fauteuil et lui font traverser la pelouse dans ma direction.

Comme elle l'a déjà fait cent fois, elle se dirige vers moi, tendue en avant, et je me force à la détailler du regard afin de ne pas voir mon Elaine baignée d'obscurité, filant dans l'espace, occupée à amasser de la poussière et des chants, à bondir et à danser avec ses nouveaux bras et ses nouvelles jambes qu'elle aime davantage que moi. J'observe le fauteuil, le sourire sur ses traits.

Elle est heureuse de ma visite, si ravie du monde qui l'entoure que son corps ne peut pas la contenir. Et, quand mon imagination s'emballa, je deviens Dieu un instant, je la vois courir vers moi en agitant les bras; je lui donne une main gauche, une main droite, délicate et forte ; je la dote d'une jambe gauche, longue et féminine, et d'une droite tout aussi solide.

Et puis, l'une après l'autre, je les lui reprends.

Contrainte préalable

J'AI FAIT la connaissance de Doc Murphy à un cours de stylistique dispensé par un Français complètement fou à

l'université d'Utah de Salt Lake City. Je venais de quitter ma place de rédacteur en costume-cravate d'un magazine familial réactionnaire et j'avais un peu de mal à me faire à l'idée de me retrouver à nouveau dans la peau d'un rustaud d'étudiant. De la bande d'olibrius que nous formions, Doc était le plus farfelu et, dès l'abord, je m'étais préparé à le trouver exaspérant et à ne pas tenir compte de ses opinions; or ce fut impossible, d'une part à

cause de ce qu'il me fit, d'autre part à cause de ce qu'on lui avait fait. J'en ai été changé ; son passé se dresse devant moi dès que je m'assois pour écrire.

Armand, le professeur, qui n'avait pas gagné au change en remplaçant son accent français par celui de Boston, brandissait ma nouvelle devant la classe avec un air perplexe. Cette histoire est commercialement viable, dit-il. C'est aussi de la merde.

que peut-on dire d'autre ? ^a

Ce fut Doc qui s'en chargea. Les clous dans une main, le marteau dans l'autre, il nous mit au pilori, ma nouvelle et moi.

Attendu la décision que j'avais prise de ne pas lui accorder la moindre attention et l'orgueil que m'inspirait ma position altière de seul étudiant à avoir vendu un roman, je m'étonne de lui avoir prêté l'oreille; pourtant, sous-jacent à l'attaque presque furieuse de mon œuvre, il y avait autre chose : un respect fondamental, je pense, pour ce que doit être un bon écrivain - et pour le petit germe qui indiquait, dans ma nouvelle, qu'un bon écrivain som-meillait peut-être en moi.

Je l'écoutai donc - et je retins la leçon. Peu à peu, à mesure que le Français devenait de plus en plus dingue, je me tournai vers Doc pour apprendre à écrire. Il avait beau être farfelu, il avait l'esprit beaucoup plus vif que tous les cols blancs de l'édition que j'avais pu côtoyer.

Nous commençâmes à nous voir en dehors des cours. Ma femme m'avait quitté deux ans plus tôt, je disposais donc de beaucoup de temps libre et d'une grande maison de location où

me vautrer; nous buvions, lisions ou bavardions devant un feu, devant un appétissant veau au parmesan préparé par Doc, ou en tailladant une plante grimpante qui essayait fourbement de s'emparer de la planète en commençant par ma cour de derrière. Pour la première fois depuis le départ de Denae, je me sentais chez moi dans ma maison ; Doc paraissait savoir instinctivement quels secteurs recelaient de mauvais souvenirs et, bientôt, il fit si bien pour apporter une compensation que je m'y sentis à nouveau à

l'aise.

Ou mal à l'aise : Doc n'avait pas que des gentilleses à la bouche.

‘ Je comprends que ta femme t'ait quitté, me dit-il un jour.

- Toi aussi, tu me trouves nul au lit ? ^a C'était une plaisanterie : ni lui ni moi n'avions de penchants hors du commun.

Avec les gens, tu t'y prends comme un neandertalien, c'est tout. S'ils ne vont pas là où tu veux, un bon coup de massue entre les oreilles et, hop ! par les cheveux, dans la bonne direction. ^a

C'était énervant : je n'aimais pas penser à ma femme. Nous n'étions restés mariés que trois ans, trois mauvaises années, mais je l'aimais à ma façon, je ne voulais pas qu'elle s'en aille et elle me manquait beaucoup. Je n'appréciais pas qu'on me mette le nez dedans. ' ' ma connaissance, je ne t'ai jamais flanqué de coup de massue. ^a

Pour toute réponse, il sourit, et, naturellement, je me repassai aussitôt notre conversation pour m'apercevoir qu'il avait raison.

Son sourire était haÛssable.

' D'accord, fis-je, tu es le seul baba cool à cheveux longs au pays des derniers survivants de la coupe militaire. Dis-moi ce que tu trouves à Morris.

- Je ne lui trouve rien; pour moi, c'est un maquereau qui vend la liberté des autres pour empocher des voix. ^a

Là, j'étais largué. Je n'arrêtais pas de taper à bras raccourcis sur ce cher Morris, dit ' Donnant-donnant ^a, Commissioner ' du comté de Davis, parce qu'il avait saqué la directrice des bibliothèques du comté sous prétexte qu'elle avait osé mettre au cata-

logue un livre ' pornographique ^a malgré ses objections. Morris présentait tous les symptômes du fasciste illettré, il jouissait d'une extrême popularité, et j'aurais cravaché avec plaisir le cheval qui l'aurait porté lors de son lynchage.

Alors, toi non plus, tu ne peux pas sentir Morris... qu'est-ce que j'ai dit de mal?

- La censure n'est en aucun cas excusable, d'après toi.

- Tu es pour la censure ? ^a

' ' cet instant, notre conversation, jusque-là à demi sérieuse, prit un ton grave : Doc évita soudain mon regard, il n'eut plus d'yeux que pour le feu, je vis les flammes se refléter dans des larmes accrochées à ses cils,

et je m'aperçus encore une fois qu'avec Doc je pataugeais complètement.

Non, répondit-il. Non, je ne suis pas pour. ^a

Enfin, après un long silence, il avala deux verres de vin coup 1. 2 peu près équivalent à notre conseiller général (NdT).

sur coup, comme ça, puis il sortit prendre sa voiture pour rentrer chez lui. Il habitait dans Emigration Canyon, tout au bout d'une route étroite et sinueuse, et j'avais peur qu'il n'ait trop bu, mais, à la porte, il me dit simplement : ' Je ne suis pas ivre. Il me faut au moins deux litres de vin rien que pour revenir à la normale après avoir passé une heure avec toi, tellement tu es sérieux. ^a

Un week-end, il m'emmena à son travail. Doc gagnait sa vie au Nevada. Nous quittâmes Salt Lake City un vendredi après-midi pour Wendover, la première ville après la frontière de l'Utah.

Je pensais qu'il était employé dans le casino devant lequel nous nous arrêtons, mais, au lieu de pointer, il donna seulement son nom à un type, puis il s'assit dans un coin avec moi.

' Tu ne vas pas travailler ? demandai-je.

- Je travaille, répondit-il.

- La dernière fois que je m'y suis pris comme ça, je me suis fait virer.

- J'attends mon tour à une table. Je t'avais bien dit que je gagnais ma vie au poker. ^a

Et je compris enfin que c'était un professionnel indépendant, un joueur, un spécialiste des cartes.

Il y avait quatre types nommés Doc ce soir-là au casino. Doc Murphy fut le troisième à être appelé à une table; il joua sans esbroufe, perdit régulièrement mais des sommes minimales pendant deux heures, puis, soudain, en quatre parties, il récupéra tout ce qu'il avait perdu et y ajouta presque mille cinq cents dollars.

Enfin, il s'excusa après un nombre convenable de parties per-dantes et nous regagnâmes Salt Lake City.

' D'habitude, je suis obligé de jouer aussi le samedi soir ^a, me confia-t-il. Il eut un sourire rayonnant. ' Mais aujourd'hui j'ai eu de la chance :

je suis tombé sur un idiot qui croyait savoir jouer au poker. ^a

La vieille scie me revint à l'esprit : Ne jamais manger dans un restaurant baptisé Chez Maman, ne jamais jouer au poker avec un homme nommé Doc et ne jamais coucher avec une femme qui a plus d'ennuis que soi. C'était la pure vérité. Doc mémorisait le jeu, connaissait toutes les mises par cœur et perçait à jour le joueur le plus impassible.

À la fin du trimestre, je m'aperçus que depuis le début des cours je n'avais jamais lu la moindre de ses œuvres : il n'avait pas écrit une ligne ! Pourtant, il avait une note sur le tableau d'affichage : A.

J'en parlai à Armand.

Oh si, Doc écrit, assura-t-il. Mieux que vous, et vous avez obtenu A - Dieu sait comment, alors que vous n'avez aucun talent.

- Mais pourquoi n'en fait-il pas profiter les autres étudiants ? ^a

Armand haussa les épaules. Ét pourquoi le ferait-il ? Ce serait donner des perles aux cochons. ^a

Néanmoins, cela continuait à m'agacer. Après avoir vu Doc éreinter plus d'un écrivain, il me semblait injuste que son propre travail ne passe jamais sur le billot.

Le trimestre suivant, il suivit un cycle de TP pour le diplôme de fin d'année en même temps que moi et je lui posai la question.

Il éclata de rire et me dit de laisser tomber ; j'éclatai de rire à mon tour et je lui dis qu'il n'en était pas question : je voulais lire ce qu'il écrivait. Aussi, la semaine d'après, il me remit un manuscrit de trois pages ; c'était l'histoire inachevée d'un homme convaincu que sa femme l'a quitté, alors qu'il la trouve chez lui tous les soirs en rentrant du travail. C'était un des meilleurs textes que j'ai lus de toute ma vie, à quelque aune qu'on le mesure : le fond était assez clair et passionnant pour que tout abruti qui apprécie Harold Robbins y prenne plaisir, et ces quelques pages révélaient un style assez riche et un sujet assez profond pour ravalier la plupart des 'grands' ^a écrivains au rang d'éleveurs de volaille. Je relus le manuscrit à cinq reprises pour m'assurer que je n'avais rien manqué. La première fois, je fus certain que l'histoire était une métaphore de ma personnalité ; la troisième, je savais qu'elle parlait de Dieu ; la cinquième, je compris qu'elle traitait de tout ce qui est important, et j'avais envie d'en lire davantage.

Ô est la suite ? ^a demandai-je.

Il haussa les épaules. ´ Tout est là.

- «a ne donne pas l'impression d'être fini.

- Ce n'est pas fini.

- Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Doc, tu pourrais placer ce texte n'importe où, même au New Yorker. Pour eux, tu n'aurais sans doute même pas besoin de le terminer !

- Même au New Yorker. Doux Jésus !

- Je n'y crois pas, à tes grands airs, Doc. Achève-le ; je veux savoir comment ça se termine. ^a

Il secoua la tête. ´ Tout est là et il n'y aura rien d'autre. ^a

La conversation s'arrêta là.

Mais de temps en temps il me faisait lire d'autres manuscrits, chacun meilleur que le précédent; et, entre-temps, nous nous rapproch,mes l'un de l'autre, non pas à cause de son talent évident d'écrivain - je ne suis pas porté à l'effacement de moi-même au point de ne fréquenter que des auteurs qui me dépassent de cent coudées - mais parce que c'était Doc Murphy. Nous rendîmes visite à tous les débits de bière de Salt Lake City, activité qui ne demande pas un temps considérable, nous vîmes trois bons films et une dizaine d'autres si nuls que c'en était réjouissant, il m'enseigna à jouer au poker au point que je finis par équilibrer mes gains et mes pertes chaque week-end, il supporta mes petites amies successives et prophétisa que je finirais sans doute à nouveau marié. ´ Tu es juste assez faible pour vouloir essayer ^a, me dit-il d'un ton enjoué.

Enfin, alors que j'avais renoncé depuis longtemps à ma question, il m'expliqua pourquoi il n'achevait jamais rien.

J'en étais à ma deuxième bière et demie, et lui buvait un atroce mélange de Coca light et de jus de tomate qu'il avalait quand il souhaitait se punir de ses péchés, en partant du principe que c'était encore pire que boire sa propre urine, selon la tradition hindoue. Une de mes nouvelles venait d'être refusée par un magazine qui aurait d° pourtant me l'acheter, croyais-je, et je songeais à laisser tomber. Il s'esclaffa.

´ Je ne plaisante pas, protestai-je.

- quand on a un tant soit peu de talent, on n'a pas besoin de laisser tomber.

- ...coutez qui parle : le roi des écrivains qui vont jusqu'au bout ! ^a

Il s'assombrit. ´ Tu fais le paraplégique qui se moque de l'unijambiste.

- J'en ai marre.

- Abandonne, alors : ce sera du pareil au même. Laisse la place aux nègres - d'ailleurs, tu en es sans doute un toi-même. ^a

Doc n'avait rien bu qui p^ot le mettre dans une telle hargne, pas dans une hargne d'ivrogne en tout cas. Éh, Doc, ce sont des encouragements que je demandais !

- S'il te faut des encouragements, tu ne les mérites pas. Il n'y a qu'une façon d'empêcher un bon écrivain d'écrire.

- Ne me dis pas que tu souffres d'un blocage sélectif qui t'interdit de terminer tes textes.

- Un blocage ? Grand Dieu, je n'ai jamais connu ça. Un blocage, c'est ce qui arrive quand on n'a pas assez de talent pour écrire ce qu'on sait devoir écrire. ^a

La moutarde commençait à me monter au nez. ´ Mais toi, naturellement, tu n'es jamais en panne de talent, hein ? ^a

Il se pencha vers moi et planta son regard dans le mien.

´ Je suis le meilleur écrivain anglophone vivant.

- Je te l'accorde : le meilleur qui n'achève jamais rien.

- J'achève tout, répliqua-t-il. J'achève tout, bien-aimé camarade, puis je br^ole tout sauf les trois premières pages. Je termine un texte par semaine, parfois. J'ai pondu trois romans complets et quatre pièces. J'ai même écrit un scénario pour le cinéma ; le film aurait rapporté des millions de dollars et il serait devenu un classique.

- D'après qui?

- D'après... peu importe. Le scénario était acheté, les rôles distribués, le film n'avait plus qu'à être tourné. Il disposait d'un budget de trente

millions de dollars : les dirigeants du studio y croyaient - pour une fois qu'ils agissaient intelligemment. ^a

Je restais incrédule. ' Tu rigoles !

- Tu vois quelqu'un rigoler, ici ? Non, tout est vrai. ^a

Jamais je ne lui avais vu une telle expression de souffrance, de chagrin. Tout était vrai, en effet, si je connaissais bien Doc Murphy, et je pense que je le connaissais bien - c'est d'ailleurs toujours le cas. ' Pourquoi ? demandai-je alors.

- Le comité de censure.

- quoi ? «a n'existe pas en Amérique, un truc pareil. ^a

Il éclata de rire. ' Pas à plein temps, en tout cas.

- Mais, nom de Dieu, c'est quoi, ce comité de censure ? ^a

Et il me raconta.

quand j'avais vingt-deux ans, je vivais en Oregon, dit-il, dans la cambrousse, pas très loin de Portland; les boîtes aux lettres perchées sur des piquets au bord de la route, tu vois le genre.

J'écrivais des pièces de théâtre -je pensais que je pourrais y faire carrière - et je venais juste de me mettre au roman. Je suis sorti un matin après le passage du facteur; il bruinait mais j'avais la tête ailleurs : j'avais entre les mains une lettre de mon agent d'Hollywood. C'était un contrat. Pas une option, une vente, cent mille dollars. Je venais de me rendre compte que j'étais trempé et que je devais rentrer quand deux hommes sont sortis des buissons

- oui, je sais, mais ils devaient aimer les apparitions théâtrales.

Ils étaient en costume d'affaires -je déteste les types en costume d'affaires! L'un des deux a tendu la main en me disant :

' Donnez-moi ça tout de suite, ça vous épargnera pas mal d'ennuis. ^a que je lui donne l'enveloppe? Je ne lui ai pas caché ce que je pensais de sa suggestion. On aurait dit des truands de la mafia, ou plutôt une parodie de truands.

Ils avaient à peu près la même taille et ils avaient l'air jumeaux, jusqu'à l'éclat féroce qui brillait dans leurs yeux; et puis je me suis rendu compte que ma première impression était fausse : l'un était

blond, l'autre brun. Le blond avait le menton un peu fuyant, ce qui donnait une expression douce au bas de son visage; le brun avait d° avoir de gros problèmes dermatologiques : la peau de son cou évoquait l'écorce d'un arbre et lui conférait un air stupide, comme si sa figure avait été plaquée sur sa gorge sans laisser de place pour la tête. Ce n'étaient pas des gens de la mafia : c'étaient des gens ordinaires.

Sauf en ce qui concerne les yeux : l'éclat de leurs yeux n'avait rien de feint, et c'est ce qui m'avait tout d'abord trompé sur les deux personnages. C'étaient des yeux d'hommes qui avaient vu des gens pleurer, qui avaient compati et qui avaient quand même continué à leur faire du mal. Ils avaient un regard que des yeux d'humains normaux n'ont pas.

Çe n'est qu'un contrat, nom de Dieu ! ^a leur ai-je dit, mais le brun aux traces d'acné m'a répété de le leur donner.

Entre-temps, j'avais surmonté mon inquiétude; ils n'étaient pas armés et j'avais peut-être des chances de me débarrasser d'eux sans violence. J'ai entrepris de retourner vers la maison et ils m'ont suivi.

‘Mais enfin, pourquoi voulez-vous mon contrat? j'ai demandé.

- Ce film ne se fera pas, m'a répondu Brebis, le blond au menton fuyant. Nous ne le permettrons pas. ^a

Je me suis dit : qui est-ce qui leur écrit leurs dialogues ? Ils les piquent dans Fenimore Cooper? ‘Les cent mille dollars qu'on me propose prouvent que les gars du studio ont envie d'essayer; et moi aussi, j'ai envie qu'ils essayent.

- Vous n'aurez jamais cet argent, Murphy ; quant à ce contrat et à ce scénario, ils n'existeront plus d'ici quatre jours, ça, je vous le garantis.

- Vous êtes critique de cinéma ou quoi ? je lui ai fait.

- Presque. ^a

J'avais passé la porte d'entrée et ils étaient dehors, sur le seuil.

J'aurais d° la leur claquer au nez, mais je suis joueur : je ne devais pas quitter la partie parce que je voulais savoir quel genre de jeu ils avaient. ‘ Vous avez l'intention de vous en emparer de force ?

- Par la force des choses, plutôt ^a, a répondu Tronc d'Arbre.

Et puis il a ajouté : ´ Voyez-vous, monsieur Murphy, vous êtes quelqu'un de dangereux ; avec votre machine à écrire Selectric II à correction automatique d'IBM qui a un retour de chariot si lent qu'elle frappe parfois des lettres à quelques espaces de la fin de ligne; avec votre père qui vous a dit un jour : "Billy, pour t'avouer la vérité toute nue, je ne sais pas si je suis ton père ou non ; je n'étais pas le seul type avec qui ta mère sortait quand je l'ai épousée, alors que tu crèves ou pas, ça ne me fait ni chaud ni froid." ^a

Il m'avait répété mot pour mot ce que mon père m'avait dit quand j'avais quatre ans. Je n'en avais jamais parlé à personne et il me l'avait répété mot pour mot.

La CIA ? Ne me fais pas marrer !

Non, ils n'étaient pas de la CIA. Ils voulaient simplement s'assurer que je n'écrirais jamais rien - ou, plutôt, que je ne publierais jamais rien.

Je leur ai répondu que leurs insinuations me laissaient de marbre. Et j'avais vu juste : ce n'étaient pas des gros bras ; je n'ai eu qu'à fermer la porte et ils s'en sont allés.

Et le lendemain, alors que je roulais à bord de ma vieille Galaxy en dessous de la vitesse limite, un gosse à vélo a débou-

ché sous mon nez. Je n'ai même pas eu le temps de freiner; il est arrivé en un clin d'œil et je lui suis rentré dedans. Le vélo est passé sous la voiture mais le gosse est passé par-dessus - en grande partie. Son pied s'est empêtré dans le pare-chocs, coincé

par le vélo, et le reste a glissé sur le capot; ça lui a écartelé la hanche et cassé la colonne vertébrale en quatre. L'ornement du bouchon de radiateur l'a éventré et le sang a éclaboussé le pare-brise comme une averse d'orage, au point que je n'y voyais plus rien, plus rien que son visage écrasé contre la vitre, les yeux grands ouverts. Il est mort sur le coup, naturellement. «a valait mieux.

Il jouait aux Martiens ou quelque chose comme ça avec son frère. Le frère en question était au bord de la rue, son pistolet à

rayons en plastique à la main, l'air hébété. Sa mère est sortie de chez elle en hurlant. Je hurlais moi aussi. Deux voisins avaient vu l'accident, l'un d'eux a prévenu les flics et appelé une ambulance, l'autre a fait son possible pour empêcher la mère de me tuer. Je ne sais plus où je me rendais ; tout ce dont je me souviens, c'est que la voiture

avait mis plus de temps que d'habitude pour démarrer ce matin-là, une minute et demie, je pense - ce qui est long pour démarrer une voiture. Si j'étais parti comme d'ordi-naire, je n'aurais pas renversé le gamin. Je n'arrêtais pas de me répéter que ce n'était qu'une coÔncidence si j'étais passé là juste à

cet instant; une demi-seconde plus tôt, il m'aurait vu et il m'aurait évité, une demi-seconde plus tard et c'est moi qui l'aurais vu. Une simple coÔncidence. Ce qui m'a sauvé de me faire assassiner par le père quand il est arrivé, dix minutes après, c'est que je pleurais comme une madeleine. L'affaire n'est pas allée au tribunal parce que les voisins ont témoigné que je n'avais pas le temps de freiner, et l'enquête de police a prouvé que je n'allais pas trop vite. Il n'y avait même pas eu négligence ; c'était juste le hasard, un affreux hasard.

J'ai lu l'article dans la presse : le gosse n'avait que neuf ans, mais il suivait des cours particuliers à l'école, il était très brillant, très gentil, il distribuait le courrier dans son quartier et il s'occu-pait toujours de ses frères et sœurs. De quoi arracher des larmes à

tous les abonnés. J'ai songé à me suicider, et puis les types en costume d'affaires sont revenus. Ils avaient quatre exemplaires de mon scénario; je n'en avais fait que quatre copies - l'original était dans mon dossier.

Ô comme vous le voyez, monsieur Murphy, nous détenons tous les doubles du script. Vous allez nous donner l'original. ^a

Je n'étais pas d'humeur à supporter leurs idioties et j'ai voulu refermer la porte.

Vous avez un goût parfait^a, j'ai dit. Pour le moment, il m'était bien égal de savoir comment ils avaient mis la main sur les copies : je cherchais un moyen de dormir jusqu'à ce qu'à mon réveil le gosse soit à nouveau vivant.

Ils ont poussé la porte et sont entrés. Monsieur Murphy, il a fallu que nous réglions votre voiture pour que votre chemin et celui du petit se croisent. Nous avons dû nous y reprendre à

quatre reprises pour arriver au bon minutage, mais nous avons réussi. C'est le côté pratique du voyage dans le temps : si on se loupe une fois, on peut toujours recommencer. ^a

Ils voulaient endosser la mort du gamin ? C'était incroyable !

‘ Mais pour quoi faire ?^a j'ai demandé.

Et ils m'ont expliqué. Apparemment, le même avait encore plus de talent qu'on ne s'en doutait; il serait devenu écrivain, journaliste, critique, et il aurait posé beaucoup de problèmes à un certain gouvernement quarante ans plus tard, en particulier en écrivant trois livres qui auraient modifié la façon de penser de pas mal de gens - et pas dans le bon sens.

Nous-mêmes sommes écrivains, m'a dit Brebis. Rien d'étonnant donc à ce que nous prenions les écrits très au sérieux -

davantage que vous. Les auteurs, les bons auteurs, peuvent faire changer les gens, et certains de ces changements ne sont pas les bienvenus. En tuant ce gosse hier, voyez-vous, vous avez empêché une guerre civile d'éclater d'ici soixante ans; nous avons déjà vérifié les résultats : il y a bien quelques effets secondaires déplaisants, mais rien dont on ne puisse venir à bout. Sept millions de vies épargnées : vous n'avez pas à vous culpabiliser.^a

Je me suis souvenu de ce qu'ils savaient sur moi et que personne ne pouvait savoir, et je me suis senti ridicule parce que je commençais à les croire; j'avais peur, aussi, à cause du calme avec lequel ils parlaient de la mort du petit. J'ai demandé : Ét qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Pourquoi moi ?

- Oh, c'est tout simple : vous êtes un excellent auteur, destiné à devenir le meilleur de votre temps gr,ce à vos romans - et à ce scénario. Dans trois cents ans, on vous comparera à Shakespeare, au désavantage du pauvre vieux Bill. L'ennui, Murphy, c'est que vous êtes un immonde sybarite et un pessimiste incurable ; aussi, en vous empêchant de publier quoi que ce soit, nous allégeons considérablement l'humeur artistique de deux siècles dans l'avenir - sans parler d'une famine que nous éviterons dans soixante-dix ans. L'Histoire établit des liens étranges, Murphy, et vous êtes au cœur de beaucoup de souffrances. Si vous ne publiez jamais, le monde en sera bien meilleur.^a

Tu n'étais pas là, tu ne les as pas entendu parler. Tu ne les as pas vus, assis sur mon canapé, les jambes croisées, à ponctuer leur discours de hochements de tête et de gestes des mains comme s'ils m'exposaient la chose la plus naturelle du monde.

Auprès d'eux, j'ai appris à décrire la folie authentique; non pas quelqu'un avec l'écume à la bouche : seulement quelqu'un qui se tient

assis là, comme un bon ami, et qui raconte des trucs impossibles, des trucs atroces, et qui sourit, qui s'échauffe et qui... Bon Dieu, tu ne peux pas comprendre ! Parce que je les croyais ; ils savaient, vois-tu. Et ils étaient exagérément fous; un dingue classique aurait inventé un meilleur canular que ça. Si je te donne l'impression que je les croyais de façon intellectuelle, détrompe-

toi; je ne pense d'ailleurs pas réussir à te convaincre, mais fais-moi confiance : je sais si un homme bluffe ou s'il dit la vérité, et ces deux-là ne bluffaient pas. Un enfant était mort et ils savaient combien de fois j'avais tourné la clé de contact; et c'était la vérité qu'il y avait au fond de ces yeux effrayants quand Brebis a déclaré : Si vous vous abstenez de votre plein gré de publier, il vous sera accordé de vivre. Si vous refusez, vous mourrez dans les trois jours. Un autre auteur vous tuera - accidentellement, bien entendu. Nous n'avons le droit de travailler que par le biais des écrivains. ^a

Je leur ai demandé pourquoi; la réponse m'a fait rire : ils appartenaient à l'Association des auteurs. C'est une question de responsabilité : si vous refusez d'assumer la responsabilité des conséquences futures de vos actes, nous devons la reporter sur quelqu'un d'autre. ^a

Du coup, j'ai voulu savoir pourquoi ils ne me tuaient pas tout de suite au lieu de perdre leur temps à essayer de me convaincre.

C'est Tronc d'Arbre qui m'a répondu, et il pleurait, le salaud.

‘ Parce que nous vous aimons ; nous adorons tout ce que vous écrivez. Tout ce que nous savons sur l'écriture, c'est de vous que nous l'avons appris ; et nous le perdrons si nous vous tuons. ^a

Ils ont cherché à me consoler en me faisant valoir en quelle prestigieuse compagnie je me trouvais. Thomas Hardy - ils l'ont obligé à laisser tomber le roman et à se cantonner à une poésie que personne ne lisait et qui ne présentait aucun danger. Brebis m'a dit : ‘ Hemingway a préféré se tuer plutôt que d'attendre que nous nous en chargions; et puis il y en a d'autres qui n'ont été

forcés à renoncer qu'à un seul livre. «a leur a fait mal, mais Fitzgerald a pu quand même mener une carrière convenable avec les œuvres qu'il a eu le droit d'écrire, et Perelmans nous a passé

un savon sur le mode comique parce qu'il n'était pas autorisé à

écrire son œuvre authentique. Nous ne nous occupons que des grands auteurs ; les écrivillons ne mettent personne en danger. ^a

Nous avons conclu une espèce d'accord : je pouvais continuer à écrire mais, chaque fois que je terminerais un texte, je devais le brûler, sauf les trois premières pages. Si vous l'achevez, m'a dit Brebis, nous en aurons une copie chez nous. Nous avons une bibliothèque qui... euh... le plus simple serait peut-être de la décrire comme en dehors du temps. Vous serez publié, en un sens, mais pas à votre époque ni au cours des huit siècles suivants ; cependant, vous pouvez écrire. D'autres sont obligés de ne plus toucher du tout à leur plume. «a nous brise le cœur, croyez-moi. ^a

Le cœur brisé, j'en connaissais un rayon, merci. Depuis, j'ai toujours tout brûlé sauf les trois premières pages.

Il n'y a qu'une seule bonne raison pour qu'un écrivain renonce à écrire : c'est quand le Comité de censure lui tombe dessus.

Celui qui abandonne pour un autre motif n'est qu'un triste crétin.

La vraie censure, Donnant-donnant ne sait même pas ce que c'est; ça ne se passe pas dans les bibliothèques : ça se passe sur le capot des voitures. Alors, vas-y, fais-toi agent immobilier, vends des assurances, engage-toi chez le Père Noël pour nettoyer les bouses de renne, je m'en bats l'œil ; mais si tu laisses tomber un art que je ne pourrai jamais exercer, je n'ai plus rien à te dire.

J'écris donc, et Doc lit mes textes avant de les réduire en charpie; tous sauf celui-ci. Celui-ci, il ne le verra jamais, sinon il me tuerait sans doute sur place. Mais qu'est-ce que j'en ai à

cirer ? Il ne sera jamais publié. Non, non, je pêche par orgueil : vous êtes en train de le lire, pas vrai? Ah, quand l'ego s'en mêle... Si je suis assez doué comme écrivain, si mon œuvre possède une envergure suffisante pour changer le monde, deux types en costume d'affaires viendront me faire une offre que je ne pourrai pas refuser et vous ne pourrez pas lire ce texte. Oui, mais vous êtes en train de le lire ; alors ? Pourquoi est-ce que je me torture ainsi ? J'espère peut-être qu'ils se présenteront, ce qui me fournirait une excuse pour arrêter d'écrire avant de m'apercevoir que mes meilleurs textes sont derrière moi ; mais, là, je fais un pied de nez à ces fichus critiques de l'avenir, et, en s'abstenant d'intervenir, ils me donnent l'exacte mesure de la valeur de mon œuvre.

Ou alors... si ça se trouve, j'ai du talent, mais mon œuvre a un effet

positif ou bien elle ne provoque pas de vagues malvenues dans l'avenir. Je fais peut-être partie des privilégiés qui peuvent créer un monument sans qu'il soit nécessaire de les censurer pour protéger les générations futures.

Et peut-être que les poules ont des dents.

Souvenirs de ma tête

M ME avec les preuves sous les yeux, je parie que tu n'accorderas pas foi au compte rendu de mon propre suicide ; ou plutôt tu penseras qu'il est bien de ma main mais que je l'ai rédigé avant les faits : tu supposeras que j'ai écrit la présente lettre à l'avance, sans être s'r peut-être de coincer ensuite le fusil entre mes genoux, de placer une règle sur la détente et d'appuyer d'un geste étonnamment ferme jusqu'à ce que le chien se rabatte, que la poudre s'enflamme et qu'une grêle de petit plomb à courte portée m'emporte la tête et projette des bouts de cervelle, d'os, de peau et quelques cheveux carbonisés au plafond et contre le mur derrière moi. Mais je t'assure que ce document n'est ni un texte préparé d'avance, ni une menace déguisée, ni rien d'autre que l'explication après coup de mon acte.

Tu dois déjà avoir découvert mon corps décapité devant mon bureau à rideau, dans le coin le plus sombre du sous-sol o' la seule source d'éclairage est le vieux lampadaire qui n'allait plus avec l'ensemble quand on a redécoré le salon. Cependant, imagine-moi, s'il te plaît, non pas comme tu m'as trouvé, inerte et privé de vie, mais plutôt tel que je suis actuellement, tenant ma feuille de la main gauche tandis que ma main droite se déplace d'un mouvement fluide sur le papier et ne s'arrête que pour aller tremper la plume dans le sang accumulé parmi le magma déchiqueté de muscles, de veines et de chicots d'os situé entre mes épaules.

Pourquoi, étant décédé, me donne-t-on la peine de t'écrire ? Si je n'ai pas jugé utile de m'exprimer avant de me tuer, peut-être aurais-je d'o m'en tenir à cette décision après la mort. Toutefois, ce n'est qu'après avoir exécuté mon projet que je me suis trouvé

avoir quelque chose à te dire ; dès lors, l'écriture devenait la seule solution, l'élocution ordinaire étant inaccessible à celui chez qui manquent larynx, bouche, lèvres, langue et dents. Tous mes instruments phonatoires se sont éparpillés sur le placopl,tre; j'ai réalisé la mutité absolue.

Tu t'étonnes que je continue à mouvoir mes bras et mes mains après la

disparition de ma tête? Moi pas : mon cerveau était débranché de mon corps depuis des années et toutes mes actions étaient devenues des habitudes ; les stimuli remontaient les nerfs jusqu'à la moelle épinière et n'allaient pas plus loin ; quand tu me disais bonjour le matin ou que, la nuit, tu me bassinais de tes commentaires pendant des heures, j'intercalais mes réponses habituelles sans que ces échanges suscitent la moindre pensée dans mon esprit. C'est à peine si je me rappelle avoir vécu les dernières années - ou, plus exactement, je me rappelle avoir été

vivant, mais je suis incapable de distinguer un jour d'un autre, un Noël des autres, un mot de toi de n'importe quel autre que tu as pu prononcer. Ta voix était devenue un bruit de fond et, quant à

la mienne, je n'avais plus écouté la moindre de mes paroles depuis la dernière fois où je m'étais humilié devant toi, ce qui t'avait fait retrousser la lèvre d'un air méprisant et retourner trois cartes de ton jeu de patience. Je ne me rappelle pas non plus lequel de tes nombreux retroussis de lèvre et retournements de cartes correspond à mon dernier avilissement devant toi. ǀ présent, mon corps pavlovien continue d'agir ainsi qu'il l'a fait au cours de toutes ces années et il rédige ce compte rendu de mon suicide en une ultime crispation, complexe et involontaire, des muscles de mon bras, de ma main et de mes doigts.

Tu as s'rement déjà détecté l'incohérence de ce que j'écris. Tu as toujours su déjouer mes pitoyables efforts pour m'exprimer : tu attends simplement de saisir au vol une contradiction apparente dans mon discours et tu t'appuies dessus pour refuser d'en écouter davantage sous prétexte que, n'étant pas logique, je ne suis pas rationnel, et que tu ne parles pas aux gens irrationnels.

L'incohérence que tu as relevée est celle-ci : si je suis à ce point un être d'habitudes, comment ai-je pu me suicider, puisqu'il s'agit d'un comportement nouveau, non pas habituel ?

Mais, vois-tu, il n'y a nulle incohérence car tu m'as dressé à

tous les arts de l'autodestruction. De même que, par sympathie, la main gauche apprend dans une certaine mesure des gestes qui ne s'accomplissent que de la droite, j'ai si bien pris le pli de subsumer mon identité à la tienne que c'est presque par pur réflexe que j'ai accompli l'annihilation physique de moi-même.

D'ailleurs, on peut considérer comme le point culminant d'une longue

assuétude le fait qu'à l'instant où je m'affirme le plus fort de toute mon existence, où j'exécute mon numéro le plus éblouissant, où je vis mon plus beau centième de seconde, à ce même instant je perds mes yeux et me trouve incapable de percevoir la réaction du public. Je t'écris mais, toi, tu ne m'écriras ni ne me parleras, et, dans le cas contraire, je n'aurai plus d'yeux pour te lire ni d'oreilles pour t'entendre. Te mettras-tu à hurler? (quelqu'un d'autre me découvrira-t-il et est-ce cette personne qui hurlera? Mais non, il faut que ce soit toi.) Je t'imagine dégoûtée, prise de haut-le-cœur sur le vieux tapis, seule décoration que nous avons les moyens d'installer dans mon coin de sous-sol.

Et plus tard, qui déplorera le plafond? qui arrachera les panneaux du mur? Et une fois le mur décortiqué jusqu'au lattis, que fera-t-on des grandes plaques de plâtre labourées de plomb et semées de cervelle et d'os? En enterrera-t-on des fragments dans ma tombe? Ou, même, les exposera-t-on dans mon cercueil ouvert, proprement cassées et mises en tas à la place de ma tête?

Ce ne serait pas inopportun, je pense, puisqu'une proportion non négligeable de mon cadavre s'y trouve collée au lieu d'être attachée au reste de mon corps. Et si l'on inhume avec moi quelque morceau de ta précieuse maison, peut-être viendras-tu de temps en temps verser une larme sur ma tombe.

Je m'aperçois que, dans la mort, je ne suis pas exempt de soucis : privé de la parole, je ne puis corriger les fausses interprétations. Imaginons qu'on dise : Ce n'est pas un suicide : le fusil est tombé et le coup est parti accidentellement. ^a Ou qu'on suppose un meurtre. quelque vagabond de passage se fera-t-il appréhender? S'il a entendu le coup de feu, s'est précipité, et qu'on l'ait surpris, le fusil à la main, bredouillant, les yeux fixés sur ses doigts ensanglantés? Ou, pire, en train de me faire les poches et de voler le billet de cent dollars que je porte toujours sur moi?

(Rappelle-toi : je disais toujours en plaisantant que je le gardais pour acheter un ticket de car au cas où je déciderais de te quitter, jusqu'au jour où tu m'as interdit d'en reparler, sans quoi tu ne serais pas responsable de ce que tu me ferais. Depuis lors, j'ai gardé le silence sur le sujet - l'avais-tu remarqué? - car je veux que tu sois toujours responsable de tes actes.) Le malheureux vagabond n'aurait pu m'administrer les premiers secours - je suis bien certain qu'il n'aurait pas trouvé le moindre paragraphe dans le manuel du parfait boy-scout sur les soins à donner à une personne dont la tête a été si complètement arrachée qu'elle n'a même plus de cou pour y placer un

garrot. Et puisque le pauvre diable ne pouvait plus rien pour moi, pourquoi ne se serait-il pas servi ? Je ne lui refuse pas ces cent dollars - je lui fais don par la présente de tout l'argent et autres objets de valeur qu'il pourrait trouver sur ma personne; on ne peut l'accuser d'avoir volé ce que je lui accorde librement. J'affirme également par la présente qu'il ne m'a pas tué, qu'il n'a pas trempé ma plume à dessin dans le sang de mon tronçon de cou, puis pris ma main pour former les lettres qui apparaissent sur la feuille que tu lis; tu en es témoin car tu reconnais mon écriture. Nul ne doit payer pour ma mort qui n'a pas pris part à la causer.

Mais la plus grande crainte n'est pas l'inquiétude compatissante que m'inspirerait quelque inconnu qui découvrirait mon corps ; elle serait plutôt qu'on ne me découvrit pas du tout. Ayant pressé la détente, j'ai eu le loisir de rédiger toutes ces pages; certes, j'ai dû écrire gros et en laissant un grand espace entre les lignes, car je travaille en aveugle et il me faut prendre garde que les mots et les lignes ne se chevauchent pas, mais cela ne change rien au fait qu'un laps de temps considérable s'est écoulé depuis que le bruit aisément identifiable d'un coup de feu a retenti. Un voisin l'a sûrement entendu, la police a sans doute été prévenue et mène l'enquête sur les appels angoissés au sujet d'une détonation émanant de notre demeure digne d'un livre d'images ; peut-

être même les sirènes hurlent-elles dans la rue et des voisins curieux se massent-ils sur leur pelouse pour voir quelle espèce de faix les policiers emportent de la maison. Mais j'attends quelques instants, la plume en suspens au-dessus de la page, et je ne per-

çois nulle vibration de pas lourds dans les marches ; nulle main ne se glisse sous mes aisselles pour m'écarter du bureau; j'en conclus qu'aucun coup de téléphone n'a été passé. Personne n'est venu, personne ne viendra, sauf toi - car tu viendras.

Ne serait-il pas ironique que tu aies choisi justement de me quitter aujourd'hui ? Si j'avais patienté jusqu'à l'heure habituelle de ton retour, j'aurais constaté ton absence et, au lieu de me planter un tube d'acier froid entre les genoux, j'aurais pu déambuler dans la maison avec le sentiment qu'elle m'appartenait un peu ; la nuit s'avançant, j'aurais acquis la certitude croissante que tu ne reviendrais pas, et alors de quelles audaces n'aurais-je pas été

capable ! J'aurais pu d'un coup de pied déranger les chaussures proprement alignées dans le placard; j'aurais pu mettre mes tiroirs en fouillis sans craindre de sermon lorsque tu le découvrirais; j'aurais pu

lire le journal dans le saint des saints et, quand j'aurais d° répondre à un appel de la nature, le laisser grand ouvert sur la table à café au lieu de le replier soigneusement tel que l'avait apporté le facteur. ˆ mon retour, je l'aurais retrouvé

grand ouvert, exactement comme je l'aurais laissé, sans avoir à

affronter ton froncement de sourcils, ton pied qui tape impatientement le plancher et ta litanie de plaintes contre les individus incapables de vivre avec des gens civilisés.

Mais tu ne m'as pas quitté, je le sais. Tu vas rentrer ce soir; c'aura été une de ces soirées o˘ tu auras été retenue au bureau et je saurais, si j'étais quelqu'un de productif, qu'il est des occasions o˘ l'on ne peut laisser son travail en plan et rentrer chez soi simplement parce que l'horloge a sonné les cinq coups de l'heure arbitraire de sortie. Tu vas arriver à sept ou huit heures, après la tombée de la nuit; là, tu constateras que le chat n'est pas dans la maison et tu commenceras à bouillir de colère parce que je l'ai laissé dehors bien après son heure d'exercice dans le patio.

Mais il aurait été délicat de me suicider avec le chat à l'intérieur, n'est-ce pas? Comment t'écrire une missive aussi claire et élo-quente, ma douce, si ton compagnon félin bien-aimé ne cessait de me grimper sur les épaules pour laper le sang qui me tient lieu d'encre ? Non, le chat devait rester dehors, tu en conviendras ; j'avais une raison valable d'enfreindre les règles de la vie civilisée.

Cependant, chat ou non, le sang s'est tari et je me sers à présent de mon stylo à bille. Naturellement, je suis incapable de me rendre compte s'il contient encore de l'encre; je me rappelle qu'il est tombé en panne, mais il s'agit du souvenir de nombreux stylos arrivés de nombreuses fois au terme de leur réserve, et il ne me revient pas de quand date la plus récente panne d'encre, pas plus que je ne sais si le plus récent achat de stylo a eu lieu avant ou après.

C'est d'ailleurs le problème de la mémoire qui me trouble le plus. Comment se fait-il que, privé de tête, je me souviens de quoi que ce soit ? Je conçois que mes doigts sachent former les lettres par réflexe, mais comment puis-je me rappeler l'ortho-graphe des mots, comment une telle connaissance peut-elle survivre en moi, comment puis-je me raccrocher à ces pensées assez longtemps pour les coucher sur le papier? Pourquoi ai-je le souvenir fantomatique de tout ce que je suis en train de faire comme si je l'avais déjà accompli dans quelque

lointain passé?

Je me suis décapité de la manière la plus brutale possible et pourtant la mémoire persiste. C'est d'autant plus ironique que, si je me rappelle bien, c'est la mémoire que j'espérais le plus anéantir. C'est un parasite qui réside en moi, une créature mutante qui a escaladé ma colonne vertébrale et, perchée désormais sur mon col déchiqueté, m'accable de sarcasmes tout en émettant de son abdomen, telle une araignée, un fil gluant qu'elle tisse et façonne en des formes qui durcissent à l'air et se transforment en os. Je suis le dindon de la farce; l'organisme humain n'est normalement pas capable de régénérer des parties de lui-même plus complexes que les ongles ou les cheveux, or je sens du bout des doigts que les os de mon cou se sont modifiés : mes vertèbres sont à nouveau intactes et la base de mon cr,ne a commencé à se reformer.

¿ quel rythme? Trop vite ! Et à l'intérieur de la cavité osseuse croissent des matières plus molles, l'épouvantable petite créature qui habitait autrefois ma tête et persiste à ne pas vouloir mourir.

Ce bouton au sommet de ma colonne vertébrale est l'embryon d'un lobe limbique ; je le reconnais car, quand je le presse légèrement entre mes doigts, j'éprouve d'étranges passions que j'avais à demi oubliées. Bientôt, toutefois, cette animalité sera hors de portée car les tissus bourgeonneront pour former un cervelet, puis un cerveau gris et plissé; alors le cr,ne se refermera, gainé de peau ridée aux cheveux rares.

Anéanti, mon anéantissement, et beaucoup trop vite. que se passera-t-il si ma tête a recouvré son intégrité sur mes épaules avant ton retour? Tu me trouveras au sous-sol au milieu d'un g,chis sanglant, incapable d'en fournir une explication ration-nelle. Je t'entends d'ici en parler à tes amis : tu ne peux pas me laisser seul une heure, malheureuse que tu es, c'est un fardeau de tous les instants que de vivre avec quelqu'un qui fait bêtise sur bêtise et qui ment pour se défendre. Rendez-vous compte, leur diras-tu : une lettre entière, toutes ces pages pour expliquer comment je me suis suicidé ! Ce serait drôle si ce n'était si triste !

Tu vas me soumettre au mépris de tes amis, mais cela ne change rien : la vérité reste la vérité, même tournée en dérision.

Néanmoins, pourquoi devrais-je divertir ces sinistres personnages sans ,me qui ne vivent que pour se moquer d'un homme dont ils ne sont pas dignes de dénouer les lacets ? Si tu ne dois pas me découvrir décapité, je refuse de te laisser apprendre mon geste.

Tu ne liras cette lettre que plus tard, après que j'aurai réussi à

mourir et que je me serai fait embaumer. Tu découvriras ces pages collées au ruban adhésif sous le fond d'un tiroir de mon bureau où tu seras allée fureter, non parce que tu espères y trouver un dernier message de ma part, mais parce que tu cherches le billet de cent dollars que j'y aurai aussi fixé.

quant au sang, aux fragments de cervelle et d'os qui tapissent le placoplâtre, ils ne te troubleront pas : je raclerai, je poncerai, je peindrai, et, quand tu rentreras, tu trouveras le sous-sol empuanti de térébenthine ; alors, tu prendras tes airs de martyr, tu emporteras les pots de peinture et tu m'enverras dans ma chambre comme un enfant surpris à écrire sur les murs. Tu n'auras aucune idée de la souffrance que j'aurai endurée pendant ton absence ni du sang que j'aurai versé dans l'unique espoir de me libérer de toi. Tu croiras qu'il s'agissait d'un jour comme les autres; mais moi je saurai qu'en ce jour, qui sera comme le jalon qui sépare avant J.-C. d'après J.-C., j'ai trouvé le courage de mettre à exécution un soudain et terrible projet que je n'avais pas soumis d'abord à ton approbation.

Mais tout cela n'a-t-il pas déjà eu lieu? Serai-je, dans le dédale de la mémoire, incapable de me rappeler, entre de nombreuses décapitations, laquelle m'a conduit à t'écrire ce message ? Découvrirai-je en ouvrant le tiroir que sous son fond est déjà fixée une épaisse liasse de feuilles qui renferme un billet de cent dollars? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, disait le vieux Salomon dans l'Ecclésiaste; Vanité des vanités, tout est vanité. Rien à voir avec l'ambition du roi Lemuel à la fin des Pro-verbes : Bien des filles ont fait preuve de valeur, mais toi, tu les surpasses toutes!

que ses œuvres publient sa louange ; ha ! Moi, je dis : que sa tête festonne les murs.

JE ME suis LONGTEMPS DEMAND... si je devais présenter ce récit sous forme de fiction ou de compte rendu. Le raconter avec des noms inventés le rendrait plus facile à accepter pour certains; pour moi aussi. Mais dissimuler mon propre enfant perdu derrière un pseudonyme reviendrait à l'effacer. Je vais donc narrer cette histoire telle qu'elle s'est déroulée et peu importe que ce soit ou non plus facile pour les uns et les autres.

Kristine, les enfants et moi déménage,mes à Greensboro le 1er mars 1983. Mon travail ne me déplaisait pas - je n'étais pas sûr d'avoir envie d'un travail, c'est tout; mais les éditeurs étaient tous affolés à cause de

la récession et aucun ne proposait d'avance suffisante pour me permettre de prendre le temps d'écrire un roman. Bien s'êr, j'aurais sans doute pu pondre tous les mois soixante-quinze mille mots de littérature de quatre sous et les publier sous une demi-douzaine de pseudonymes, mais il nous semblait, à Kristine et à moi, que nous nous en tirerions mieux à long terme si j'avais un boulot pour passer la récession.

D'ailleurs, mon doctorat de philosophie était dans les choux : je me débrouillais pas mal à Notre-Dame mais, quand je demandai à prendre quelques semaines en plein milieu d'un semestre pour achever Espoir-du-Cerf, les responsables de la section d'anglais se montrèrent aussi compréhensifs qu'on peut l'attendre de gens qui préfèrent les auteurs décédés ou domestiqués. Vous n'arrivez pas à nourrir votre famille ? C'est bien regrettable. Vous êtes écrivain ? Ah oui, mais personne n'a rédigé d'essai savant sur vous.

Bon vent, camarade !

Donc, évidemment, j'étais content d'avoir un travail mais ce déménagement à Greensboro signifiait aussi que j'avais échoué ; je ne pouvais pas savoir que ma carrière d'écrivain n'était pas achevée. J'allais peut-être devoir écrire et annoter des ouvrages sur l'informatique jusqu'à la fin de mes jours ; peut-être la littérature n'était-elle qu'une phase transitoire en attendant de trouver un vrai job.

Greensboro était une très belle ville, surtout pour des gens qui débarquaient du désert de l'Ouest, si boisée que, même en plein hiver, on se rendait à peine compte qu'on se trouvait dans une agglomération. Kristine et moi en tombâmes aussitôt amoureux.

Il y avait des problèmes locaux, naturellement - les gens autour de nous se plaignaient du taux de criminalité, parlaient de tension raciale et autre -, mais, pour nous qui arrivions d'une cité indus-trielle du Nord où les émeutes raciales faisaient rage dans les universités, c'était le paradis. Des rumeurs circulaient selon lesquelles plusieurs disparitions d'enfants étaient à mettre au compte d'un kidnappeur en série, mais c'était l'époque où l'on commençait à voir des photos d'enfants disparus sur les cartons de lait, et on entendait la même histoire dans toutes les villes.

Nous eûmes du mal à trouver un logement décent dans nos moyens ; je dus demander une avance à ma compagnie rien que pour le déménagement et nous avons abouti dans la maison la plus moche de

Chinqua Drive. Imaginez : une bâtisse à façade de mauvais bois dans un quartier tout en briques, l'excentrique du coin en simple rez-de-chaussée entourée d'habitations à deux étages ou à étages décalés, assez vieille pour être délabrée mais pas assez pour paraître pittoresque. Cependant, elle possédait une vaste cour fermée et des salles de bains en nombre suffisant pour tous les enfants, et aussi pour mon bureau - car je n'avais pas renoncé à ma carrière littéraire, pas encore, pas complètement.

Les derniers - Geoffrey et Emily - trouvaient l'aventure passionnante mais Scotty, l'aîné, avait un peu plus de mal : il avait passé sa maternelle et la moitié de sa première année de primaire dans une merveilleuse école privée de South Bend, à une rue de chez nous; et voilà qu'il devait tout recommencer en milieu d'année après avoir perdu tous ses amis, et prendre le bus avec des inconnus. L'idée de déménager lui avait déplu d'emblée, et cela n'allait pas en s'arrangeant.

Naturellement, je ne me rendais compte de rien ; moi, je travaillais - et j'appris très vite que, pour réussir chez Compute Books, il fallait renoncer à quelques détails tels que voir ses enfants. Je m'étais attendu à corriger des ouvrages écrits par des gens qui ne savaient pas écrire, et je tombai des nues en m'apercevant que je corrigeais des livres sur l'informatique écrits par des gens qui ne savaient pas programmer! Tous n'étaient pas dans ce cas, évidemment, mais il y en avait une assez grande proportion pour que je passe bien plus de temps à réécrire des programmes afin qu'ils tiennent debout - voire qu'ils tournent, tout simplement - qu'à reprendre le style des auteurs. Je me mettais à la tâche à huit heures et demie ou neuf heures du matin et je travaillais d'un trait jusqu'à neuf heures et demie ou dix heures et demie du soir; je prenais mes repas dans un Three Musketeer ou j'achetais un paquet de chips au distributeur de la salle des employés, et, pour tout exercice physique, je tapais à la machine.

Je tenais mes délais mais je prenais un kilo tous les quinze jours, mes muscles s'atrophiaient et je ne voyais mes gosses que le matin, au moment de partir au bureau.

Sauf Scotty : comme il prenait le bus scolaire à six heures quarante-cinq et que je quittais rarement le lit avant sept heures trente, je ne le voyais jamais.

Tout le fardeau de la famille était retombé sur les épaules de Kristine. Pendant mes années en libéral, de 1978 à 1983, nous nous étions accoutumés à une certaine routine fondée sur la présence permanente

de papa à la maison ; elle pouvait sortir faire quelques commissions en laissant les enfants parce que j'étais là, et, si un des petits avait des problèmes de discipline, j'étais là

aussi. ¿ présent, si elle avait du travail par-dessus la tête et qu'elle avait besoin d'un article à l'épicerie, que les toilettes étaient bouchées ou la photocopieuse se coinçait, elle devait se débrouiller toute seule. Elle découvrit les joies des courses avec un caddie plein de gosses; si on y ajoute qu'elle était enceinte et qu'elle avait envie de vomir la moitié du temps, on comprendra que j'aie eu parfois du mal à décider si elle était bonne pour la canonisation ou pour l'asile.

¿ cette époque, nous n'avions pas le temps de nous pencher sur les subtilités de l'éducation des enfants. Elle savait que Scotty ne se faisait pas bien à sa nouvelle école, mais que pouvait-elle y faire ? Et moi donc ?

Scotty n'avait jamais été aussi extraverti que Geoffrey et il avait toujours beaucoup fait bande à part, mais cela tournait maintenant à l'extrême; il ne répondait plus que par monosyl-labes ou pas du tout; il avait l'air constamment morose, comme s'il était en colère, et pourtant, si c'était le cas, il l'ignorait ou refusait de le reconnaître. Il rentrait à la maison, expédiait ses devoirs (est-ce qu'on donnait des devoirs quand j'étais en CP?), puis il broyait du noir dans son coin.

S'il avait lu davantage ou même regardé la télé, nous ne nous serions pas tant fait de souci. Son petit frère Geoffrey dévorait déjà les bouquins à cinq ans et Scotty était comme lui; mais désormais il choisissait un livre, puis le reposait sans le lire. Il ne suivait même pas sa mère partout dans la maison ni rien ; elle le voyait assis dans le salon, allait changer les draps des lits, rangeait une machine de linge propre, et, à son retour, elle le retrouvait assis au même endroit, les yeux ouverts dans le vide.

J'essayai de lui parler. La conversation fut sans une ombre d'originalité :

Scotty, tu ne voulais pas déménager, nous le savons bien, mais nous n'avions pas le choix.

- Bien s°r. Ce n'est pas grave.

- Tu te feras de nouveaux amis, peu à peu.

- Je sais.

- Il n'y a pas des choses qui te plaisent, ici ?

- Si, si, ça va bien. ^a

Ben tiens !

Mais nous n'avions pas le temps; pas le temps de réparer ce qui se détériorait. Si nous avions pu imaginer que c'était la dernière année de vie de Scotty, nous nous serions peut-être démenés davantage pour arranger la situation, même si j'avais d°

y perdre ma place, mais, ces choses-là, on ne les sait jamais à

l'avance. On s'en aperçoit toujours quand il est trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Et, de fait, quand l'année scolaire s'acheva, la situation s'améliora quelque temps.

D'abord, je voyais Scotty le matin; ensuite, il n'était plus obligé d'aller à l'école au milieu d'un tas de gosses qui lui menaient la vie dure ou lui tournaient le dos ; enfin, il ne passait plus son temps à broyer du noir dans la maison : maintenant, il broyait du noir dehors.

Au début, Kristine croyait qu'il jouait avec nos autres enfants, comme à l'époque où l'école ne les avait pas encore séparés; mais, peu à peu, elle se rendit compte que Geoffrey et Emily jouaient toujours ensemble et que Scotty ne se joignait presque jamais à eux. Elle voyait les petits s'asperger avec leurs pistolets à eau, courir sous les tourniquets d'arrosage ou chasser le lapin de garenne qui nichait dans les environs, mais Scotty n'était jamais avec eux : il enfonçait une brindille dans les nids de che-nilles processionnaires, dans les arbres, ou il creusait sous la bor-

dure qui courait tout le long de la maison et empêchait les petits animaux de se faufiler dans le vide sanitaire. Une ou deux fois par semaine, il rentrait si sale que Kristine devait le mettre au bain, mais elle n'en tirait pas pour autant la conclusion rassurante qu'il se conduisait normalement.

Le 28 juillet, Kristine fut admise à l'hôpital et mit au monde notre quatrième enfant. Charlie Ben fit une apoplexie à la naissance et il passa les premières semaines de son existence en soins intensifs tandis que les médecins lui faisaient subir toutes sortes de tests, pour s'apercevoir finalement qu'ils ignoraient ce qui n'allait pas. C'est

plusieurs mois plus tard qu'on prononça le terme de ´ paralysie cérébrale ^a, mais notre vie avait déjà été

bouleversée. Elle était entièrement centrée sur l'enfant qui avait le plus grand besoin de nous - c'est ce qui se fait normalement, du moins le croyions-nous. Mais à quelle aune mesurer les besoins d'un enfant? Comment comparer ceux des uns et des autres, et décider qui mérite quoi ?

quand nous refîmes enfin surface, nous découvrîmes que Scotty s'était fait quelques amis ; souvent, quand Kristine donnait le sein à Charlie Ben, Scotty rentrait en racontant qu'il avait joué

aux soldats avec Nicky ou aux pirates avec les copains. Elle songea tout d'abord qu'il s'agissait d'enfants du quartier mais un jour, comme il parlait de fabriquer un ch,teau fort dans l'herbe (je n'avais guère le temps de passer la tondeuse), elle se rappela l'avoir vu b,tir le ch,teau en question tout seul; le doute naquit en elle et elle se mit à lui poser des questions : Nicky comment ?

Je ne sais pas, maman; Nicky, c'est tout. O' habite-t-il? Dans le coin ; je ne sais pas. Sous la maison.

En d'autres termes, c'étaient des amis imaginaires.

Depuis combien de temps les fréquentait-il ? Nicky avait été le premier mais il y avait à présent huit noms : Nicky, Van, Roddy, Peter, Steve, Howard, Rusty et David. Ni Kristine ni moi n'avions jamais entendu parler de quelqu'un qui avait plus d'un camarade imaginaire.

Ce gosse réussira mieux que moi comme écrivain, dis-je : inventer huit personnages dans la même série, bravo ! ^a

Kristine resta hermétique à mon humour. Il est trop solitaire, Scott, répondit-elle ; j'ai peur qu'il ne perde pied un jour. ^a

C'était effectivement très inquiétant. Mais qu'y faire s'il perdait la boule ? Nous essay,mes même de l'amener dans un centre médical, bien que je n'aie aucune confiance dans les psychologues : leurs explications romanesques du comportement humain me paraissent franchement nulles et leur taux de réussite est minable - un plombier ou un coiffeur qui aurait leur efficacité

se retrouverait au chômage au bout d'un mois. Je pris sur mon temps de travail pour conduire Scotty au centre toutes les semaines pendant le mois d'ao't, mais il n'aimait pas ça et la psychologue ne fit que nous

répéter ce que nous savions déjà : Scotty se sentait seul, il était triste, il éprouvait un peu de rancune et un peu d'inquiétude; la seule différence entre elle et nous, c'est qu'elle employait des termes plus tarabiscotés : au lieu de nous apporter de l'aide, on nous donnait une leçon de vocabulaire. En revanche, la thérapie que nous avions inventée nous-mêmes cet été-là paraissait efficace ; nous ne reprîmes donc pas rendez-vous au centre.

Notre thérapie maison consistait à l'empêcher d'aller dehors; il se trouvait que le père de notre propriétaire, qui nous avait précédés dans les lieux, repeignait justement la maison cette semaine-là, ce qui nous fournissait une bonne excuse. De mon côté, je rapportai un paquet de jeux vidéo, sous prétexte de les 226

L'HOMME TRANSFORM...

essayer pour Compute ! mais en réalité dans l'espoir d'attirer Scotty vers une activité qui le détournerait de ses camarades imaginaires.

Cela marcha - plus ou moins. Il ne se plaignait pas de ne plus pouvoir sortir (d'un autre côté, il ne se plaignait jamais de rien), et il jouait aux jeux informatiques pendant des heures. Kristine n'était pas s'êre que ce f't vraiment un bien, mais c'était une amélioration - du moins le pensions-nous.

Encore une fois, d'autres préoccupations demandèrent notre attention et nous restâmes quelque temps sans nous inquiéter de Scotty : nous avions des problèmes d'insectes. Une nuit, un grand cri de Kristine me réveilla; mais, tout d'abord, une précision : quand Kristine crie, cela veut dire que tout va bien, dans l'ensemble. quand il se produit quelque chose de vraiment épouvantable, elle garde son sang-froid, ne dit rien et elle s'en occupe; mais lorsqu'il s'agit d'une petite araignée, d'une grosse mite ou d'une tache sur un corsage, là, elle crie. Je m'attendais donc à la voir revenir dans notre chambre pour me décrire le monstrueux insecte qu'elle avait d' frapper à coups de talon dans la salle de bains jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Seulement, cette fois, elle continua de crier ; je me levai donc pour voir ce qui se passait. Elle m'entendit arriver -j'étais monté

à cent quinze kilos et je faisais autant de bruit que toute la cavalerie du général Custer - et elle me lança cet avertissement : ' Mets d'abord tes chaussures ! ^a

J'allumai dans le vestibule : il pullulait de grillons. Je retournai dans ma chambre et enfilai mes chaussures.

Après qu'on a reçu un certain nombre de grillons sur ses jambes nues et qu'on les a senti grouiller entre ses mains, on cesse d'avoir envie de vomir : on les attrape à pleines poignées et on les fourre dans le sac poubelle. ...videmment, par la suite, on passe six heures à se récurer avant d'avoir la sensation d'être propre et on a des cauchemars où on se fait chatouiller par de minuscules pattes ; mais, sur le moment, on cesse de penser et on fait ce qu'il faut faire.

L'invasion provenait du placard de la chambre des enfants, où

Scotty occupait le lit du haut et Geoffrey celui du bas. Il y avait quelques grillons sur le lit de Geoff mais il ne se réveilla même pas quand nous changeâmes son drap de dessus et secouâmes sa couverture. Nous repêrâmes la fissure au fond du placard, l'aspergeâmes de Raid puis la bouchâmes à l'aide d'un vieux drap qui nous servait à faire des chiffons.

Enfin, nous nous douchâmes en nous disant en manière de plaisanterie que nous aurions eu bien besoin de quelques mouettes pour nous débarrasser de nos grillons, comme elles en avaient débarrassé les pionniers mormons de Salt Lake, et nous nous recouchâmes.

Nos ennuis ne s'arrêtèrent toutefois pas aux grillons. Le lendemain matin, Kristine m'appela de nouveau : il y avait des hannetons morts sur sept ou huit centimètres d'épaisseur dans la fenêtre au-dessus de l'évier, entre la vitre et la contre-fenêtre.

J'ouvris le battant pour les enlever avec l'aspirateur et les cadavres tombèrent sur le plan de travail de la cuisine. quand je les aspirai, ils firent un désagréable petit bruit de grenaille dans le tuyau de l'appareil.

Le lendemain, il y en avait encore autant, et le surlendemain aussi, puis l'invasion se calma. Les joies de l'été.

Nous appelâmes le propriétaire pour lui demander s'il voulait bien nous aider à payer une désinsectisation ; en réponse, il nous envoya son père armé d'un pulvérisateur, qu'il employa dans le vide sanitaire avec une telle ardeur que nous dûmes nous enfuir à

bord de la voiture et passer tout le samedi sur la route jusqu'à ce qu'un orage de fin d'après-midi balaye l'odeur ou, du moins, l'étouffe assez pour nous permettre de rentrer.

Bref, entre ces ennuis-là et les problèmes sans fin de Charlie, Kristine ne se rendit pas du tout compte de ce qui se passait avec l'ordinateur.

C'est un dimanche après-midi, alors que je me trouvais à la cuisine en train de boire un Coca light, que j'entendis Scotty éclater de rire dans le salon.

C'était tellement rare chez nous que j'allai à la porte du salon pour le regarder jouer. Il avait trouvé un petit jeu génial avec des animations incroyables : des enfants dans un bateau, des pirates qui s'acharnaient à les aborder et des oiseaux géants qu'il fallait abattre avant qu'ils déchirent la voile. Il n'avait pas l'aspect mécanique des jeux habituels et j'appréciai particulièrement une des caractéristiques, à savoir que le joueur n'était pas seul : d'autres enfants, pilotés par l'ordinateur, étaient là pour aider le personnage à vaincre l'ennemi.

‘ Vas-y, Sandy ! cria Scotty. Vas-y ! ^a Sur quoi l'un des enfants enfonça son épée dans le cúur du chef pirate et mit ses sbires en déroute.

J'étais impatient de voir quel nouveau scénario le jeu allait suivre, mais à cet instant Kristine m'appela pour que je l'aide à

soigner Charlie; quand je revins, Scotty n'était plus là et Emily avait lancé un autre jeu sur l'Atari.

Ce fut peut-être le même jour, peut-être un autre, que je demandai à Scotty le nom du jeu des enfants sur le bateau pirate.

‘C'était un jeu, c'est tout, p'pa, répondit-il.

- Mais il a bien un nom, quand même ?

- Je ne sais pas.

- O' as-tu pris la disquette pour la mettre dans la machine ?

- Je ne sais pas. ^a Et il resta assis à me regarder sans me voir ; je renonçai.

L'été s'acheva; Scotty retourna à l'école, et, comme Geoffrey entra en maternelle, ils prenaient le bus ensemble. Plus important, notre situation se stabilisa vis-à-vis du petit dernier, Charlie ; il n'existait pas de traitement contre la paralysie cérébrale mais au moins nous connaissions désormais les limites de son état. Par exemple, ça n'empirerait pas; ça ne s'améliorerait pas non plus.

Il parlerait et marcherait peut-être un jour, mais ce n'était pas certain; notre rôle consistait à le stimuler assez pour que, s'il s'avérait qu'il

n'était pas retardé, il puisse se développer mentalement même si ses possibilités physiques demeuraient terriblement restreintes. C'était faisable; la peur avait disparu et nous pouvions reprendre notre souffle.

Puis, à la mi-octobre, mon agente m'apprit qu'elle avait placé

ma série des Álvin ^a à Tom Doherty, chez TOR Books, et que Tom proposait une avance suffisante pour nous permettre de vivre. Cette nouvelle ajoutée au nouveau contrat pour La Stratégie Ender me fit comprendre que, pour nous du moins, la récession était passée. Je restai quelques semaines encore chez Compute ! Books, surtout parce que j'avais tant de projets en cours que je ne pouvais pas les laisser tomber du jour au lendemain ; mais je pris alors conscience de ce que ce travail imposait à ma famille et à mon organisme : le prix à payer était trop élevé.

Je donnai un préavis de quinze jours en pensant terminer les projets que j'étais seul à pouvoir achever, mais, paranoïaque, la direction refusa d'accepter mes deux semaines et me fit vider mon bureau l'après-midi même. Tant de hargne me laissa un goût amer mais, après tout, au diable : j'étais libre. Je rentrai chez moi.

À la maison, le soulagement fut presque tangible : Geoffrey et Emily retrouvèrent aussitôt une conduite normale ; je fis enfin la connaissance de Charlie Ben; Noël approchait (je commence toujours à jouer de la musique de Noël quand les feuilles des arbres jaunissent) et tout était bien dans le monde. Sauf Scotty.

Sauf Scotty, comme toujours.

C'est à ce moment que je découvris certaines choses que j'ignorais totalement : Scotty ne jouait jamais à aucun des jeux que j'avais rapportés de chez Compute ! Je m'en rendis compte lorsque je les rendis : Geoff et Em se plainquirent hautement -

mais Scotty, lui, ne savait même pas quels jeux avaient disparu ; plus important, celui des enfants et des pirates ne se trouvait pas dans le lot, ni dans ceux que j'avais rendus ni dans ceux qui nous appartenaient. Et pourtant Scotty continuait à y jouer.

Il y jouait un soir avant de se coucher. J'avais travaillé toute la journée sur La Stratégie Ender car je voulais terminer le bouquin avant Noël. Je sortis de mon bureau lorsque j'entendis Kristine répéter pour la troisième fois : Scotty, va au lit tout de suite ! ^a

Pour une raison que j'ignore, sans élever la voix ni distribuer de gifles ni rien, j'ai toujours réussi à me faire obéir des gosses quand Kristine ne parvient plus à leur faire reconnaître sa simple existence - sans doute une caractéristique propre aux voix m,les graves; par exemple, quand Geoffrey avait des problèmes de sommeil, j'ai toujours pu l'endormir en lui chantant des chansons alors que Kristine n'arrivait à rien. Aussi, quand je m'encadrai dans le chambranle de la porte et déclarai Scotty, il me semble que ta mère t'a dit d'aller te coucher ^a, je ne m'étonnai pas qu'il tende aussitôt la main pour couper l'ordinateur.

‘ Je l'éteindrai, repris-je. Au lit ! ^a

Il voulut tout de même atteindre le bouton.

‘ Va te coucher ! ^a tonnai-je de ma plus basse voix de Dieu le père.

Il s'en alla sans me regarder.

Je m'approchai de l'ordinateur pour le mettre hors tension et je vis alors les enfants, les mêmes que la première fois ; mais là ils ne se trouvaient plus sur un bateau pirate : ils étaient à bord d'une vieille locomotive à vapeur qui fonçait sur des rails. quel jeu !

me dis-je. Les disquettes simple face de l'Atari ne contiennent que 100 ko, et ils ont réussi à y caser deux scénarios complets, toutes ces animations et...

Et il n'y avait pas de disquette dans le lecteur.

C'était donc un jeu à charger en mémoire, après quoi on enlevait la disquette, ce qui voulait dire qu'il tenait tout entier dans la RAM ; par conséquent, toutes ces animations de qualité ne prenaient pas plus de 48 ko de place. Pour moi qui m'y connaissais pas mal en programmation, c'était quasiment un miracle.

Je cherchai la disquette sur le bureau : rien. Scotty a d° la ranger, me dis-je; pourtant, j'eus beau fouiller, je ne trouvai aucune disquette inconnue dans notre collection.

Je m'assis pour jouer à mon tour - mais les enfants avaient disparu ; il n'y avait plus que le train qui fonçait. Et l'arrière-plan avait lui aussi disparu : seul l'écran bleu s'étendait derrière le train. Plus de rails non plus ; et enfin plus de train. Tout s'évanouit et l'écran retrouva sa couleur bleue habituelle. Je tripotai le clavier : les lettres que je tapai apparurent. Il me fallut quelques retours à la ligne pour comprendre ce qui se passait : l'Atari était en mode bloc-notes. Je songeai tout

d'abord que c'était un fabuleux système de protection à la copie de passer sur un mode qui interdisait d'accéder à la mémoire sans éteindre la machine, ce qui vidait automatiquement la RAM. Mais je m'aperçus alors qu'une boîte capable de fabriquer un jeu de cette qualité, avec un code aussi compact, afficherait certainement son logo à la fin de la partie. Et d'abord pourquoi le programme s'était-il arrêté?

Scotty n'avait touché à rien, sur mon ordre, et moi non plus.

Pourquoi les enfants avaient-ils quitté l'écran? Pourquoi le train avait-il disparu ? L'ordinateur n'avait aucun moyen de savoir ^a

que Scotty avait cessé de jouer, d'autant plus que le jeu avait continué à tourner après son départ.

Néanmoins, je n'en parlai à Kristine que lorsque tout fut fini : elle n'y connaissait rien en ordinateurs, sauf pour allumer la machine et lancer Wordstar sur l'Altos, et elle ne se rendait pas compte de ce que le jeu de Scotty avait d'étrange.

Nous étions à deux semaines de Noël quand les insectes refirent leur apparition. C'était anormal : le froid aurait dû les tuer tous ; la seule explication que nous trouvâmes au phénomène fut qu'il devait faire un peu plus chaud dans le vide sanitaire de la maison qu'à l'extérieur. quoi qu'il en soit, nous eûmes de nouveau droit à une passionnante nuit d'ensachage de grillons ; le vieux drap n'avait pas bougé de la fissure du placard où nous l'avions fourré : cette fois, les insectes sortaient de sous l'armoire de la salle de bains ; et le lendemain, nous eûmes des faucheux dans la baignoire au lieu de hannetons dans la fenêtre de la cuisine.

N'en parle surtout pas au propriétaire, suppliai-je Kristine.

Je n'ai pas envie de repasser une journée avec son pesticide.

- C'est sûrement son père le responsable, me dit Kristine.

Il était ici à peindre la première fois que c'est arrivé, tu te rappelles? Et aujourd'hui il est venu poser les guirlandes électriques. ^a

Et, au fond de notre lit, nous nous mîmes à glousser, tant cette idée était absurde. quand le père du propriétaire avait insisté

pour poser les ampoules à notre place, nous avions trouvé la proposition un peu bête mais gentille, au fond. Scotty était sorti

dans le jardin et n'avait pas cessé une minute de le regarder travailler : c'était la première fois qu'il voyait des guirlandes électriques accrochées le long du toit, parce que je suis à ce point sujet au vertige qu'il n'est pas question de me faire monter sur une échelle de la taille requise pour ce boulot; aussi la maison restait-elle toujours nue, à l'exception des ampoules du sapin, visibles par la fenêtre. Néanmoins, Kristine et moi sommes incapables de résister au kitsch de Noël; pensez, nous allons jusqu'à

écouter les Noël des Carpenters ! Alors, quand le père du propriétaire a proposé de le faire à notre place, nous avons trouvé

l'idée superbe. ' J'ai habité ici des années, nous dit-il, et ma femme et moi posons des décorations tous les ans. Pour moi, il manquerait quelque chose à la maison sans guirlandes électriques. ^a

En plus, c'était un vieux monsieur très gentil, pas très rapide mais encore costaud, qui travaillait lentement et bien. Les guirlandes furent installées en quelques heures.

Les courses de Noël à faire, les cartes à envoyer et tout le bataclan : nous avions de quoi faire.

Puis un matin, une semaine à peu près avant Noël, je pense, Kristine était en train de lire le journal quand je la sentis devenir parfaitement calme et glacée - comme lorsqu'il se passe quelque chose de vraiment grave. Scott, lis ça, me dit-elle.

- Raconte-moi plutôt de quoi il s'agit, répondis-je.

- C'est un article sur les enfants disparus de Greensboro. ^a

Je jetai un coup d'oeil au titre : LES ENFANTS QUI NE SERONT PAS

CHEZ EUX POUR NOËL. ' Je n'ai pas envie d'en entendre parler ^a, dis-je. Les histoires de viol ou d'enlèvement d'enfants me mettent dans tous mes états, et ensuite je n'arrive plus à trouver le sommeil ; j'ai toujours été comme ça.

Il faut que tu écoutes, cette fois-ci, répliqua Kristine. Voici la liste des petits garçons dont on a signalé la disparition au cours des trois dernières années : Russell DeVerge, Nicholas Tyler...

- O' veux-tu en venir ?

- Nicky, Rusty, David, Roddy, Peter. «a ne te dit rien ? ^a

Je n'ai pas la mémoire des noms. Non.

- Steve, Howard, Van. Le seul qui ne colle pas, c'est le dernier, Alexander Booth. Il a disparu cet été. ^a

Je ne sais pourquoi, la façon dont Kristine me parlait de cet article m'agaçait au plus haut point : elle était visiblement bouleversée mais elle ne cessait de tourner autour du pot. ´ Bon, alors quoi ? fis-je sèchement.

- Les camarades imaginaires de Scotty, répondit-elle.

- Allons donc ! ^a Mais elle vérifia les noms avec moi - elle les avait tous notés au moment o~ la psychologue nous avait demandé de tenir un journal du comportement de notre fils : ils correspondaient, apparemment du moins.

´ Scotty a d° lire un article paru avant celui-ci, dis-je, et ça l'aura marqué. Il a toujours été très sensible aux malheurs des autres; il s'est peut-être identifié à eux parce qu'il avait le sentiment de... je ne sais pas, moi, d'avoir été enlevé de South Bend et amené contre son gré à Greensboro. ^a Et, sur l'instant, mon idée me sembla très plausible - aussi plausible que les histoires dont les psys font leur fonds de commerce.

Kristine ne fut pas convaincue. ´ D'après le journal, c'est la première fois que tous ces noms sont réunis dans un article.

- Tu parles ! C'est du sensationnalisme.

- Scott, tous les noms collent.

- Sauf un.

- Tu m'en vois soulagée ! ^a

Mais pas moi, parce que je venais de me rappeler ce que disait Scotty pendant son jeu des pirates : ´ Vas-y, Sandy ! ^a Je mis Kristine au courant. Alexander, Sandy; ça se tenait autant que Russell et Rusty. Il n'avait pas trouvé huit noms sur neuf : il les avait tous trouvés.

Les angoisses d'un père ou d'une mère sont innombrables mais je peux vous affirmer que je n'ai jamais éprouvé de terreur pour moi-même qui soit comparable à ce qu'on ressent en apercevant son gamin de

deux ans qui court vers la rue, en voyant son dernier-né faire une attaque d'apoplexie ou en se rendant compte qu'il y a un rapport entre son fils et des affaires d'enlèvement. Je ne me suis jamais trouvé à bord d'un avion aux mains d'un groupe de terroristes, on ne m'a jamais pointé un pistolet sur la tempe et je ne suis jamais tombé du haut d'une falaise; il existe donc peut-être des angoisses pires. Néanmoins, je suis parti en tête-à-queue avec ma voiture sur une autoroute enneigée et je me suis accroché aux poignées de mon siège pendant que mon avion faisait des bonds de carpe en plein vol, et pourtant rien de tout cela n'égalait ce que je ressentis à lire l'article. Des enfants qui disparaissaient comme ça, sans qu'on voie personne les emmener, sans qu'on ait remarqué quiconque en train de rôder autour de chez eux. Les gosses ne rentraient pas de l'école, ou bien ils jouaient dehors et ne répondaient pas quand on les appelait.

...vanouis dans la nature. Et Scotty savait le nom de chacun, Scotty avait joué avec eux dans son imagination. Comment les connaissait-il ? Pourquoi s'était-il fixé sur ces enfants perdus ?

Nous l'observ,mes pendant la dernière semaine avant Noël; il était distant, il s'écartait de nous, évitait tout contact physique, ne suivait pas les conversations. Il savait que Noël approchait mais il ne demandait rien, ne paraissait pas impatient, n'avait pas envie de nous accompagner aux courses. On aurait même dit qu'il ne dormait pas : j'entrais souvent dans sa chambre avant d'aller dormir - à une ou deux heures du matin, bien longtemps après qu'il s'était couché -, et il était allongé sur son lit, toutes ses couvertures rejetées de côté, les yeux grands ouverts. Ses insomnies étaient pires que celles de Geoffrey. Et, pendant la journée, il restait devant l'ordinateur ou dehors dans le froid.

Kristine et moi ne savions plus que faire. L'avions-nous déjà perdu sans le savoir ?

Nous cherch,mes à l'intéresser à la vie de famille : il refusait d'aller faire les courses de Noël avec nous. Nous lui disions de rester dans la maison pendant notre absence : nous le retrouvions dans le jardin. J'allai même jusqu'à débrancher l'ordinateur et cacher toutes les disquettes et toutes les cartouches, mais seuls Emily et Geoffrey en souffrirent : quand j'entrais dans le salon, Scotty était toujours en train de jouer à son jeu impossible.

Il ne demanda rien jusqu'à la veille de Noël.

Kristine vint me voir dans mon bureau alors que j'étais en train d'écrire la scène où Ender découvre une solution au problème des deux verres du Géant. C'est peut-être à cause de ce que vivait Scotty que les jeux informatiques pour enfants me fascinaient tant dans ce livre : qui sait si je n'essayais pas de me convaincre que les jeux vidéo avaient un sens ? Ce qui est sûr, c'est que je me rappelle encore à quelle phrase j'en étais quand Kristine parut à la porte, totalement calme, totalement terrifiée.

Scotty voudrait que nous invitions quelques-uns de ses amis pour la nuit de Noël, dit-elle.

- Il nous reste de la place pour des camarades imaginaires ?

demandai-je.

- Ils ne sont pas imaginaires. Ils attendent dans la cour de derrière.

- Tu veux rire ? Il fait un froid de canard ! quels parents lais-seraient leurs enfants sortir la nuit de Noël ? ^a

Comme elle ne répondait pas, je me levai pour l'accompagner à la porte du fond, que j'ouvris.

Ils étaient neuf, de six à dix ans, à vue de nez. que des gar-

çons, certains en chemise, d'autres avec un manteau, un en mail-lot de bain. Je n'ai pas la mémoire des visages, mais Kristine si.

Ce sont eux, murmura-t-elle calmement derrière moi. Lui, c'est Van ; je me le rappelle.

- Van ? ^a fis-je.

Il leva les yeux et avança timidement d'un pas.

J'entendis la voix de Scotty dans mon dos. Ils peuvent entrer, p'pa? Je leur ai promis que tu les laisserais passer la nuit de Noël avec nous. C'est ce qui leur manque le plus. ^a

Je me tournai vers lui. Scotty, on a signalé la disparition de tous ces enfants. Où étaient-ils ?

- Sous la maison ^a, dit-il.

Je songeai au vide sanitaire et au nombre de fois où Scotty était revenu

crotté l'été précédent.

Comment sont-ils arrivés là ? demandai-je.

- C'est le vieux monsieur qui les y a mis. Ils disaient que je ne devais en parler à personne, sinon le vieux monsieur se mettrait en colère et ils ne voulaient pas qu'il se mette encore en colère contre eux ; mais j'ai dit que toi et maman, je pouvais vous en parler.

- Tu as eu raison, dis-je.

- Le père du propriétaire ^a, chuchota Kristine.

Je hochai la tête.

‘ Mais comment a-t-il pu les cacher là-dessous tout ce temps ?

quand leur apporte-t-il à manger ? quand... ^a

Elle savait déjà que le vieux monsieur ne leur apportait pas à

manger. Je ne voudrais pas qu'on croie que Kristine ne l'avait pas aussitôt compris, mais c'est le genre d'idée qu'on nie le plus longtemps possible, et encore au-delà.

Ils peuvent entrer ^a, dis-je à Scotty, et je me tournai vers Kristine, qui acquiesça de la tête. J'en étais s^r : on ne laisse pas à la porte des enfants perdus le soir de Noël - même s'ils sont morts.

Scotty sourit. On n' imagine pas ce que ce sourire représentait pour nous : il y avait si longtemps que cela n'était plus arrivé ! Je ne crois pas que je lui avais vu un tel sourire depuis notre installation à Greensboro. Il cria aux enfants : C'est d'accord ! Vous pouvez entrer ! ^a

Kristine tint la porte ouverte et je dégageai le passage. Ils entrèrent à la queue leu leu, certains avec le sourire, d'autres trop timides pour cela. Allez dans le salon ^a, dis-je, et Scotty les conduisit, fier comme un maître de maison qui fait visiter sa splendide résidence flambant neuve, et ils s'assirent par terre. Il n'y avait guère de cadeaux, rien que ceux des enfants - ceux des parents, nous ne les mettons en place qu'après le coucher des gosses -, mais le sapin était là, tout illuminé, avec nos décorations faites main accrochées aux branches, même celles en den-

telle que Kristine avait fabriquées lorsque, enceinte de Scotty, elle gardait le lit le matin à cause des nausées qui ne voulaient pas la

l'cher, même les petits animaux en boules de laine collées ensemble qui dataient du premier sapin de Noël de Scotty, toutes plus vieilles que lui. Et cela ne s'arrêtait pas au sapin : toute la salle était ornée de glands rouge et vert, de villages miniatures en bois ; un hippopotame en peluche déguisé en Père Noël trônait à

côté d'un traîneau en osier, d'un grand ramoneur-casse-noix et de tout le fourbi que nous n'avions pas pu nous empêcher d'acheter ou de fabriquer au cours des années.

Nous appel,mes Emily et Geoffrey, et Kristine alla chercher Charlie Ben et le cala sur ses genoux pendant que je racontais les histoires de la naissance du Christ, les bergers, les rois mages, et celle du livre des mormons sur les deux jours et la nuit sans obscurité ; je poursuivis en expliquant le sens de la vie de Jésus et je parlai du pardon qu'il faut accorder pour toutes les mauvaises actions.

´ Toutes ? ^a demanda un des enfants.

C'est Scotty qui répondit. Non ! Pas quand on tue. ^a

Kristine se mit à pleurer.

C'est vrai, repris-je. Dans notre ...glise, nous croyons que Dieu ne pardonne pas à ceux qui tuent exprès ; et, dans le Nouveau Testament, Jésus dit que si quelqu'un fait du mal à un enfant, il vaudrait mieux qu'il s'attache une grosse pierre au cou et qu'il se jette dans la mer.

- C'est vrai que ça fait mal, papa, dit Scotty. Ils ne m'en avaient pas parlé.

- C'était un secret ^a, intervint l'un des garçons - Nicky, d'après Kristine qui a la mémoire des noms et des visages.

´ Vous auriez d° me prévenir, fit Scotty; je ne l'aurais pas laissé me toucher. ^a

Et nous comprîmes à cet instant qu'il était trop tard pour le sauver, que Scotty était mort lui aussi.

Excuse-moi, maman, poursuivit-il. Tu m'avais dit de ne plus jouer avec eux, mais c'étaient mes copains et j'avais envie d'être avec eux. ^a Il baissa les yeux. ´ Je ne peux même plus pleurer ; je n'ai plus de larmes. ^a

Il n'avait jamais fait d'aussi long discours depuis notre arrivée à

Greensboro en mars. Dans le tourbillon d'émotions qui m'habitaient, un sentiment amer ressortait : nous avions passé toute cette année à nous ronger les sangs, à nous efforcer de l'atteindre, et il avait fallu qu'il meure pour enfin nous parler.

Mais je me rendis alors compte que ce n'était pas sa mort le facteur déterminant : c'était le fait que, quand il avait frappé, nous lui avions ouvert; que, quand il avait demandé, nous l'avions laissé entrer chez nous avec ses amis cette nuit-là. Il nous avait fait confiance, malgré la distance qui s'était établie entre nous au cours de l'année, et nous ne l'avions pas déçu.

C'est la confiance qui nous avait valu un dernier réveillon de Noël avec notre enfant.

Cependant, nous ne tentâmes pas de débrouiller tout cela ce soir-là : des enfants étaient là qui avaient besoin de ce dont rêvent les enfants par une telle nuit. Kristine et moi leur racontâmes des histoires de Noël, puis nous leur parlâmes des traditions de Noël d'autres pays et d'autres époques, et peu à peu ils se dégelèrent, au point que chacun nous expliqua les coutumes de sa famille ; ils riaient, bavardaient, plaisantaient. Même si c'était le plus horrible des Noëls, ce fut aussi le plus beau de notre vie, celui dont chaque souvenir nous est précieux, le Noël parfait où être ensemble était le seul cadeau important. Kristine et moi n'en parlons jamais ouvertement, mais nous ne l'avons pas oublié, et Geoffrey et Emily se le rappellent aussi : ils l'ont baptisé ' le Noël où Scotty avait amené ses copains ^a. Ils n'ont jamais vraiment compris, je pense, et ça m'est égal s'ils ne comprennent jamais.

Emily et Geoffrey finirent par s'endormir et je les transportai dans leur lit pendant que Kristine demandait aux autres enfants d'attendre dans notre salon l'arrivée de la police afin de nous aider à mettre en prison le vieux monsieur qui les avait enlevés à

leurs familles et qui leur avait volé leur avenir. Ils attendirent le temps que les inspecteurs arrivent, les voient et entendent l'histoire que Scotty avait à leur raconter.

Ils attendirent le temps que la police avertisse les parents, qui se présentèrent aussitôt, affolés parce qu'au téléphone on leur avait seulement dit ceci : on avait besoin d'eux pour une question concernant leur enfant disparu. Ils vinrent et restèrent sur le pas de notre porte, les yeux pleins d'espoir, effrayés, tandis qu'un policier s'efforçait de leur expliquer ce qui se passait. Des inspecteurs sortaient

des corps abîmés de sous la maison les illusions n'étaient plus permises. Et pourtant, si les parents entraient chez nous, ils voyaient que la cruelle Providence pouvait aussi être clément, et qu'ils auraient cette fois-ci ce que tant d'autres parents avaient appelé de leurs vœux mais qui leur avait été refusé : l'occasion de dire adieu. Je tairai les scènes de joie et de tristesse qui se déroulèrent chez nous cette nuit-là : elles appartiennent à d'autres familles, pas à nous.

Une fois les parents arrivés, les adieux faits et les larmes versées, les petits corps couverts de terre allongés sur des rectangles de tissu au milieu de notre pelouse et clairement identifiés gr,ce à des bouts de vêtements, on amena le vieux monsieur, les menottes aux poignets. Il s'était fait accompagner de notre propriétaire et d'un avocat ensommeillé mais, quand il vit les cadavres dans le jardin, il avoua tout à mots entrecoupés, et la police enregistra sa confession. Aucun des parents ne fut obligé

de le regarder en face; aucun des enfants ne dut l'affronter à nouveau.

Mais ils savaient : ils savaient que c'était fini, qu'aucune autre famille ne serait déchirée comme la leur - la nôtre - l'avait été.

Alors, l'un après l'autre, les enfants disparurent; devant nous un instant, évanouis le suivant; et les parents s'en allèrent, muets de chagrin et de stupeur qu'un tel dénouement f't possible, que de l'horreur p't naître une dernière nuit de miséricorde et de justice à la fois.

Scotty resta le dernier. Nous étions assis tous les trois dans le salon, seuls, même si les gyrophares et les éclats de voix nous rappelaient que la police faisait son travail dehors. Kristine et moi n'avons rien oublié des paroles que nous avons échangées, mais le plus important pour nous vint à la fin.

‘ Je m'excuse d'avoir été tellement en colère tout l'été, dit Scotty. Je savais que ce n'était pas vraiment votre faute si on a déménagé et que c'était mal d'être en colère, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. ^a

L'entendre nous demander pardon fut plus que nous ne pouvions supporter ; nous débordions de regrets qui nous semblaient bien plus profonds et douloureux, et nous nous épanch,mes de ce que nous nous reprochions d'avoir ou de n'avoir pas fait qui aurait pu lui sauver la vie. quand nous nous t'mes enfin, il rela-tivisa nos remords. Cé n'est pas grave. Ce qui compte, c'est que vous ne soyez pas en colère contre

moi. ^a Et il disparut.

Nous quittâmes la maison le lendemain matin ; des amis nous accueillirent chez eux, et Geoffrey et Emily purent enfin ouvrir les cadeaux qu'ils attendaient depuis si longtemps. Mes parents et ceux de Kristine prirent l'avion depuis l'Utah pour nous rejoindre et les fidèles de notre ...glise assistèrent à l'enterrement.

Nous ne donnâmes aucune interview à la presse et aucune des autres familles non plus ; la police ne parla que de la découverte des corps et des aveux du meurtrier. C'était très bien ainsi, comme si ceux qui connaissaient toute l'histoire savaient aussi qu'il ne fallait pas l'étaler dans les journaux.

La tension s'apaisa bientôt et la vie continua. La plupart des gens ignorent même que nous avons eu un enfant avant Geoffrey; ce n'est pas un secret mais c'est trop dur à dire. Pourtant, tant d'années plus tard, j'ai considéré que je devais raconter cette histoire, à condition de l'écrire avec dignité et pour des lecteurs capables de comprendre. Il fallait que d'autres le sachent : on peut trouver de la lumière même dans les pires ténèbres. ¿

l'instant même où la douleur la plus atroce de notre existence nous était infligée, Kristine et moi avons pu prendre plaisir à

notre dernière soirée en compagnie de notre fils aîné, et, ensemble, nous avons offert un bon Noël à ces enfants perdus, qui nous l'ont rendu.

POSTFACE

En août 1988, j'ai proposé cette nouvelle à l'atelier d'écriture de Sycamore Hill. ¿ l'époque, elle comportait à la fin un désaveu où

je déclarais que l'histoire était pure invention, que Geoffrey était mon fils aîné et qu'aucun de nos propriétaires ne nous avait jamais fait le moindre mal. ¿ l'atelier, les réactions des autres écrivains allèrent de l'agacement à la grosse colère.

C'est Karen Fowler qui m'exposa leur sentiment le plus suc-cinctement en disant, si je me rappelle bien : En racontant ce récit à la première personne, avec autant de détails sur ta vie privée, tu t'appropries quelque chose qui ne t'appartient pas ; tu fais semblant d'éprouver la douleur d'un parent qui a perdu un enfant, mais tu n'en as pas le droit.

Sur le moment, je tombai d'accord avec elle. Cela faisait des années que cette histoire me trottait dans la tête, mais je ne l'avais mise résolument à la première personne que l'automne précédent, lors d'une fête de Halloween organisée par les étudiants de Watauga Collège, à l'université d'Appalachian State. Tout le monde racontait des histoires de fantômes ce soir-là et j'essayai celle-ci sur un coup de tête ; sur un coup de tête encore, je la rendis très personnelle, parce que, d'une part, en tirant des détails de ma vraie vie je m'épargnais l'effort d'inventer un personnage, et, d'autre part, les histoires de fantômes sont plus percutantes quand l'auditoire est à demi persuadé qu'elles pourraient être vraies. J'obtins davantage de succès qu'avec aucune autre affabulation que j'avais pu raconter, si bien que, lorsque vint l'heure de la coucher sur le papier, je l'écrivis de la même manière.

Néanmoins, les reproches de Karen Fowler l'éclairaient d'un jour différent et je décidai de la modifier sans délai. Mais dès l'instant où je songeai à la réviser, à la dépouiller des détails de ma propre vie pour les remplacer par ceux d'un personnage fictif, je ressentis une affreuse angoisse : une partie de moi-même se rebellait contre les propos de Karen. Non, disait-elle, elle se trompe, tu as le droit de raconter cette histoire, de t'approprier cette douleur.

C'est à ce moment-là que je compris quel était son véritable sujet, pourquoi elle avait tant d'importance à mes yeux. Ce n'était pas une simple histoire de fantômes comme les autres, et je ne l'avais pas écrite seulement pour le plaisir. J'aurais dû m'en douter ; je n'écris jamais rien gratuitement. La nouvelle ne parlait pas d'un fils aîné imaginaire que j'aurais eu et qui se serait appelé Scotty : elle parlait de Charlie Ben, le petit dernier que j'ai dans la vie réelle.

Charlie qui, depuis cinq ans et demi qu'il est de ce monde, n'a jamais pu nous dire un mot, Charlie qui n'a pas pu sourire avant d'avoir un an, qui n'a pas pu se serrer contre nous avant ses quatre ans, qui passe encore aujourd'hui ses jours et ses nuits sans bouger, qui reste là où on le pose, capable de se tortiller mais non de courir, capable de crier mais pas de parler, capable de comprendre qu'il ne peut pas faire ce que font son frère et sa sœur mais pas de nous demander pourquoi ; bref, un enfant qui n'est pas mort mais qui peut à peine goûter à la vie, malgré toute notre affection et notre désir.

Cependant, de toute la courte vie de Charlie et jusqu'à ce fameux jour à Sycamore Hill, je n'avais pas versé la moindre larme sur lui, je ne m'étais jamais donné le droit d'avoir de la peine. Je m'étais plaqué sur le visage un masque de calme et d'acceptation si convaincant que j'avais moi-même fini par y croire. Mais les mensonges que nous

vivons se trahissent tou-

jours dans les histoires que nous racontons, et je ne fais pas exception à la règle. Un texte que j'avais pris pour une blague, une plaisanterie dans la tradition pittoresque des histoires de fantômes, s'avérait le plus personnel et le plus douloureux de toute ma carrière - et, inconsciemment, je l'avais avoué en en faisant, et de loin, la plus autobiographique de mes œuvres.

quelques mois plus tard, je me trouvais dans une voiture garée dans la neige d'un cimetière de l'Utah et je regardais un homme pour qui j'ai la plus profonde affection s'agenouiller puis se redresser devant la tombe de sa fille de dix-huit ans. Je ne pus m'empêcher de repenser aux paroles de Karen; en effet, il ne me revenait pas de feindre d'avoir droit au respect et à la sympathie dus à ceux qui ont perdu un enfant, et pourtant je savais que je ne pouvais pas laisser cette histoire dans les limbes, car c'aurait été

aussi une forme de mensonge. Je décidai donc d'un compromis : je l'écrirais comme je sentais devoir l'écrire mais ensuite je rédi-gerais la postface que vous lisez, afin que vous sachiez ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Jugez comme bon vous semble; pour ma part, j'ai fait de mon mieux.

Les écrivains n'ont pas plus d'idées que le commun des mortels : tout le monde vit ou entend des milliers de sujets de nouvelles chaque jour; les écrivains sont simplement plus entraînés à y percevoir le potentiel qui donnera de bonnes histoires.

Le vrai défi consiste à broder sur l'idée en inventant les personnages et leur environnement, en structurant le plan, en découvrant la voix et le point de vue du narrateur et, enfin, en couchant l'ensemble sur le papier d'une manière claire et efficace pour le lecteur. C'est sur ce dernier point que réside la différence entre les gens qui aimeraient écrire et ceux qui prennent la plume pour de bon et jettent leurs mots à la ronde dans l'espoir de trouver un public.

Autant que ma mémoire le permet, voici les origines de chaque histoire de ce recueil :

L'HOMME TRANSFORM... ET LE ROI DES MOTS

La genèse de cette nouvelle n'a rien de compliqué. J'habitais à

South Bend, en Indiana, où je préparais un doctorat à Notre-Dame. Un

de mes professeurs était Ed Vasta, un de ces enseignants comme on n'en a que rarement dans une existence. Nous étions tous deux amoureux de Chaucer, il n'était pas insensible à

mes idées biscornues sur la littérature et, comme moi, il écrivait de la science-fiction, ce qui contribuait encore à nous rapprocher.

Un soir, je participais à une fête organisée chez lui ; au bout d'une heure où tout le monde avait ronchonné contre le choix stupide qu'avait fait Hesburg de désigner un enseignant du supérieur du nom de Gerry Faust comme entraîneur de l'équipe de football, nous en vîmes au sujet des tarots. Ed était à demi convaincu, c'est-à-dire qu'il ne croyait pas en un phénomène occulte mais pensait en revanche que les cartes offraient un point de focalisation, un cadre qui permettait à une compréhension intuitive de se faire jour.

Kristine et moi sommes très mal à l'aise avec tout ce qui touche à l'occulte, en partie parce que les gens qui y croient nous mettent mal à l'aise. Mais, là, il s'agissait d'Ed Vasta, quelqu'un de très rationnel, et je consentis à me faire tirer les cartes. Je me rappelle avoir trouvé le processus fascinant justement parce que tout ce qui se passait pouvait s'expliquer par les connaissances personnelles d'Ed sur moi ; et pourtant ces cartes fournissaient le moyen de relier ces connaissances entre elles et d'en tirer des interprétations à la fois étonnantes et éclairantes.

Cette expérience m'a conduit à écrire une nouvelle qui combi-nait les tarots avec mon obsession, toute récente à l'époque, des ordinateurs. L'histoire proprement dite est un cliché, une intrigue sciemment údipienne écrite par un auteur pour qui le concept freudien d'un complexe d'Œdipe est totalement caduc. C'est l'une des rares occasions où j'ai suivi mécaniquement une structure symbolique, et de ce point de vue la nouvelle me laisse insatisfait; ce sont les idées qui m'intéressaient, en réalité -

l'ordinateur et le jeu de tarot -, et j'ai exploré depuis les relations mutuelles entre les ordinateurs inventifs et les hommes dans des romans tels que La Stratégie Ender et La Voix des morts.

LES EUM...NIDES DANS LES TOILETTES DU qUATRIèME

Je travaillais à la revue The Ensign en tant qu'assistant-correcteur et parfois en tant que journaliste. Jay A. Parry y était correcteur, comme il l'était déjà chez Brigham Young University Press où

avait débuté ma carrière éditoriale; c'est même lui qui m'avait signalé la possibilité de postuler pour un emploi à The Ensign et qui m'avait piloté pendant tout le processus.

Lui et moi, ainsi qu'un autre correcteur, Lane Johnson, rêvions de devenir écrivains ; j'avais déjà fait une petite carrière d'auteur de pièces de théâtre, mais en matière de romans nous étions des néophytes. Nous prîmes l'habitude de déjeuner ensemble à la cafétéria de l'immeuble administratif des LOS1; nous prenions l'ascenseur, descendions vingt-deux étages, attrapions une salade au vol et, penchés les uns vers les autres autour d'une table, nous parlions de récits de fiction.

Naturellement, quand nous les écrivions, nous nous les soumettions mutuellement. Par bien des aspects, nous étions l'aveugle menant l'aveugle : nul d'entre nous n'avait encore rien vendu; pourtant, nous étions tous trois correcteurs professionnels, notre routine quotidienne consistait à prendre des articles mal écrits, à les restructurer puis à les réécrire avec un style clair et fluide. Nous ignorions peut-être comment vendre de la fiction mais nous savions écrire, en tout cas. Nous savions aussi porter un regard perçant sur l'œuvre des autres et trouver l'âme de leur récit afin de la préserver à travers toutes les incarnations possibles.

(C'est d'ailleurs peut-être à cause de cela que je reste toujours sceptique face à la critique contemporaine dans son ensemble, 1. ' Latter Day Saints^a, les saints du dernier jour^a, c'est-à-dire les mormons (NdT).

pour qui le texte est une espèce de miracle intangible qu'il faut révéler ou disséquer comme s'il était l'histoire elle-même. Ce qu'on apprend quand on est spécialiste de la correction ou du rewriting, c'est que le texte n'est pas l'histoire : le texte n'est qu'une tentative pour graver l'histoire dans la mémoire du lecteur; on peut le remplacer par un nombre infini de variantes.

Certaines seront plus réussies que d'autres mais aucun texte ne conviendra à tous les publics, et aucun ne sera ' parfait ^a. L'histoire n'existe que dans le souvenir du lecteur sous la forme d'une version modifiée de l'histoire voulue - consciemment ou non -

par l'auteur. Il est possible que le public se façonne une meilleure histoire que toutes celles que l'auteur aurait pu créer par l'écriture : c'est ainsi que des gens se sont pris d'affection pour des histoires écrites de manière lamentable comme Tarzan l'homme-singe d'Edgar

Rice Burroughs, parce que ce qu'ils y ont perçu transcendait le texte, tandis que beaucoup de récits au style magnifique ont disparu sans laisser de trace, parce que le texte, splendide au demeurant, n'a pas su attiser la flamme d'une histoire vivante dans la mémoire des lecteurs.) Je raconte ailleurs comment les autres nouvelles de ce recueil sont nées de cette amitié et de ces réunions au déjeuner. Celle qui nous occupe a vu le jour assez tardivement : j'avais déjà quitté

The Ensign pour commencer ma carrière indépendante mais je conservais encore pas mal de contacts avec l'équipe éditoriale parce que je devais achever un projet encore en cours lors de ma démission le 1er janvier 1978. Lors d'une conversation, Jay Parry me fit part d'un rêve horrible qu'il avait fait. ' Tu peux t'en servir pour une histoire si ça te chante, me dit-il. ¿ mon avis, il y a de la matière mais, pour moi, ce serait trop éprouvant à écrire. ^a

Jack n'a pas la fibre sadique comme moi ; ou alors, cela tenait à ce qu'il était déjà père et moi pas encore. Je ne suis pas certain que j'aurais pu écrire cette nouvelle après que Kristine et moi avons eu des enfants. Mais, à l'époque, le cauchemar de Jay o

apparaissait un bébé avec des nageoires à la place des bras en train de se noyer dans une cuvette de W.-C. me paraissait à la fois angoissant et fascinant.

Je venais de lire le dernier recueil de nouvelles de Harlan Elli-son - je ne sais plus lequel c'était -, et j'avais discerné un fil conducteur dans ses histoires les plus dures et les plus vicieuses, un système péché/punition dans lequel les pires atrocités n'arri-vaient apparemment qu'aux gens qui les méritaient le plus ; il me parut alors évident que la façon de tirer un récit de ce bébé difforme était de le faire surgir dans l'existence de quelqu'un qui méritait d'être confronté à un enfant contourné.

Je soumis néanmoins le premier jet à François Camoin, qui était alors mon professeur d'écriture à l'université d'Utah. Il m'était déjà advenu de suivre ce genre de cours par le passé, et je m'étais aperçu qu'en dehors de quelques commentaires utiles de temps en temps leur principal intérêt résidait en ce qu'ils m'im-posaient des échéances qui m'obligeaient à écrire. François n'était pas comme les autres professeurs : lui savait non seulement comment on écrit mais aussi comment on l'apprend aux autres, science presque totalement absente chez ceux qui pré-tendent enseigner l'écriture créative en Amérique. Il ne savait pas tout - personne ne sait tout - mais, à côté de mes connaissances de l'époque, c'était tout comme ! J'avais beau vendre

mes textes de science-fiction très régulièrement, je ne comprenais toujours pas, sauf d'une manière des plus vagues, pourquoi certains mar-chaient et d'autres pas ; François m'a aidé à disséquer mon travail pour en déceler tant les points forts que les faiblesses.

En tant qu'auteur de théâtre, on m'avait dit que j'avais tendance à écrire par sentences ; selon la formule d'un ami à l'esprit critique, mes personnages prononçaient des paroles faites pour être gravées au fronton d'un édifice public. Cette tendance au style didactique et ampoulé transparaissait dans mes textes (et aujourd'hui encore, sans doute), et c'est François qui m'a permis de comprendre que, si les événements relatés dans l'histoire doivent être clairs - ce qui s'est passé et pourquoi -, la signification doit en rester subtile, dissimulée ; le lecteur doit être capable de la découvrir, mais il ne faut pas la lui imposer. ' Ta nouvelle parle de culpabilité, me dit François; mieux, l'enfant, la petite Furie, personnifie la culpabilité. quand tu as une idée incarnée dans une histoire, le nom de l'idée ne doit jamais apparaître dans le texte; par conséquent, n'écris nulle part le mot "culpabilité"

dans ton texte. ^a

Je compris aussitôt qu'il avait raison. Il ne s'agissait pas seulement d'enlever le mot lui-même, naturellement : il me fallut ôter la plupart des phrases où il apparaissait et, par endroits, je dus faire sauter des paragraphes entiers. Ce fut une tâche agréable mais non dénuée de douleur - un peu comme s'arracher la peau morte après un méchant coup de soleil. Ce qui restait était beaucoup plus fort.

La nouvelle parut dans Chrysalis, obscure série d'anthologies concoctée par Roy Torgeson chez Zébra Books ; mais Terry Carr la choisit pour son anthologie des meilleures histoires de l'année, si bien qu'elle sortit un peu de l'ombre. Elle est signée de mon nom, mais ce sont d'autres que moi qui en ont fourni la plus grande partie : Jay pour l'image fondatrice, Harlan pour la structure de base et François pour tout ce qui ne se trouve plus dans le présent texte.

QUIETUS

Comme Les Euménides, cette nouvelle a sa source dans le cauchemar de quelqu'un d'autre. Ma femme se réveilla un matin bouleversée par un rêve étrange qu'elle n'arrivait pas à se sortir de l'esprit. Nous habitions à l'époque une maison victorienne, rue J, dans le quartier des avenues de Salt Lake City, située à un ou deux pâtés de maisons de la salle de réunion de la paroisse d'Emigration Ward LDS où nous allions à l'église. Dans le rêve de Kristine, l'évêque de notre

circonscription nous avait fait venir pour nous apprendre qu'on organisait l'enterrement d'un inconnu le lendemain mais que, pour ce soir-là, on n'avait nulle part où garder le cercueil; voulions-nous bien le prendre chez nous dans notre salon jusqu'au lendemain matin ?

Kristine n'a pas pour habitude de refuser quand on lui demande de l'aide, même en rêve, et elle accepta. Elle se réveilla au moment où elle ouvrait le couvercle du cercueil.

C'était tout : le cercueil d'un inconnu dans le salon. Pourtant, je sentis aussitôt qu'il y avait quelque chose à en tirer, et quel genre de récit : un cercueil qui trône dans votre salon ne peut contenir qu'un corps, le vôtre. Je me mis donc à écrire l'histoire d'un homme qui hante sa propre maison sans le savoir, jusqu'au moment où il ouvre le cercueil et s'y installe, acceptant enfin la mort.

En revanche, j'ignorais pourquoi il demeure un moment hors de son cercueil et pourquoi il finit par se réconcilier avec la mort.

Je commençai donc à rédiger ce que je savais de l'histoire en espérant une inspiration; je racontai l'instant de son décès dans son bureau, sans qu'il se rende compte qu'il vient de mourir, puis j'évoquai son retour chez lui, mais je trouvai le sens ultime de l'histoire par accident. Je ne me rappelle plus quelle erreur j'avais commise dans le premier jet; quelque chose comme ceci : dans la scène du bureau, il était sans enfants, mais, quand j'en arrivais à son retour à son logis, je l'avais oublié et je lui faisais entendre des voix d'enfants, voir leurs dessins sur le frigo, bref, quelque chose dans ce goût-là. C'est en faisant lire mon début de texte à Kristine que je remarquai (ou plutôt elle, sans doute) la contradiction.

C'était une de ces petites négligences toutes bêtes que commet n'importe quel écrivain, et ma première idée fut de changer l'une ou l'autre des références pour rendre le texte conséquent.

Cependant, alors que je m'apprêtais à le reprendre, j'eus l'intuition que mon erreur ^a n'en était pas une, mais plutôt ma réponse inconsciente à la question fondamentale du récit : Pourquoi le personnage est-il incapable d'accepter la mort ? Du coup, au lieu d'éliminer l'incohérence, je la renforçai par un jeu de ping-pong : à un moment, lui et son épouse ont des enfants, au suivant, ils n'en ont pas. Il ne peut accepter la mort qu'une fois leur présence définitivement établie.

Si on veut considérer l'histoire sous l'angle psychologique, Kristine

attendait notre premier enfant à l'époque. Mon erreur ^a

était peut-être le classique lapsus freudien qui révélait mon ambivalence face au fait irrévocable d'avoir et d'élever des enfants.

Le plus important, toutefois, n'est pas l'origine personnelle du sentiment mais ce que j'ai appris sur l'art de l'écriture : il faut faire confiance à ses erreurs. Ȥ d'innombrables reprises depuis lors, je me suis aperçu que, lorsque je me trompe dans un premier jet, je ne dois pas éliminer tout de suite la faute, mais au contraire l'explorer pour voir s'il y a moyen de la justifier, de l'amplifier, de l'intégrer à l'histoire. J'en suis venu à considérer que le meilleur d'un auteur provient, non pas de ses idées conscientes, mais de ses impulsions et de ses bévues : c'est à ce moment-là

que l'inconscient sourd à la surface; c'est ainsi que l'histoire s'emplit, non de ce que l'écrivain s' imagine croire ni de ce à quoi il pense devoir accorder de l'attention, mais de ses convictions les plus sincères et de ses attachements les plus profonds. C'est comme cela qu'une histoire acquiert sa vérité.

EXERCICES RESPIRATOIRES

L'idée de cette nouvelle m'est venue assez simplement : mon fils Geoffrey était un insomniaque né. Tous les soirs, il lui fallait des heures pour trouver le sommeil, et nous avions découvert que le moyen le plus efficace pour l'endormir, c'était que je le prenne dans mes bras et que je lui chante des berceuses (Dieu sait pourquoi, il réagissait mieux à une voix de baryton qu'à un mezzo-soprano). Cela s'est poursuivi jusqu'à ses quatre ou cinq ans ; à cette date, je passais deux ou trois heures tous les soirs allongé par terre à lire, éclairé par la vague lumière du couloir, tout en fredonnant *Away in a Manger* ; mais quand il était bébé, je restais debout dans sa chambre à me balancer d'avant en arrière et à chanter des chansons sans queue ni tête dans lesquelles on pouvait entendre de tendres paroles du genre : ' Fais dodo, petit salopiot, papa va mourir. ^a Je m'étais rendu compte que, même quand il avait l'air enfin endormi, c'était de la comédie et que, si je le glissais trop vite dans son lit, il se mettait aussitôt à hurler. J'apprécie les rappels autant que quiconque, mais trop c'est trop - sachant surtout que Kristine dormait paisiblement dans la chambre à côté. La plupart du temps, je ne le lui reprochais pas - elle se levait tôt le matin pour s'occuper de Geoffrey (qui se réveillait toujours aux aurores, quelle que soit l'heure o Ȥ il s'était endormi) tandis que je faisais la grasse matinée, nous étions donc à égalité. En attendant, j'ai passé bien des heures debout, à me balancer d'avant en

arrière et, entre deux berceuses, à les écouter respirer.

Une nuit, je me suis aperçu que le souffle de Geoffrey sur mon épaule suivait exactement le rythme de la respiration de mon épouse qui dormait à côté : tous deux inspiraient et expiraient avec un ensemble parfait. Sans tarder, mon imagination s'est emparée de l'idée et s'est mise à batifoler. Je me suis dit : J'ai beau rester des heures à chanter des berceuses au petit, c'est le lien avec sa mère qui demeure le plus fort, jusqu'au rythme respiratoire; après tout, la mère et l'enfant partagent si longtemps le même souffle, rien d'étonnant à ce qu'une fois sorti de la matrice l'enfant cherche encore à respirer avec elle, à s'accrocher aux rythmes de son premier et de son meilleur abri. De là, mes pensées ont vagabondé jusqu'à l'idée suivante : l'enfant à naître est tellement lié à la mère que, si elle meurt, il meurt avec elle.

Avant même que Geoffrey se soit assoupi, l'histoire était toute écrite dans ma tête : respirer à l'unisson est signe, non que les gens sont nés ensemble, mais qu'ils sont irrévocablement condamnés à mourir ensemble.

COMMERCE DE GROS

On peut considérer ma vie comme un long combat contre mon propre corps. Enfant, je ne souffrais pas de mauvaise coordination; si je voulais, j'étais capable de manier une batte de base-ball ou de lancer un ballon dans un filet, et j'imagine que si j'y avais travaillé à l'époque j'aurais pu tenir mon rang dans les compétitions d'athlétisme. Mais certains naissent cérébraux, d'autres choisissent de le devenir, d'autres enfin le deviennent sans avoir rien demandé; moi, j'ai choisi. Le sport et les jeux physiques ne m'intéressaient pas; enfant, si on me laissait le choix, je préférerais toujours lire un livre. Très vite, pourtant, j'ai compris que c'était une erreur : arrivé dans le secondaire, je me suis rendu compte qu'on estimait les jeunes Américains uniquement à la mesure de leur contribution aux compétitions de sport -

c'est du moins ce qu'il me semblait. Résultat : pour éviter les dénigrements, j'ai évité le sport.

Puis, aux environs de quinze ans, j'ai franchi une sorte de seuil métabolique. J'avais toujours été un gosse excessivement maigre, au point qu'on pouvait me compter les côtes à travers le tissu de mes chemises ; tout à coup, sans modification apparente de mes habitudes alimentaires, j'ai commencé à prendre du poids. Pas beaucoup : juste de quoi me ramollir le ventre. Je me suis mis à

acquérir cet aspect flasque et rondouillard toujours si séduisant et à la mode surtout auprès des adolescents. Les années passant, j'ai continué à grossir modérément et j'ai peu à peu découvert que la discrimination dont sont victimes les intellectuels pendant l'enfance n'est rien comparée à l'intolérance franche et claire qu'on manifeste envers les adultes en surpoids. Des gens qui ne songeraient pas un instant à se moquer d'un infirme ni à tenir des propos racistes n'ont pas le moindre scrupule à tapoter ou à pincer le ventre d'un obèse en lui faisant une remarque grossièrement personnelle. Ma haine pour ce genre d'individu était sans bornes, et certaines de mes connaissances de l'époque n'ont jamais su qu'elles avaient frôlé la mort d'un cheveu.

La seule chose qui nous empêche, nous les gros, de nous défendre, c'est que nous redoutons, au fond de nous, que nos tourmenteurs n'aient raison, que nous ne méritions leur mépris, leur dédain absolu de notre humanité. Le dégoût que nous leur inspirons n'est surpassé que par celui que nous nous inspirons nous-mêmes.

J'ai eu des hauts et des bas. Je pesais cent dix kilos quand je me suis rendu en tant que missionnaire mormon au Brésil en 1971 ; à mon retour au pays deux ans plus tard, après beaucoup de marche à pied, d'exercice physique, et des repas relativement frugaux (bien que les glaces brésiliennes soient exquises), j'étais redescendu à quatre-vingt-huit kilos. J'avais bel aspect, je me sentais très bien et mon poids resta plus ou moins stable pendant plusieurs années. Je devins presque sportif : les deux premières années après mon retour du Brésil, je dirigeai une troupe théâ-

trale d'été qui donnait ses spectacles dans une salle en plein air, le Castle, sur la colline derrière l'hôpital psychiatrique de l'...tat.

Nous n'avions pas le droit d'y monter en voiture, si bien qu'à

chaque répétition il fallait gravir à pied une route en zigzag ; au bout de quelques semaines, j'étais en si bonne forme que je montais la partie la plus raide au pas de course au milieu des plus jeunes et j'arrivais à la scène du Castle sans être essoufflé. Nous disposions d'un piano que nous rangions dans une caisse métallique au bas de l'amphithéâtre et que nous transportions - malgré

les roulettes - par une allée empierrée jusqu'à la scène pour les répétitions et les spectacles musicaux (Camelot, L'Homme de la Manche et ma propre pièce, Father, Mother, Mother and Mom).

Je fus bientôt capable de porter seul une extrémité du piano. Je me

délectais de m'apercevoir que je pouvais jouir d'un corps mince et bien musclé plutôt que mou et dodu.

Mais ensuite débuta ma carrière éditoriale, et ma compagnie théâtrale ferma boutique en me laissant criblé de dettes. Je passai désormais mes journées tendu, à effectuer un travail sédentaire, avec un distributeur de friandises au bout du couloir; mon seul effort physique consistait à mettre des pièces dans la machine. ¿

l'époque de mon mariage, en 1977, j'étais remonté à cent dix kilos, et mes débuts d'auteur indépendant ne firent qu'aggraver les choses : chaque fois que j'avais besoin de faire une pause, je me levais, je parcourais dix mètres jusqu'à la cuisine et, là, je me préparais du pain grillé avec du jus d'orange. Excellent pour la santé - et à peine un milliard de calories par jour. J'étais à plus de cent trente kilos quand j'écrivis Commerce de gros : c'était un exercice d'autoflagellation et d'espoir sans espoir; je me savais capable d'avoir un corps sain et vigoureux mais je n'avais pas la discipline pour m'y contraindre. J'avais personnellement connu l'expérience de l'échange des corps - cela me prenait simplement plus longtemps qu'au héros de la nouvelle, et, d'une certaine façon, je crois que cette histoire exprimait mon souhait que quelqu'un m'oblige à changer.

Par une ironie du sort, quelques mois après que j'eus écrit Commerce de gros, nous avons traversé une période de transition : nous avons déménagé pour une maison plus spacieuse.

Mon premier geste fut de rassembler mes vieux vêtements désormais trop étroits et de les donner aux organisations de charité : jamais plus je ne serais mince, je le savais bien. Ce n'était plus un problème; je serais gros le restant de mes jours, et Orson Welles était mon héros.

Et puis je me suis mis à emballer les milliers de bouquins que nous possédons, à transporter et à empiler les cartons; chaque jour, cette tâche m'occupa un peu plus, et je mangeai de moins en moins, n'ayant plus à chercher de prétexte pour interrompre mon travail d'écriture. quand nous emménageâmes dans notre nouveau logis, j'avais perdu cinq kilos, comme ça, sans faire le moindre effort.

Du coup, je continuai sur cette voie ; en mangeant peu -je sui-

vais dorénavant un régime équilibré à mille calories - et en faisant de plus en plus de sport, j'étais redescendu à quatre-vingt-douze kilos un an plus tard et je parcourais plusieurs kilomètres à

vélo tous les jours. Je gardai la ligne plusieurs années; ce n'est qu'à notre installation en Caroline du Nord, où je dus travailler sous une tension extrême, que je repris du poids. Au moment où

j'écris ces lignes, je pèse cent vingt-sept kilos; mais c'est cinq kilos de moins que le maximum que j'atteins pendant les vacances. Je fais du vélo d'appartement, je savoure la sensation d'avoir faim la plupart du temps et... qui sait ?

En somme, Commerce de gros n'est pas une fiction : c'est mon autobiographie physique.

Et ce n'est pas par hasard que la nouvelle se clôt sur notre héros affecté à des tâches répugnantes et brutales : il existe une violence sous-jacente tout à fait réelle. Je mets ici en garde tout ceux qui ne voient pas de mal à saluer un ami par ce genre de propos : ' Tu as pris du poids, on dirait !^a Imaginez que vous accueilliez quelqu'un en lui disant ' Dis donc, il est monstrueux, le bouton que tu as sur le nez !^a ou encore ' Tu n'as pas les moyens de t'acheter des vêtements élégants ou bien tu n'as aucun goût ?^a Vous perdriez évidemment un ami. Alors, je vous avertis : votre grossièreté use la patience de certains d'entre nous. Un jour, l'un de vous va regarder notre taille avec un sourire ironique et, à ce moment-là - avant que vous puissiez prononcer la première syllabe de vos habituelles et nauséabondes railleries -, nous allons vous transformer en un tas de petits cure-dents tout maigres.

Et aucun jury de gros ne nous déclarerait coupables.

TEMPS MORTS

C'est lors d'une conversation avec Jay et Lane, me semble-t-il, que nous nous sommes demandé quel effet mourir faisait. Peut-

être, après toute l'angoisse qu'il nous inspire, l'instant précis de la mort - non pas les blessures qui y mènent mais l'instant lui-même -, peut-être est-il fait du plus sublime plaisir imaginable.

Au bout de quelques mois à laisser l'idée se décanter au fond de ma tête, je tombai sur le concept du voyage dans le temps comme moyen de faire l'expérience de la mort sans mourir.

Le voyage dans le temps est l'un des couteaux suisses de la science-fiction : on peut tout faire avec, suivant les règles que l'on impose. Moi, je décidai que le voyageur se matérialise physiquement dans le passé et qu'il peut y être blessé - mais en réintégrant le temps présent

son corps retrouve son état de départ, tout en conservant les sensations éprouvées juste avant le retour.

Pour un écrivain de science-fiction, c'est un exercice très amusant d'imaginer de nouvelles variations sur les lois du voyage dans le temps : chacune donne accès à des milliers d'histoires possibles. C'est pourquoi il est si décourageant de constater que tant de nouvelles et de romans de voyage dans le temps se servent de clichés rebattus; leurs auteurs sont comme des touristes armés d'appareils photo : ils ne viennent pas vraiment faire l'expérience d'un pays inconnu, ils se prennent simplement en photo les uns les autres et se transportent jusqu'au site suivant. Si c'est pour pondre de la science-fiction de tour operator, autant ranger sa plume. ¿ quoi bon écrire une histoire de voyage dans le temps si l'on n'explore pas jusqu'au bout la mécanique de ce que l'on invente pour découvrir les implications des règles du système imaginé? Tant qu'à traiter de l'impossible, autant le rendre original et intéressant !

Mais je m'égare. Avec cette nouvelle, je me suis aperçu que, prêcheur dans l',me, j'avais rédigé une homélie sur l'hédonisme en tant que tendance autodestructrice. Le comportement de ces gens peut paraître absurde, mais leur recherche obsessionnelle d'un plaisir pervers n'est pas plus bizarre que toute autre qui, par sa séduction, éloigne ses adorateurs de la société des hommes et des femmes normaux. Drogés, homosexuels, rois de l'OPA, culturistes et athlètes gonflés aux stéroïdes, tous ces groupes ont, à un moment ou à un autre, édifié des sociétés dans le seul but de célébrer l'unique plaisir qui domine leur vie et les coupe du reste du monde dont ils méprisent et rejettent les lois et les normes. De plus, ils recherchent leur plaisir au prix d'un risque constant d'autodestruction; et ensuite ils s'étonnent que tant de gens les considèrent avec un mélange d'horreur et d'aversion.

JEUX SANS FRONTIÈRES

L'origine de cette idée-ci est assez simple. Je n'ai appris à

conduire qu'après l'âge de vingt ans (l'état de l'Utah exigeait qu'on passe l'examen de conduite avant de pouvoir obtenir un permis, mon lycée ne l'offrait pas et je n'avais pas eu le temps de le passer seul), si bien que j'ai traversé ma période de conduite agressive, non pas à l'adolescence, mais à vingt et un ans révolus. Par conséquent, alors même que je piquais des crises de compétition et d'agressivité effrénées sur l'autoroute, j'étais assez mûr intellectuellement pour reconnaître la folie de mon comportement et, trop rarement, cette

conscience intellectuelle me détournait de mes impulsions les plus stupides. Par exemple, longtemps avant qu'on tire des coups de feu sur les autoroutes de Californie, je me suis rendu compte qu'on court d'énormes risques en allumant ses pleins phares sous le nez du conducteur d'en face. Non, le meilleur moyen de punir un chauffard est de s'y prendre de façon passive : il faut le suivre, c'est tout; pas le coller, le suivre. S'il prend de l'avance, inutile de bondir à sa poursuite; il suffit de le remonter tranquillement, et, quelques minutes plus tard, on est de nouveau derrière lui. Si le gars mérite qu'on lui flanque une bonne pétoche, on peut distraire un peu de son temps, prendre la même sortie que lui, le suivre dans les quartiers résidentiels et le regarder s'affoler.

Personnellement, je n'ai jamais été jusque-là. Je n'ai jamais poussé la filature hors de l'autoroute. Mais j'ai suivi quelques conducteurs du dimanche assez longtemps pour les rendre manifestement inquiets, sans jamais me montrer agressif au point de les énerver : mon attitude ne leur donnait jamais la certitude que je les suivais bel et bien. C'est l'activité la plus cruelle, à ma connaissance, à laquelle je me sois livré.

J'ai songé un moment écrire un texte humoristique sur ces jeux d'autoroute, cette façon de tuer le temps sur de longs trajets, mais, quand j'en ai soumis le premier jet à Kristine, elle a déclaré : Ça n'est pas drôle, c'est horrible. ^a Du coup, j'ai laissé l'idée de côté.

Plus tard, alors que je suivais les cours de stylistique de Fran-

çois Camoin, j'ai voulu rédiger une nouvelle dépourvue du moindre élément de science-fiction ou de fantasy. En cherchant un sujet, j'ai repensé à mon texte sur les 'jeux sans frontières' ^a, et je me suis aperçu qu'en le qualifiant d'horrible ^a, Kristine voulait dire qu'il s'agissait d'une histoire d'horreur - une histoire d'horreur sans monstre sinon l'homme derrière son volant, un personnage qui ne sait pas quand il faut s'arrêter, qui passe les bornes et poursuit son petit jeu jusqu'à ce que mort s'ensuive. En un mot, moi - mais incapable de se contrôler. J'ai donc écrit une nouvelle à propos d'un individu normal et sympathique qui découvre un jour qu'il est un monstre.

LES CHANTS DU S...PULCRE

J'ai souvenir d'avoir lu pléthore d'histoires sur des humains transformés en cyborgs - des individus dont on intègre le cerveau à une machine, si bien que, quand ils bougent un bras, ils ouvrent en réalité la porte d'une soute de fret, quand ils marchent, ils déclenchent un réacteur, et caetera -, et j'avais toujours l'impression qu'il s'agissait,

pour la plupart, et c'est valable aussi pour quantité d'histoires de robots et d'androïdes, de resucées de Pinocchio : les personnages voulaient toujours devenir de vrais petits garçons.

Les années ont passé, les modes ont changé et les écrivains de s-f célèbrent aujourd'hui le corps mécanique davantage qu'ils ne le renient; cependant, à l'époque, la question m'avait intéressé : ne pouvait-on imaginer quelqu'un pour qui le corps mécanique serait une libération? J'ai donc écrit une nouvelle qui fait se rencontrer deux personnages, l'un Pinocchio d'un vaisseau spatial, cyborg qui aspire aux sensations de la vraie vie, l'autre humain, infirme au-delà de tout espoir de rémission, enfermé dans un corps incapable d'agir et qui rêve du pouvoir que lui donnerait un substitut mécanique ; ils échangent leur place au grand bonheur de chacun.

C'est un sujet tout simple mais je ne pouvais pas le rédiger ainsi; peut-être parce que je la voulais plus vraie qu'une simple fable, j'ai raconté l'histoire du point de vue d'un observateur qui demeure incapable de savoir si un échange a bel et bien eu lieu ou s'il s'agit d'un simple fantasme qui rend l'existence supportable pour une adolescente sans bras ni jambes. C'est donc devenu un texte sur les histoires que nous nous racontons à nous-mêmes et qui nous permettent de tout supporter.

Cela se passait bien des années avant la naissance de mon troisième enfant, Charlie. Je n'avais jamais pensé avoir un jour un enfant qui reste dans son lit si personne ne le met sur une chaise, qui ne peut sortir dans le jardin que si on l'y transporte.

Par certains côtés, son sort est meilleur que celui de l'héroïne des Chants du sépulcre : il a appris à saisir les objets et il peut manipuler dans une certaine mesure son environnement, ses membres n'étant pas totalement inertes. Par d'autres, il est pire : jusqu'à

présent, il ne parle pas, et il est beaucoup plus isolé et plus dépendant que quelqu'un qui peut au moins communiquer avec les autres. Mais, parfois, quand je le prends dans mes bras ou bien que je m'assois pour le regarder, je repense à cette nouvelle et je m'aperçois que, fondamentalement, elle n'a rien à voir avec la question de savoir si un corps mécanique efficace serait préférable à un organisme infirme de chair et de sang.

La vérité qu'elle renferme est celle-ci : la jeune fille apporte joie et amour dans la vie des autres, et, quand elle s'en va (interprétez son départ comme il vous plaira, c'est sans importance), elle perd cette

capacité. Je donnerais presque tout pour voir mon Charlie courir; je me réveille certains matins le cœur gonflé

d'une immense joie parce que, dans mon rêve qui s'évanouit, Charlie me parlait et que j'entendais les mots issus de sa propre bouche. Pourtant, malgré le désir que j'en ai, je sais autre chose : estimer qu'une vie vaut d'être vécue se mesure uniquement au bien qu'elle apporte aux autres et au bonheur qu'elle en reçoit.

De nombreuses personnes qui jouissent d'une parfaite santé physique sont moralement débiles et soustraient du bonheur au monde là où elles passent, sans être capables pour autant d'en recevoir guère de satisfaction. Charlie, lui, donne et reçoit bien des joies, et notre famille serait fort appauvrie s'il n'en faisait pas partie; nous apprenons un peu de ce qu'est la bonté chaque fois que nous parvenons à obtenir un sourire, un rire de lui ; et rien ne le ravit plus que quand sa compagnie lui vaut nos sourires, nos compliments et notre joie. Si un vaisseau cyborg passait par là, imaginaire ou non, et proposait un échange de corps à mon petit garçon, je comprendrais que Charlie décide de s'en aller; mais j'espère qu'il refuserait et il me manquerait terriblement s'il nous quittait.

CONTRAINTE PR...ALABLE

Cette nouvelle-ci est une sorte de fantaisie fondée d'une part sur certaines réflexions à propos de la censure et d'autre part sur la relation que j'ai eue avec Doc Murdock, qui suivait en même temps que moi les cours de François Camoin. Ce n'est pas une invention de ma part : Doc arrondissait vraiment ses fins de mois en jouant aux cartes, bien que, la dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il gagnât sa vie, et très bien, en écrivant des ouvrages techniques; tant mieux : c'est un chouette type et il le mérite.

Je ne m'inspire presque jamais, consciemment du moins, de personnes qui existent vraiment pour mes héros ni d'événements réels pour mes histoires. D'abord, la personne concernée s'en vexera presque toujours, sauf à la traiter comme un personnage romanesque, tel Doc Murdock dans ma nouvelle ; ensuite, et c'est le plus important, on ne connaît jamais les gens que l'on fréquente dans la vie : c'est-à-dire qu'on ne peut absolument pas savoir ce qui les motive. Et, même s'ils essayent de l'expliquer, c'est sans intérêt parce qu'ils n'en comprennent pas eux-mêmes toutes les causes. Par conséquent, quand on cherche à suivre une personne qu'on connaît, on s'enlise sans cesse dans de vastes zones d'ignorance et d'incompréhension. Je crois réaliser des histoires beaucoup plus véridiques et efficaces en travaillant avec des

personnages complètement inventés, parce qu'eux, je puis les connaître jusqu'aux tréfonds et jamais je ne suis entravé par des réflexions du genre Non, jamais Untel ne ferait ça ^a, ou, pire encore : ' Mieux vaut que je ne le montre pas en train de faire ça, sinon Machin va me tuer. ^a

Et, dans un sens, Contrainte préalable prouve que, pour moi, calquer mes personnages sur de vrais individus n'est pas une bonne idée, parce que, même si je trouve la nouvelle amusante, je la considère comme une de mes œuvres les plus superficielles : si on gratte un peu, on s'aperçoit qu'il n'y a rien en dessous ; elle ne va guère au-delà du thème conscient.

¿ propos, elle a mis très longtemps à être publiée. J'en ai écrit la première version au tout début de ma carrière, et Ben Bova l'a refusée, en partie sous prétexte qu'il faut éviter d'écrire des nouvelles sur des gens qui écrivent des nouvelles, ne serait-ce que pour ne pas rappeler au lecteur qu'il est en train d'en lire une. Il avait raison dans la majorité des cas, bien que, dans certaines circonstances, il faille au contraire rappeler au lecteur qu'il est en train de lire. Néanmoins, l'idée me plaisait malgré ses défauts, et j'ai envoyé mon texte à Charlie Ryan, de Galileo ; il l'a accepté -

mais Galileo a cessé de paraître. Charlie m'a écrit pour me proposer de me rendre la nouvelle ; je savais toutefois que je ne la placerais pas chez Ben Bova ni chez personne d'autre sans doute.

Aussi, quand il m'a dit qu'il aimerait la conserver au cas o' il pourrait relancer Galileo ou une autre revue, je la lui ai laissée.

C'est presque dix ans plus tard que j'ai reçu une lettre o'

Charlie me disait s'apprêter à lancer Aboriginal SF et me demandait la permission d'utiliser Contrainte préalable. J'avais alors acquis assez de métier pour me rendre compte de la relative faiblesse de l'histoire : il risquait d'être un peu gênant que paraisse un texte aussi primitif au milieu d'œuvres beaucoup plus m'ores.

Mais Charlie l'avait accepté à une époque o' la plupart des rédacteurs ne répondaient même pas à mes coups de téléphone, voire, dans certains cas, m'opposaient des refus insultants; pourquoi n'en profiterait-il pas maintenant que la situation avait changé - du moment que la nouvelle n'était pas trop mauvaise ?

Je l'ai donc prié de m'en transmettre un exemplaire afin de voir si elle me plaisait toujours.

Eh bien oui. Elle n'avait rien de subtil mais l'idée restait valable et, avec quelques révisions pour effacer mes excès stylistiques de l'époque, je la jugeais propre à être publiée sans en ressentir de honte. Je ne sais pas si je dois me sentir vexé ou soulagé de ce que nul n'ait paru voir la différence - de ce que personne n'ait observé : Contrainte préalable, on dirait du Card de la première époque. ^a Peut-être n'en ai-je pas autant appris dans l'intervalle que je le croyais !

SOUVENIRS DE MA T TE

Cette histoire est née très récemment, le jour où Lee Zacharias, mon professeur d'écriture de l'université de Caroline du Nord, à

Greensboro, a déclaré le sujet des histoires de suicide si rebattu chez les jeunes auteurs qu'elle désespérait d'en lire une bonne. Je me suis alors rappelé que, enseignant moi-même à Elon Collège le semestre précédent, j'avais eu souvent droit au dénouement de l'intrigue par le suicide, au point d'interdire à mes élèves de conclure une histoire par ce genre de fin. C'est une façon de se défiler, leur avais-je dit, c'est l'aveu que l'auteur n'a aucune idée de la manière dont l'histoire doit s'achever en réalité.

Mais là, je me sentais un peu méfiant : j'avais qualifié les histoires de suicide de nulles, et voilà que Lee abondait dans mon sens. Pourquoi ne pas voir si j'étais capable d'en écrire une valable peu ou prou ? Et pourquoi ne pas corser encore la difficulté en la mettant à la première personne du présent de l'indicatif, puisque je déteste écrire au présent et que je déconseillais formellement l'emploi de la première personne ?

Le résultat est une des nouvelles les plus étranges que j'aie jamais écrites - mais elle me plaît. J'ai beaucoup aimé utiliser cette forme épistolaire pour raconter l'histoire d'une relation hideusement tordue entre deux personnes dont la vie commune s'est prolongée bien au-delà du raisonnable.

ENFANTS PERDUS

Cette histoire possède sa propre postface. Je voudrais seulement ajouter que, depuis sa publication, il est arrivé qu'on la critique pour la prétendue tromperie qu'elle contient : au début, je promets de dire la vérité, et je me mets aussitôt à mentir. ȳ cela, je réponds seulement que, de longue tradition, on feint de raconter la vérité dans les récits de fantômes ; une partie du plaisir consiste à obliger le lecteur à se demander si, pour une fois, l'histoire ne serait pas vraie. Celles que j'ai

le plus appréciées et qui m'ont laissé le souvenir le plus vif sont celles qui étaient racontées comme si elles étaient réellement arrivées et que le narrateur en avait été l'acteur.   cette occasion, je tire mon chapeau à Jack McLaughlin, un étudiant en maîtrise de la section thé,trale de BYU, qui a merveilleusement réussi à faire bl mir de terreur la bande d'étudiants de licence que nous étions gr,ce à une épouvantable histoire d'esprit frappeur à qui lui était vraiment arrivée à.

Je savoure également le fait que les reproches de trahir l'at-tente du lecteur sont tous venus de l'aile littéraire expérimentaliste à de la communauté des écrivains de science-fiction.

Apparemment, ces gens-là aiment l'expérimentation et la flam-boyance littéraire, mais seulement dans la mesure où elles s'ins-

crivent dans la conformité ; oser une provocation qui surprend au lieu d'être prévisible, fi donc ! Et c'est ainsi que les radicaux révèlent leur orthodoxie.

Il n'en demeure pas moins qu'Enfants perdus est la nouvelle la plus autobiographique, la plus personnelle et la plus douloureuse que j'aie eu à écrire. Je lui ai donné la seule forme que j'étais capable de lui donner ; par conséquent, si cette manière constitue un crime littéraire, comme l'assurent ces critiques, je ne puis que plaider coupable. J'ai pour métier de raconter des histoires vraies aussi bien que possible et je n'ai jamais constaté qu'une de leurs règles m'aide à mieux les écrire; enfin, si je les avais suivies pour cette nouvelle-ci, je n'aurais jamais pu la raconter.

Table

Introduction, par l'auteur.....	7
L'homme transformé et le roi des mots.....	11
Les Euménides dans les toilettes du quatrième	55
quietus	77
Exercices respiratoires.....	97
Commerce de gros	107
Temps morts.....	123
Jeux sans frontières	141

Les chants du sépulcre.	159
Contrainte préalable	193
Souvenirs de ma tête	209
Enfants perdus	219
Postface, par l'auteur	245

Achevé d'imprimer en septembre 1999

par l'Imprimerie Bussière

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

pour le compte de

la Librairie l'Atalante

N[∞] d'imprimeur : 1580

Dépôt légal : septembre 1999